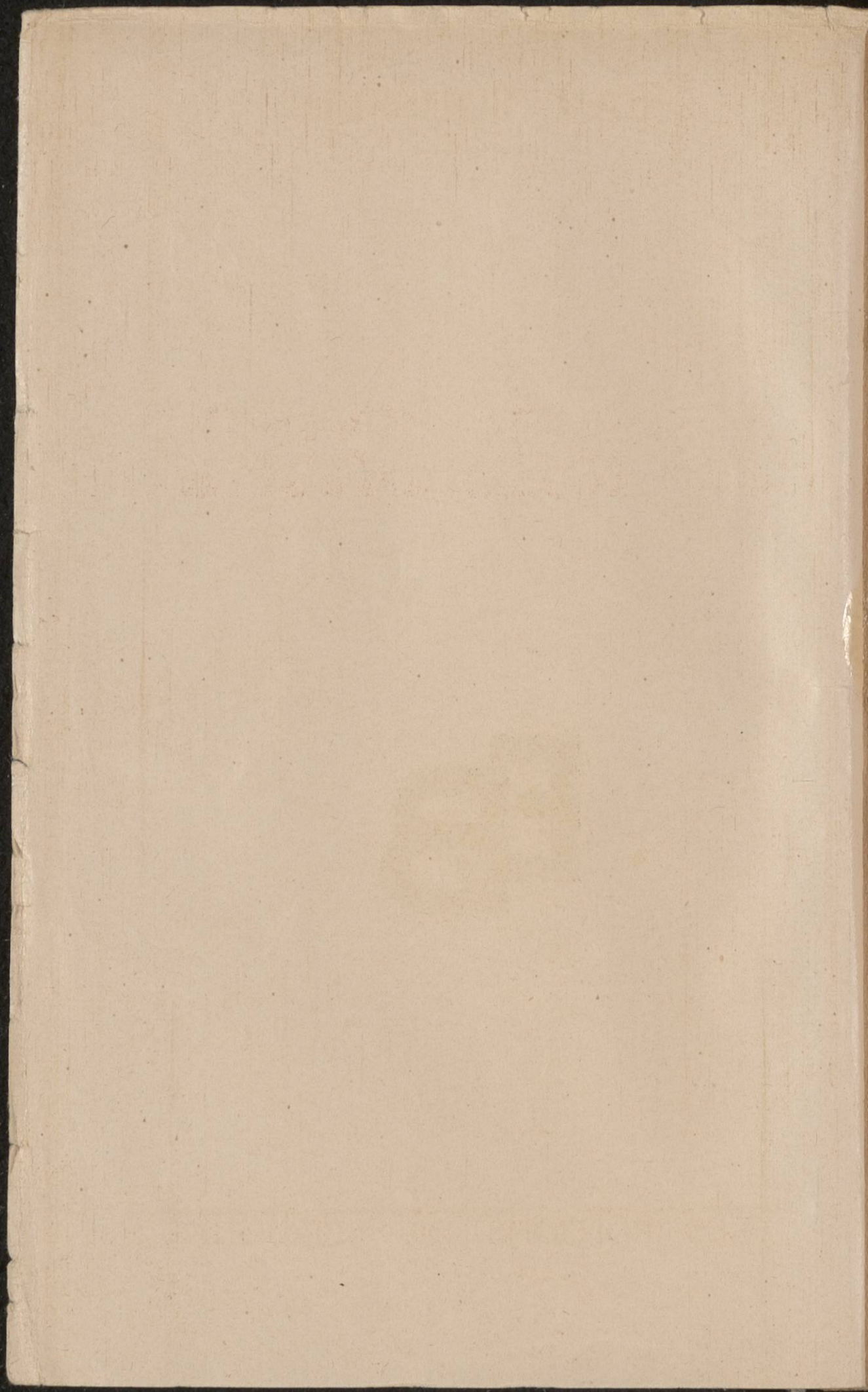


JEAN TOUSSEUL

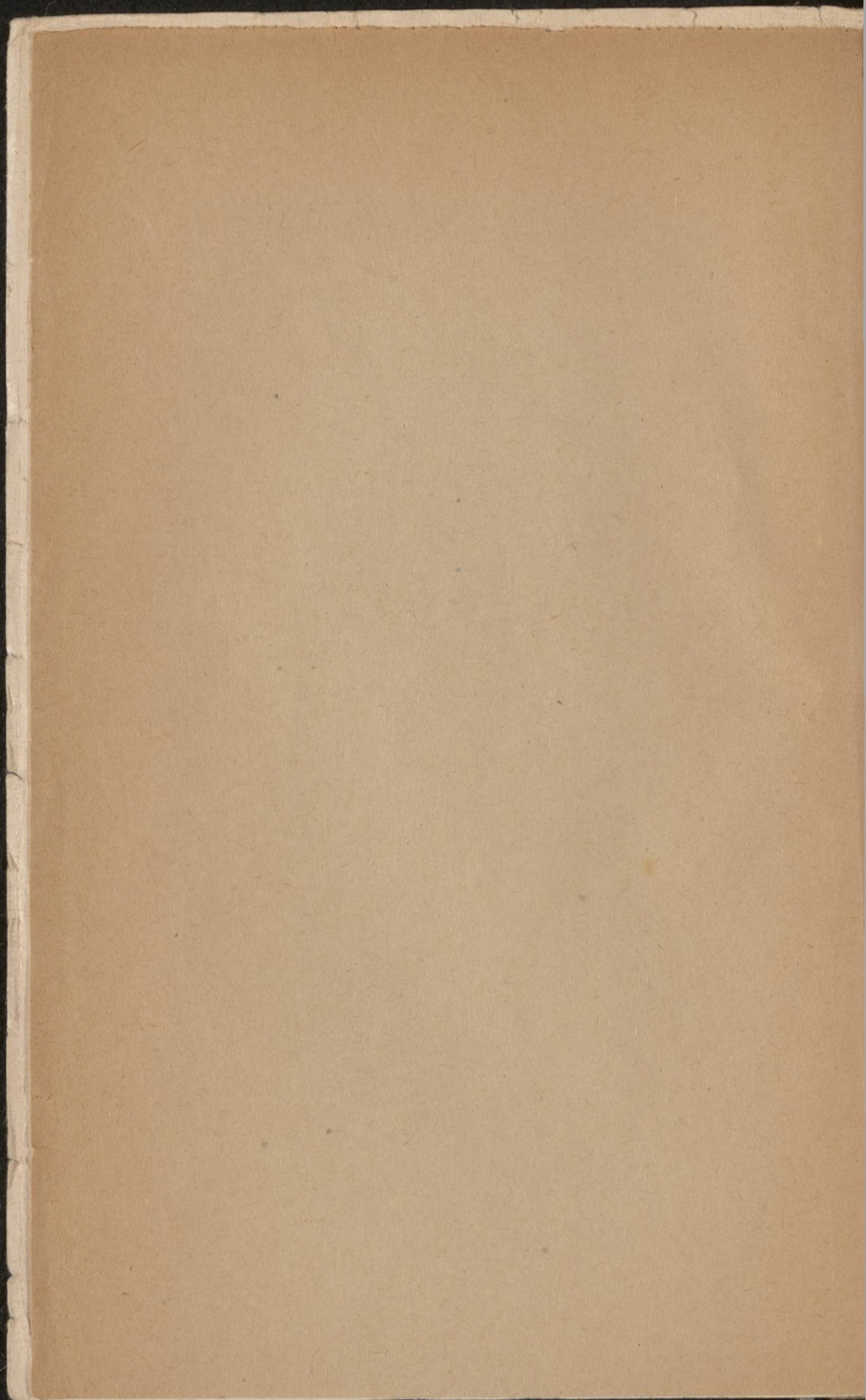
LE BOIS SACRÉ

EB

LES EDITIONS DE BELGIQUE



ML
A
8956





Le groupe entier de la civilisation, quel qu'il fût et quel qu'il soit, a toujours été la grande patrie du poète. Pour Eschyle, c'était la Grèce ; pour Virgile, c'était le monde romain ; pour nous, c'est l'Europe.

VICTOR HUGO.
(Préface des *Burgraves*).

LE BOIS SACRÉ

*Il a été tiré de cet ouvrage
50 exemplaires sur papier Alaska crème,
numérotés de 1 à 50.*

Copyright by Les Editions de Belgique 1943.
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

JEAN TOUSSEUL

Le Bois Sacré



LES EDITIONS DE BELGIQUE

Max. Mention, directeur

RIXENSART

DU MEME AUTEUR :
(Aux Editions de Belgique)

Jean CLARAMBAUX :

1. *Le Village Gris.*
2. *Le Retour.*
3. *L'Eclaircie.*
4. *La Rafale.*
5. *Le Testament.*

François STIENON :

1. *Le Cahier de François Stienon.*
2. *La Cité fortifiée.*
3. *Le Livre de Raison.*

La Parabole du Franciscain.

La Veilleuse.

Au Bord de l'Eau.

Le Passé.

La Mouette.

Les Oiseaux de Passage.

Le Masque de Tulle.

La Croix sur la Bure.

Lutins (Bois gravés de Claire Pâques).

Humbles Visages (id.).

L'Epine Blanche.

Almanach (Bois gravés de Claire Pâques).

La Roche de la Mère-Dieu.

Tablettes (Bois gravés de Claire Pâques).

Feuillets Rustiques (id.).

La Dame de la Tour.

Méditations sur la Guerre.

La Fée Claudine.

A Anne-Marie Demeuse.

INTRODUCTION

Je devais écrire un ouvrage sur la somptueuse bibliothèque de Mariemont qui renferme des trésors : il y a là trente mille volumes dont des éditions fort rares, des manuscrits du Moyen Age, de riches autographes, de précieux incunables, de luxueuses reliures, le manuscrit de la Légende d'Uylenspiegel de Charles De Coster, cent, mille autres joyaux dont un pittoresque inventaire enchanterait les érudits et les bibliophiles. La besogne me plaisait ; j'avais même voulu la mettre à la portée des adolescents en écrivant une sorte de conte de fées. Durant des mois, je réunis patiemment mes matériaux et, de temps en temps, en sortant de la bibliothèque, je faisais un tour d'allée dans le parc en songeant à ma narration. Je créai enfin mes petits personnages : fées et lutins. Cependant un thème s'imposait de plus en plus à mon esprit et je tentai vainement de m'en débarrasser, car je devais, avant tout, m'acquitter envers Mariemont. Mais, dans les riches rayons, j'avais vu voisiner de superbes éditions de Dante et de Shakespeare (1), cent autres

(1) Signalons de riches éditions du *Songe d'une Nuit d'Été*, des *Joyeuses Commères de Windsor*, de la *Tempête*, illustrées par de malicieux artistes an-

noms se serrer l'un contre l'autre, malgré leurs nationalités diverses et la guerre, et bientôt je fus fasciné par quelques grandes figures d'atlantes qui sont, en quelque sorte, les piliers de l'esprit européen, qui créèrent une littérature continentale par-dessus les convulsions politiques et les haines qui les accompagnent et leur survivent. Ces figures immortelles effaçaient, un peu plus chaque jour, les fragiles visages de mes fées et de mes lutins. J'essayai de les défendre car je les aimais ; d'ailleurs, ils étaient spirituels et séduisants : ils ne songeaient pas à la guerre, cette « maladie humaine », comme Montaigne l'appelait déjà. Hélas ! celle-ci avait fait de l'homme grave que j'étais devenu en vieillissant, un homme triste. Depuis près de trois ans, je ne parvenais plus à voler une heure claire au temps cruel que nous vivons. Bientôt, mes fées et mes lutins perdirent leurs couleurs : on eût dit qu'ils souffraient eux-mêmes de nos privations et de nos douleurs humaines ; ils n'avaient plus pour un pouce de vie. Devinaient-ils qu'en ce moment, des millions d'Européens pouvaient dire comme le psalmiste : « Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte : Mes larmes ont été mon pain nuit et jour. » Mes fées et mes lutins m'avaient escorté jusqu'à la cent cinquantième page de mon manuscrit ; ils com-

glais ; de la *Vita Nova* de Dante, illustrée par Maurice Denis ; l'édition d'Hésiode par Daniel Heinsius, le fameux humaniste gantois ; pour Tacite, la reproduction en phototypie du *Mediceus* ; la même reproduction en phototypie des *Essais* de Montaigne avec les notes marginales de l'auteur (exemplaire de Bordeaux), etc.

mencèrent bientôt à tituber et leurs habits se fanèrent. Un jour, je me trouvai — avec stupeur, car, depuis mes débuts d'écrivain, jamais pareille impuissance ne m'avait terrassé — je me trouvai devant mon feuillet blanc et ma plume tarie : mes fées et mes lutins étaient morts brusquement. Je compris enfin qu'ils m'avaient attardé et que je devais me dépêcher : la besogne pressait. Je condamnai donc mon manuscrit malgré toute l'affection que j'avais pour mes petits compagnons de route que j'ensevelis, le cœur serré. Vraiment notre époque était trop sombre et ma détresse morale trop grande pour me permettre d'écrire une fantaisie souriante.

Voici donc une petite collection de raides « médaillons ». Elle ne satisfera sans doute pas mon lecteur ; elle ne me satisfait pas moi-même. J'aurais voulu rappeler, car je cherche obstinément ce qui réunit et rejette ce qui sépare, j'aurais voulu rappeler, dis-je, ce qu'on a fait, dans chaque pays aujourd'hui dévasté ou appauvri par la guerre, pour les écrivains dont je parle ici, et ce que leur doit chaque Européen. Songeons aux veilles passionnées des savants, aux travaux attentifs et parfois ruineux des éditeurs, aux leçons enthousiastes des professeurs, à l'ardeur européenne des jeunes gens qui, au croisement hésitant de leur destin, découvraient la clarté entre les feuillets d'un livre étranger. Et, au lendemain de cette guerre encore, les Poètes rapprocheront les peuples blessés. Je regrette de n'avoir pas parlé comme il le méritait de l'esprit de ces écrivains ; seul un érudit eût pu le faire et je ne suis qu'un lecteur. Mais les livres que j'ai feuilletés autrefois m'ont donné, à mon insu, une âme européenne. Ce n'est que plus tard que j'ai recherché les influences qui, par-dessus les fron-

tières politiques, épanouirent de nouveaux génies aux quatre coins de notre demi-continent. Mes médaillons ne composent donc qu'un simple rappel de nos dettes et de nos créances internationales, ce ne sont que des pages détachées d'un gros et bienfaisant essai qu'un savant devra écrire un jour. Je ne crois plus à une Paix que créeraient les Poètes : l'histoire de Simonide de Céos réconciliant, la veille d'une bataille, les tyrans de Syracuse et d'Agrigente, n'est sans doute qu'une belle légende. D'ailleurs, j'ai compris que les Poètes doivent se taire quand le canon parle. Heureusement, il leur reste un asile, le sacer lucus, le bois sacré où rôdent les Esprits qui représentent le génie humain. Je convie donc mon lecteur à visiter cet asile : on y fait d'imposantes rencontres. Nous devons à ces Ombres, même aux plus anciennes, la joie de lire et de penser. Elles viennent du fond des âges, d'une époque où les géographes n'avaient pas encore dessiné la carte du monde ni nommé les pays, où nous n'étions que des Occidentaux. Plus tard, elle connurent les torrents des grandes invasions, mais, dès la première embellie, elles reprirent leur tâche et elles créèrent ainsi l'esprit européen. A son tour, l'Europe s'agita dans le cours de plusieurs siècles et ses convulsions ne sont pas encore calmées. Sereinement, les Ombres poursuivirent leur besogne et elle pénétra notre esprit, et parfois notre cœur, une, indivisible, désormais indestructible. C'est donc quelques-unes de ces Ombres que je vous présente ici où elles ne sont qu'une poignée, bien qu'une centaine de grands noms eussent mérité de faire un tour d'allée dans notre bois sacré, en cet an de malheurs mil neuf cent quarante-trois.

Je mentirais en disant que j'ai écrit toutes mes pages dans la bibliothèque ou dans le parc de Marie-

mont : j'en ai composé plusieurs dès mon retour à mon ermitage. En revanche, je puis dire que les thèmes s'imposèrent à mon esprit dans la « cité des livres » du château. Que mon lecteur éprouve à son tour l'atmosphère européenne, à la fois grave et souriante, magnifiquement humaine, de la « librairie », comme on disait autrefois, de Raoul Warocqué (1). Et, en quittant la grande salle, que mon lecteur s'at-

(1) Dès son arrivée à Mariemont, en qualité de Conservateur du Domaine, M. Paul Faider avait sagement reclassé la bibliothèque Warocqué. En mai 1940, la guerre détruisit des documents précieux dans la région, notamment à Mons et à Tournai. M. Paul Faider s'attacha tout de suite à une tâche urgente : regrouper des trésors dispersés dans des musées et des bibliothèques privées. Mais la mort emporta peu après le savant Conservateur. Madame Paul Faider lui succéda : non seulement elle continua, avec une piété enthousiaste, la tâche de son époux, mais ses initiatives furent nombreuses et remarquables. Elles lui valurent l'admiration et la générosité des mécènes et des organismes scientifiques : la bibliothèque de Mariemont s'est enrichie ainsi de nouveaux documents précieux. Madame Faider vient de créer aussi une salle claire, aérée, accueillante où les studieux trouvent une première base de travail : dictionnaires, grammaires, encyclopédies qui dirigent les recherches vers la grande bibliothèque du Domaine. Cette salle a beaucoup de succès. Des professeurs, des étudiants, des artistes se présentent désormais chaque jour au Musée où ils passent des heures studieuses, et le Domaine a, malgré la guerre, acquis une vie féconde qu'il n'avait sans doute jamais connue.

tarde dans le parc : il verra se promener sous les arbres, entre les parterres, autour des étangs, bras dessus, bras dessous, les fantômes de ceux qui nous donnèrent ce qu'il y a de meilleur en nous et qui firent de nous — on a beau se débattre en ce temps lourd de deuils et de rancunes —, qui firent de nous des Européens, pieusement attachés à notre sol natal, certes ; jalousement amoureux de notre langue, bien entendu ; mais assez loyaux pour reconnaître nos dettes et assez nationalistes pour nous enorgueillir de nos apports continentaux. Bref, bien qu'il soit défendu aux Poètes de parler de Paix aussi longtemps que besognent les soldats, mon petit livre est un appel à la Paix des esprits et des cœurs. L'autre paix naîtra sur le dernier champ de bataille, je ne sais où ni quand, ni quel statut elle donnera aux hommes. En revanche, je sais qu'elle ne détruira pas la Paix que nous enseignent les grands livres européens. Qu'il me soit permis — mon introduction serait incomplète sans cet éloge —, qu'il me soit permis, avant de parler d'Hésiode ou de Tacite, de rendre un hommage particulier à la langue française qui fut le premier guide de ma sensibilité et de ma pensée, et l'instrument de mes découvertes européennes. De nos jours, la France vaincue est reniée et calomniée par tant d'ingrats ! Si l'on estime que ses grandes figures littéraires ne souffrent pas de sa présente déroute, je m'en réjouirai — doublement, car il me sera permis de croire que les autres grandes figures que je présente ici ne pâtissent pas de nos deuils et de nos rancunes, et que les armées ne violent jamais le Bois sacré. On reconnaîtrait donc l'éternelle victoire des Lettres, et l'Esprit serait sauvé. Quoi qu'il en soit, je vais dire ce que je dois à la France vaincue.

J'étais un enfant à qui, depuis le berceau, on parlait le wallon du canton. J'avais un frère aîné qui allait à l'école et qui en rapportait deux ou trois livres ; je l'entendais épeler des mots qui pour moi n'avaient pas de sens, mais je compris bientôt que ces mots composaient des morceaux de discours, comme en disaient mon père et ma mère, en patois. Je me penchai à mon tour sur les livres : tous ces signes représentaient donc des mots ; on les prononçait l'un après l'autre et, au bout de la page, on avait raconté qu'il pleuvait, ou bien qu'un enfant était malade, ou bien encore qu'un oiseau chantait sur la crête d'un toit. Non seulement il y avait un autre langage que le nôtre, mais on faisait des livres avec cet autre langage qu'on nommait, paraît-il, le français. D'où venait-il ? Qui le parlait ? J'étais trop petit pour m'en soucier ; en revanche, il m'intéressait comme une curiosité. Bientôt, je devinai son harmonie, sa chanson, et je voulus lire à mon tour, bien que je ne fusse pas en âge d'école. Fièrement, mon frère m'enseigna ce qu'il avait appris et je poursuivis son savoir dans ses livres. Après avoir saisi les sons du français, je remarquai que les mots étaient devenus pour moi de véritables images : ils me mettaient tout de suite sous les yeux des gens, des bêtes, des fleurs, des meubles, le soleil, la lune, les étoiles. Je donnai à ces mots une couleur ou une forme bien nette : ils étaient rouges, blancs, ronds, ils avaient des visages, ils eurent même des odeurs. Ma découverte m'enivrait secrètement ; je ne disais à personne ce que je ressentais. Puis je trouvai de nouveaux livres où les histoires comptaient deux ou trois pages, et d'autres enfin qui en comptaient cent. Quel miracle ! Jamais pareil don ne fut fait à l'homme ! Etendu sur l'aile du vent, je voyageais sur toute la

surface de la terre et je rencontrais des gens que j'aimais comme des voisins. Je lisais avec fièvre, mes mains tremblaient en ouvrant un nouveau volume, je rêvais de personnages lointains toute la nuit ; j'aurais voulu ne plus dormir pour aller plus loin encore dans le monde et parmi les gens. Voilà comment on découvre, je ne dirai pas la langue maternelle, puisque celle-ci fut, pour moi, le wallon, mais la langue de l'esprit, celle qui imagera et exprimera toutes vos pensées, heureuses, mélancoliques, amères, celle qui dira vos amours, vos plaintes, vos prières. Mais je compris bientôt qu'il y avait des phrases et des histoires plus belles que d'autres ; je fis donc un choix, revenant volontiers à certaines d'entre elles. Leurs personnages m'étaient particulièrement chers, leurs couleurs me semblaient plus vives, leur développement plus touchant. De degré en degré, j'atteignis ce qu'on appelle la littérature. Je compris que j'avais aimé des pages médiocres ; j'en fus un peu humilié ; je les remerciais néanmoins de m'avoir permis d'étudier les mots et l'agencement des lignes, et préparé ainsi à la découverte des vrais écrivains ou plutôt de leurs œuvres, car je ne songeais pas encore aux hommes qui les avaient composées. Quelques-unes d'entre elles me frappèrent par un arrangement qui me paraissait singulièrement solide : c'était ferme comme une belle maison ; toutes les phrases semblaient soudées l'une à l'autre, le livre avait une couleur unique et je remarquai en outre, avec stupéfaction, que l'histoire m'intéressait moins que la forme. Je n'avais pas douze ans, j'aimais déjà la littérature pour elle-même et c'est depuis lors que je cherchai les noms des écrivains. Je mentirais en disant que je suis resté fidèle à toutes mes admirations de ce temps-là ou que mon goût

fut très sûr. J'avoue que j'ai fait redescendre de deux ou trois degrés des prosateurs que j'avais aimés, mais je ne les ai jamais ingratement méprisés parce que je leur devais, malgré tout, de bien bonnes heures. Je ne vous ai parlé que des prosateurs. Que vous raconterai-je de ma merveilleuse découverte des poètes ? Elle fut plus capiteuse que l'autre. J'ignorais pourtant l'art d'écrire des vers, je lisais comme on écoute de la musique sans connaître les notes, mais j'allais droit aux grands noms, à ceux qui avaient aligné des strophes musicales, souples, dansantes, ou bien buriné des plaques de marbre et de bronze. Je méprisais désormais les histoires, je ne cherchais plus que la beauté dans les livres ; ce fut une période d'ivresse. Je n'avais pas quinze ans ; j'étais épris d'harmonie, de couleur et de sentiment. Je révérais des poètes de France à l'égal de demi-dieux, j'étais appauvri par leur mort : il me semblait qu'elle avait vidé le monde qui ne chanterait jamais plus. Je ne vous ai pas parlé de mes professeurs parce que je travaillais sans eux. Je m'appliquais à l'école, j'étudiais ma grammaire avec beaucoup de zèle puisqu'elle était la clef de la langue française ; j'étais un bon élève littéraire, mais j'avais mon secret : mes lectures et mes impressions.

Puis, vers ma dix-septième année, je fus surpris par un autre afflux de livres. Je ne m'intéressai plus qu'à la pensée, si elle était revêtue d'une belle étoffe, bien entendu. Je n'aperçus pas la vanité de ce qu'on appelle erronément la philosophie et qui n'est trop souvent qu'un futile bavardage d'où ne sort ni une étincelle de vérité ni une mie de pain. Mais je me croyais un philosophe, moi aussi, et j'en étais très fier, et je méprisais la plebecula, le menu peuple dont

j'étais né, parce qu'il n'avait pas gravi comme moi ce que je croyais être les sommets de la pensée. L'adolescence est parfois absurde, dans tous les domaines. Mon sot orgueil dura peut-être un an. Je découvris enfin une autre philosophie plus réaliste, plus charitable, révolutionnaire, et tous les germes de révolte qui sommeillaient encore en moi grâce aux mensonges dont la vie quotidienne est tissée, tous ces germes éclatèrent brusquement. J'étais devenu meilleur et terrible, et je me rapprochai de cette plebecula dont je vis brusquement les faiblesses et les vertus. Voilà donc que les optimae litterae, les bonnes lettres, les humaniores litterae, les lettres humaines des Anciens m'avaient mené sur les chemins de la révolte. Les philosophes que j'avais d'abord étudiés n'étaient pas plus sages que ceux que je venais de découvrir (car ces bavards-là étaient trop vaniteux pour être des sages). Vous me direz que les révolutionnaires manquaient eux aussi, de sagesse, mais l'adolescence ne cherche pas et elle ne trouverait d'ailleurs pas la sagesse. On ne fait cette mélancolique et douce rencontre que plus tard, lorsque le corps et l'esprit sont eux-mêmes apaisés. Du reste, un autre drame me tourmenta bientôt en ce temps-là. J'avais eu une enfance mystique, je croyais au Dieu des miens ; je m'aventurai malheureusement dans les sciences que revêtait une belle écriture et le doute entra en moi comme un virus. Je me traînai désormais dans un désert altérant dont les pistes étaient bordées de pauvres crânes blanchis qui renfermèrent quelques-uns des plus puissants cerveaux du monde. Si les belles sciences m'ont apporté des milliers d'images passionnantes, elles ont dévasté ma vie. N'en parlons plus : il est sans doute trop tôt pour oser affirmer

que j'ai été touché par les rayons bienfaisants de l'impuissante et de la sage résignation. J'ai voulu simplement vous dire tout ce que je devais à la langue française : des joies inouïes et de vertigineuses détresses de l'Esprit. Un Allemand, un Anglais, un Néerlandais, un Russe, un Italien, un Espagnol, un Suédois dut ces joies et ces détresses à sa langue maternelle. Je crois que les étapes sont à peu près les mêmes chez tous ; l'ordre que je viens de développer n'est pas rigoureux, bien entendu, mais tous nous fûmes fascinés par les genres divers des Lettres, et je répète que cette époque de découvertes est enivrante. On court à droite et à gauche, on se nourrit avec avidité de la beauté des livres. Mais un jour, on se sent las : des demi-dieux d'autrefois perdent leur éclat, leurs pages se décolorent : on vieillit doucement et, tout à coup, des demi-dieux se pulvérisent. On fait l'inventaire de sa bibliothèque, on vide des rayons, on se sépare de livres qui furent chers, on se retrouve devant une centaine de choses uniques qui vous accompagneront jusqu'à votre dernière heure d'étude. Vingt poètes, vingt romanciers, vingt penseurs, vingt savants... Et vous serez bien heureux si vous apercevez dans ce trésor quelques joyaux de votre enfance et de votre jeunesse, ces joyaux qui ont béni votre vie, indécise, errante, comme toute vie. Jusqu'ici encore, je vous ai conté l'histoire d'un Allemand, d'un Anglais, d'un Italien, d'un Espagnol qu'envoûta sa langue maternelle. Les élans, les reculs, les hésitations, les déblaiements sont les mêmes chez nous tous, quelle que soit notre nourrice spirituelle. Et, ajoutons-le ici, cette nourrice s'alimentait elle-même aux champs opulents de la pensée européenne. Dans son langage national, elle nous apporta d'éclatantes lumières venues

de la latinité d'abord : de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal ; des lettres germaniques ensuite. Y a-t-il une pensée française après deux mille ans de littérature ? Non : il y a une pensée universelle qui n'a certes pas amélioré l'homme — la guerre est là qui le prouve —, mais qui lui a indiqué le chemin de la sagesse. Si, de nos jours, l'homme se plaint encore de la carence des poètes, c'est parce qu'il n'a pas compris leur message qui est clair et formel, et ce message ne vient pas uniquement de la France, du monde latin ou du monde germanique, mais sa voix est européenne, universelle. Voilà donc une nouvelle dette que nous avons contractée envers nos langues maternelles qui traduisirent ce message collectif sans s'occuper, que Dieu en soit remercié, des frontières et des guerres.

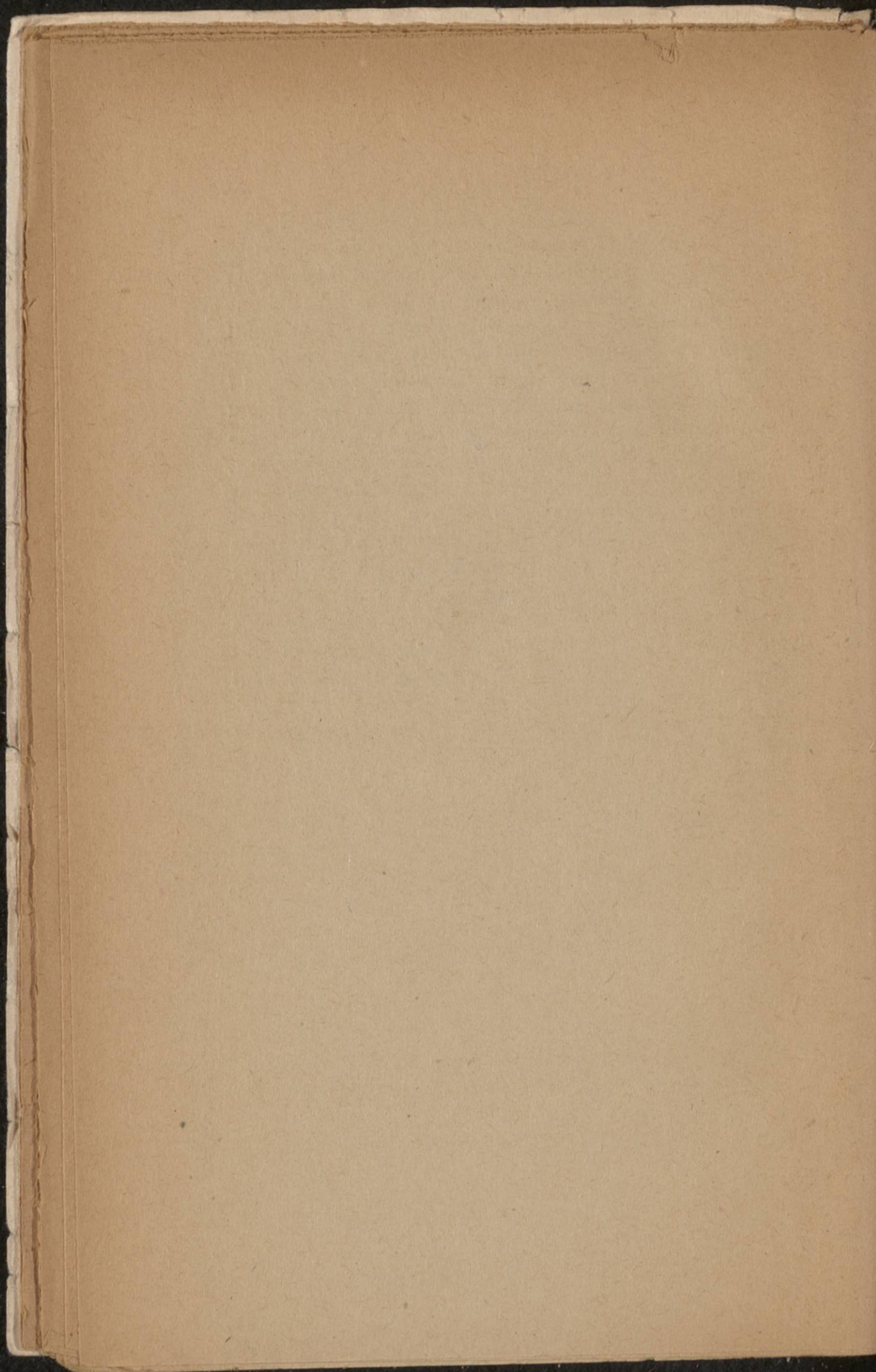
Maintenant, je vais essayer de vous dire ce que tout homme peut envier à celui qui, dès son enfance, se nourrit de la langue française. Je ne vous citerai pas de noms d'auteurs : ils sont trop nombreux ; mais je vous rappellerai tous nos joyaux du moyen âge au style vivant et coloré, nos chroniques aux images précises, le réalisme inaltérable et la bonne humeur de nos vieux contes, la vigoureuse littérature militante et les sages enseignements de la Renaissance ; puis notre grande poésie classique : nos tragédies et nos comédies qui n'ont pas leurs égales dans le monde ; la haute pensée, les recherches vertigineuses de nos philosophes ; des lettres aimables, pittoresques, inimitables, des fables qui sont de menus et indestructibles chefs-d'œuvre ; la belle prose faite d'une étoffe ample et inusable des grands orateurs et des premiers romanciers. Puis viennent les conteurs malicieux, les philosophes railleurs dont le style a la clarté d'une

eau de source ; puis s'épanouissent de mélancoliques méditations écrites avec une émotion inconnue jusqu'alors, des vers magnifiques qui chantent ou qui pleurent, de vastes romans, de riches tableaux d'histoire, des contes qui sont des merveilles d'art et d'humanité. Voilà ce que renferment mille ans de l'histoire littéraire de la France : mille ans d'abondance où s'inscrivent pour jamais mille parfaits morceaux de langue française. Je sais bien que les Anglais et les Allemands — et ils ont raison — opposent à nos grands auteurs l'un ou l'autre des leurs, mais cette perfection anglaise ou allemande n'a ni la même mœlle ni le même accent que nos chefs-d'œuvre. Je plains les étrangers de ne pouvoir goûter comme nous la beauté d'un Racine, par exemple. Nous ne goûterons pas non plus comme un Anglais la puissance variée d'un Shakespeare, ni comme un Allemand la riche grandeur d'un Goethe. Mais qu'il nous soit permis de nous réjouir d'avoir pénétré le secret de Racine : nous fûmes des privilégiés. Chaque Européen a sa lampe, un peu plus vive, un peu plus sourde, chère toujours ; la nôtre fut la clarté même. Il y a dans les langues d'Europe des musiques plus sonores, des couleurs plus accusées, mais la langue française a tant de netteté, de fermeté et de mesure qu'elle fit le tour du monde grâce à ses ambassadeurs spirituels ou aux intellectuels étrangers que fascinait Paris, comme Rome fascina autrefois les lettrés de l'Occident et de l'Orient. Et la Belgique wallonne peut se réjouir d'avoir participé à ce festin et aussi de lui avoir apporté quelques œuvres de premier choix, car je n'oublie pas les poètes et les romanciers de chez nous : ils ne sont qu'une demi-douzaine qu'on classera parmi les élus de la France, mais la place qu'on leur donnera un jour sera honnête

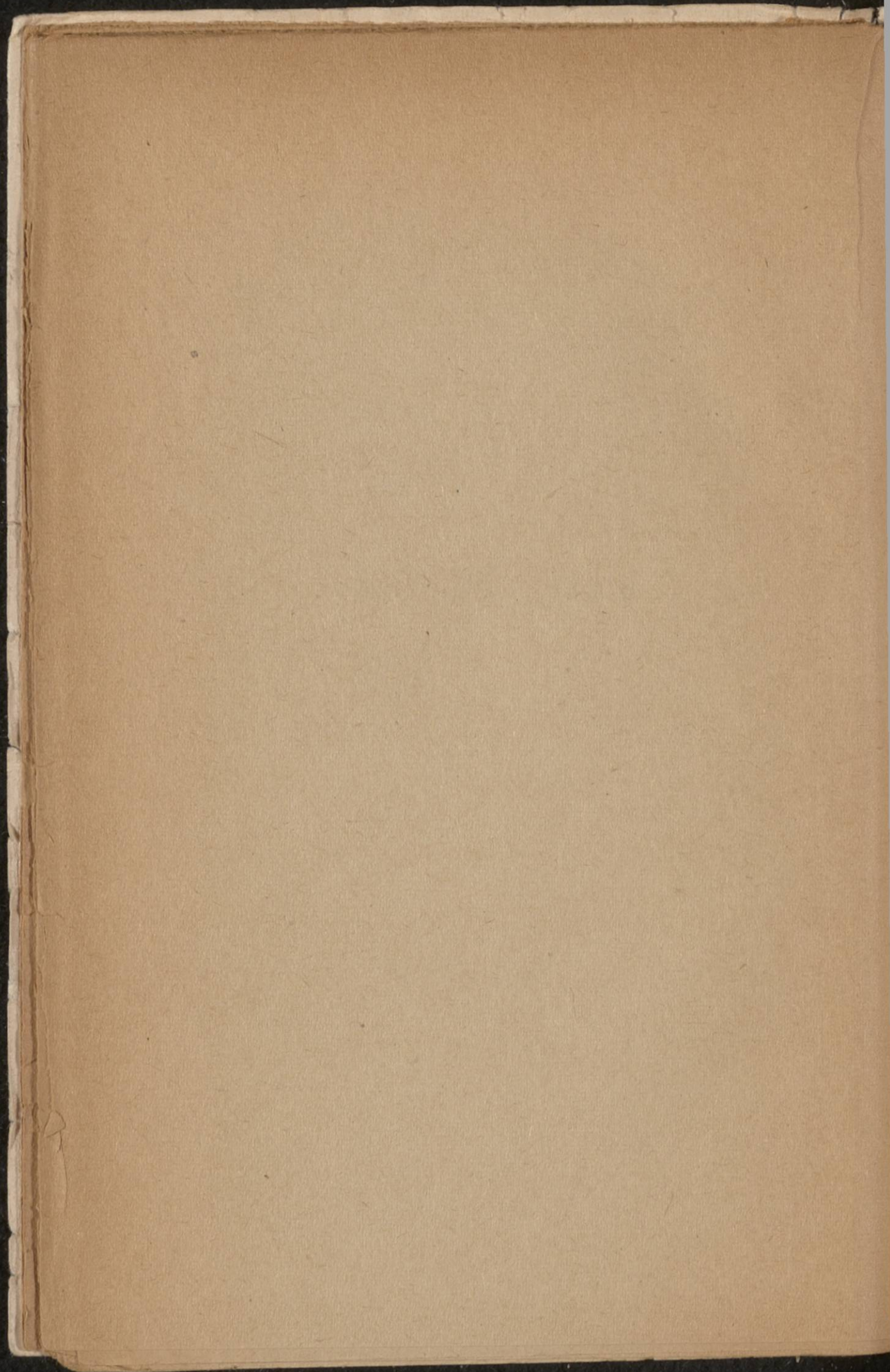
et stable (1). Nous avons peut-être parlé vaniteusement de la langue française ; rappelons donc, une fois encore, que ses écrivains doivent une part de leur inspiration à de grands étrangers et que nous lui devons d'ailleurs d'avoir connu, par des traductions, les sommets de la littérature universelle. Mais qu'on nous permette de rappeler aussi que de grands étrangers furent séduits par nos poètes et par nos prosateurs et que, répétons-le, malgré les guerres et les haines, les échanges furent innombrables, secrets comme des sources cachées ou éclatants comme des météores. Dans le cours de l'histoire, la France connut des désastres qu'on crut irréparables et, chaque fois, elle s'est redressée, grâce à la vaillance de ses paysans sans doute, mais aussi parce qu'elle était, dans notre Europe civilisée, une grande nation, même quand elle était vaincue, une grande nation que représentaient, à travers les siècles, ses penseurs et ses poètes qui furent et qui restent quelques-uns des flambeaux de l'univers. Voilà l'œuvre bénie des grands écrivains : grâce à eux, un jour, quand tarit le torrent de la guerre et que la défaite laisse pantelante la terre qui les a vus naître, grâce à eux, disons-nous, on respecte cette terre. Quand les armes refroidissent, que l'esprit reprend ses droits, la France redevient un sol sacré pour les cent chefs-d'œuvre qu'elle a laissés au monde et que, çà et là, un combattant de la veille, un père ou un

(1) Nous n'avons pas parlé ici d'un écrivain belge d'expression française puisque nos chapitres représentent des idiomes et non des nations. C'est ainsi que ni la Hollande ni la Suisse ne figurent dans cet ouvrage.

fils de soldat mort lisent dans le cours de l'embellie. Les guerres ne sont que des moments de l'histoire, la littérature est éternelle. Quand en 1815, l'Allemagne dévastée disait sa haine pour la France et reprochait à Goethe son silence, celui-ci pensait : « Comment aurais-je pu écrire des chants de haine sans haine ? Comment aurais-je pu haïr une nation qui est au nombre des plus civilisées de la terre et à qui je dois une si grande part de ma propre culture ? » Pourtant, Goethe avait vu entrer dans sa maison des soudards ivres qui le malmenèrent. Mais, outre qu'il admirait l'esprit français, Goethe qui ne voulait pas confondre l'innocent et le coupable, l'homme honnête et l'homme malhonnête, Goethe méprisait la haine de peuple à peuple. Il disait : « Vous la trouverez toujours plus forte et plus ardente aux degrés inférieurs de la culture ». Quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive, seul un cataclysme mondial pourrait détruire les chefs-d'œuvre littéraires de la France et les siècles ne les terniront pas.



Grèce : HÉSIODE



Le premier visage qui surgit vraiment de l'histoire de la littérature grecque est celui d'Hésiode. Son illustre prédécesseur Homère n'a peut-être jamais existé, mais on sait où naquit Hésiode, d'où venait son père, et l'un de ses poèmes a rendu célèbre son frère Persès qui n'avait pas mérité cet honneur. L'auteur des *Travaux* n'est pas le plus grand poète de la Grèce ; son œuvre a en revanche une signification singulière. Avant lui on n'avait chanté que les dieux et la guerre. On découvrait tout de même une belle image rustique sur le bouclier d'Achille, un vrai jardin dans l'*Odyssée* et l'on sait que Fénelon le pacifique disait, peut-être malicieusement, qu'il aimait beaucoup le porcher Eumée. Mais ces images et ces figures étaient perdues parmi les guerriers bavards et larmoyants, et les batailles où les dieux eux-mêmes perdaient la tête. Or il vint une époque où les Grecs furent fatigués des guerres et des récits belliqueux, car parmi ces soldats et leurs victimes il y avait des gens qui aimaient leur terre, leur maison, la tranquillité, la famille. Il est probable que quelques aèdes chantèrent avant Hésiode les

travaux des champs, mais leurs noms et leurs œuvres, sans doute médiocres, sont perdus. Les deux cent cinquante vers d'Hésiode qui célèbrent la vie rustique appartiennent à la grande littérature grecque et leur influence fut considérable. Il furent écrits, dit-on, il y a environ deux mille sept cent cinquante ans. Leur immortalité signifie que l'homme aimait, il y a trois mille ans, le travail de la terre et ses calmes récompenses ; elle signifie encore que cet amour n'a pas faibli malgré les rafales guerrières, puisque d'autres poètes ont repris le thème d'Hésiode et que bientôt des prosateurs reprendraient gravement son enseignement. Il y a dans la littérature grecque des images géorgiques plus fines que celles d'Hésiode, mais il n'en est pas de plus justes. On a même cru remarquer que le chantre des *Travaux* avait participé lui-même aux labours. Il cultivait peut-être une petite terre et nous verrons bientôt ce qu'il y a découvert et senti. Certes, son poème renferme des naïvetés et des superstitions, mais Virgile en a célébré et Columelle en a codifié d'autres. Quoi qu'il en soit, Hésiode fut le lointain aïeul d'Olivier de Serres, qui lisait d'ailleurs les Anciens et qui reste l'un des plus grands citoyens qu'enfanta la France. Ils furent tous : le Grec, les Latins, le Français, de généreux semeurs ; la terre leur doit une part de sa parure et de son blé, les peuples une part de leur vie. C'est pourquoi, négligeant les

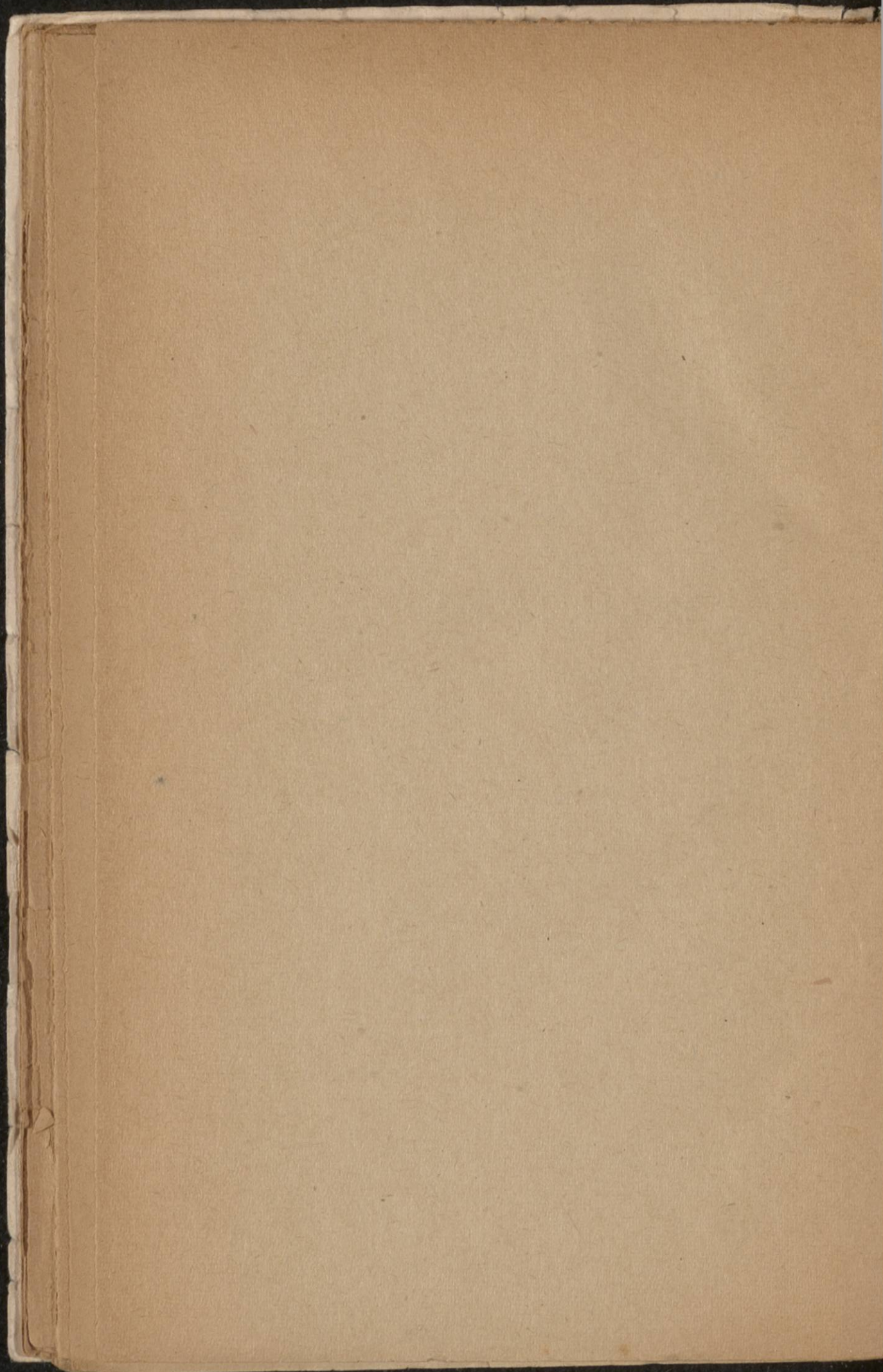
poèmes homériques, les tragiques que l'épouvante escorte, les philosophes hautains qui n'ont jamais boulangé une mie du pain des pauvres, les orateurs magnifiques et vénaux, les comiques grossiers, les nobles historiens (car tous ne furent pas des aventuriers comme Xénophon), c'est pourquoi je rappelle ici la voix discrète d'Hésiode qui, à l'aube de la poésie, célébra d'humbles tâches et d'humbles images. Ce fut la voix d'un honnête homme, réfléchi, simple, désireux de servir, comme on dit si bien de nos jours. L'homme mérite un coup de chapeau et le poète l'admiration de tous ceux que ravissent l'originalité et la sincérité littéraires.

Il y a donc près de trois mille ans qu'un sage, qui était aussi un poète, a enseigné la loi des champs. Il savait de quel bois on fabriquait les diverses pièces d'une charrue : laurier, orme, chêne ; que l'appel de la grue annonçait l'époque des semailles d'automne, et le gémissement aigu de l'hirondelle, le printemps ; qu'il est bon de se lever tôt : « *L'aube fait gagner du chemin et gagner de l'ouvrage* », que l'été est la saison des récompenses : « *Quand fleurit le chardon et quand la cigale bruyante, perchée sur un arbre, répand, au battement pressé de ses ailes, sa sonore chanson, dans les jours pesants de l'été, alors les chèvres sont plus grasses, le vin meilleur...* » C'est le moment, entre deux besognes épuisantes, de boire du vin noir, de manger une galette bien

gonflée. Le poète nous décrit ainsi les saisons grâce à leurs travaux et à leurs savoureux salaires. Il va d'un automne à l'autre, mêlant les conseils techniques aux préceptes moraux, et, si ses couleurs sont discrètes, elles avaient pourtant une vivacité originale d'où sortiraient, dans le cours des siècles, mille images luisantes : grecques, latines, françaises, allemandes, anglaises... C'est ainsi que ces deux cent cinquante vers rustiques représentent la meilleure fortune littéraire d'Hésiode. On dit que ce ne fut pas un grand inspiré parce que, depuis trois mille ans, les hommes se trompent sur la nature de la grande inspiration qui, selon eux, doit être étrange ou cruelle. Je donne pour ces deux cent cinquante vers pacifiques, vaillants et salutaires, toute une bibliothèque de poèmes belliqueux ou maladifs qui ont altéré le cerveau et le cœur des hommes. D'ailleurs, les hellénistes vous diront la forte originalité de ce poète de l'énergie, la simplicité et la sûreté de son style, l'animation de son art, la sage éloquence, la mesure, l'utilité de ses images. Hésiode fut donc le chantre de ce qu'on appelle la médiocrité quotidienne. Je vous en prie, interrogez cette médiocrité et pesez honnêtement tout ce qu'on lui doit. L'immortalité de ce chantre discret est presque miraculeuse, écrasée par l'amoncellement des fastueux poèmes héroïques de la Grèce, de ses puissantes tragédies, de ses discours aussi solides que des blocs

d'airain. La millénaire consécration d'Hésiode est une sorte de prix de vertu, et il me plaisait de le rappeler en ce temps désolé et au seuil de ce petit livre qui est un pèlerinage aux sommets de la littérature européenne. Le sage laboureur d'Ascra y méritait la première place pour avoir, le premier en des vers qu'on étudie dans les écoles, entre Homère et Eschyle, Démosthène et Platon, pour avoir dit au monde la sainteté du travail, du pain et de la laine.

Rome : TACITE



Si je n'avais pas consacré ma page grecque à Hésiode, j'aurai parlé ici du Virgile des *Géorgiques*. Mais quittons la sagesse de la vie rustique pour interroger la vie des villes, ses bassesses et ses cruautés, et choisissons un juge impitoyable : Tacite. Je ne sais s'il y a dans les Lettres latines, à la réserve des Pères de l'Eglise, de plus noble figure que la sienne. Grand aristocrate, il méprisait la plèbe sordide qui acclamait ses tyrans, quel que fût leur nom, qui applaudissait à leur assassinat et fêtait l'assassin. Grand Romain, il eut tous les préjugés de son époque et, bien qu'il fût insensible aux supplices des chrétiens (son ami Pline le Jeune avait pitié des martyrs), nous ne pouvons exiger que la pensée de Tacite devançât son temps. Mais on peut le louer d'avoir jugé l'histoire de Rome avec clairvoyance et courage. Les uns disent qu'il fut un misanthrope ; d'autres que le reproche n'est pas fondé. La discussion est vaine. Un honnête homme ne manie pas impunément des matériaux aussi cruels et aussi ignobles que ceux qui composent les *Histoires* et les *Annales*. Il avoue lui-même sa lassitude : il parle parfois des campagnes

de l'armée romaine en Orient et en Occident pour reposer son âme des « *malheurs domestiques* ». Il est accablé de honte et raidi d'indignation, mais il ne s'emporte pas : il écrit sagement, laissant passer de temps en temps une phrase amère qui eût été ironique chez un autre auteur. Ici, elle est grave comme une maxime, elle vient du fond de l'antique sagesse humaine, elle enseigne déjà l'avenir. L'époque immonde qu'il a racontée eut d'autres témoins qui furent moins sévères que lui, mais il n'était pas un « *parleur de vertu* », comme Sénèque. Nous ne savons ni où ni comment il vécut ; en revanche, on s'accorde à dire qu'il fut un grand honnête homme et que sa dignité fut exemplaire à une époque où sévissaient la flatterie, la délation, la rapine, où la vertu était mortellement dangereuse. Depuis près de deux mille ans, son seul nom devrait faire pâlir les mauvais rois et les courtisans s'ils avaient des Lettres. Son œuvre, qui ressemble à un passionnant roman d'aventures et de scandales, est la plus belle leçon de sagesse qu'on ait donnée aux hommes. Elle les invite à s'éloigner des foules abjectes qui ne songent qu'au pain et aux jeux, et des faiseurs d'empereurs que le plus intelligent d'entre ceux que Tacite nous a présentés, Tibère, méprisait comme des esclaves. Car les maîtres que la plèbe sordide se donna pendant ces sombres années de Rome furent des hommes assez différents : fous cruels, fous stupides, fous ma-

lins, et c'est un des plus grands titres de gloire de l'historien d'avoir pu pénétrer ces âmes monstrueuses qui firent trembler le monde et dont le monde fut délivré grâce à un menu coup de poignard ou à deux gouttes de poison. Et qu'on ne dise pas qu'il fut trop sévère à l'histoire romaine : les déchirures des *Histoires* et des *Annales* ont été comblées par des chroniqueurs de l'époque qui furent aussi durs que lui. Il n'a d'ailleurs pas déshonoré Rome qui s'était déshonorée elle-même. Il a en outre cherché obstinément les vertus romaines là où elles s'épanouissaient encore : sur les champs de bataille, dans de vieilles familles exposées à tous les périls à cause de leur ancienne noblesse et de leur honnêteté.

Il y eut, en effet, à cette époque sanglante et honteuse, des miracles d'héroïsme. Femmes intactes que tuait leur dignité, vieux chevaliers qu'assassinait leur franchise, ou bien leur fortune convoitée par des misérables, par l'empereur lui-même. Tacite ne manque jamais l'occasion de signaler les noms injustement oubliés, dans des chapelets de noms « glorieux », des héros de l'honneur. Non, les vertus romaines n'étaient pas mortes au temps de Tibère et de Néron, mais, à cause de leur solitude et de leur faiblesse, elles ne pouvaient plus sauver Rome. Empereurs, sénateurs, plèbe ont détruit les plus beaux édifices de la terre latine, puisque c'est grâce à leur folie et à leur honte que les Barbares la saccagèrent ;

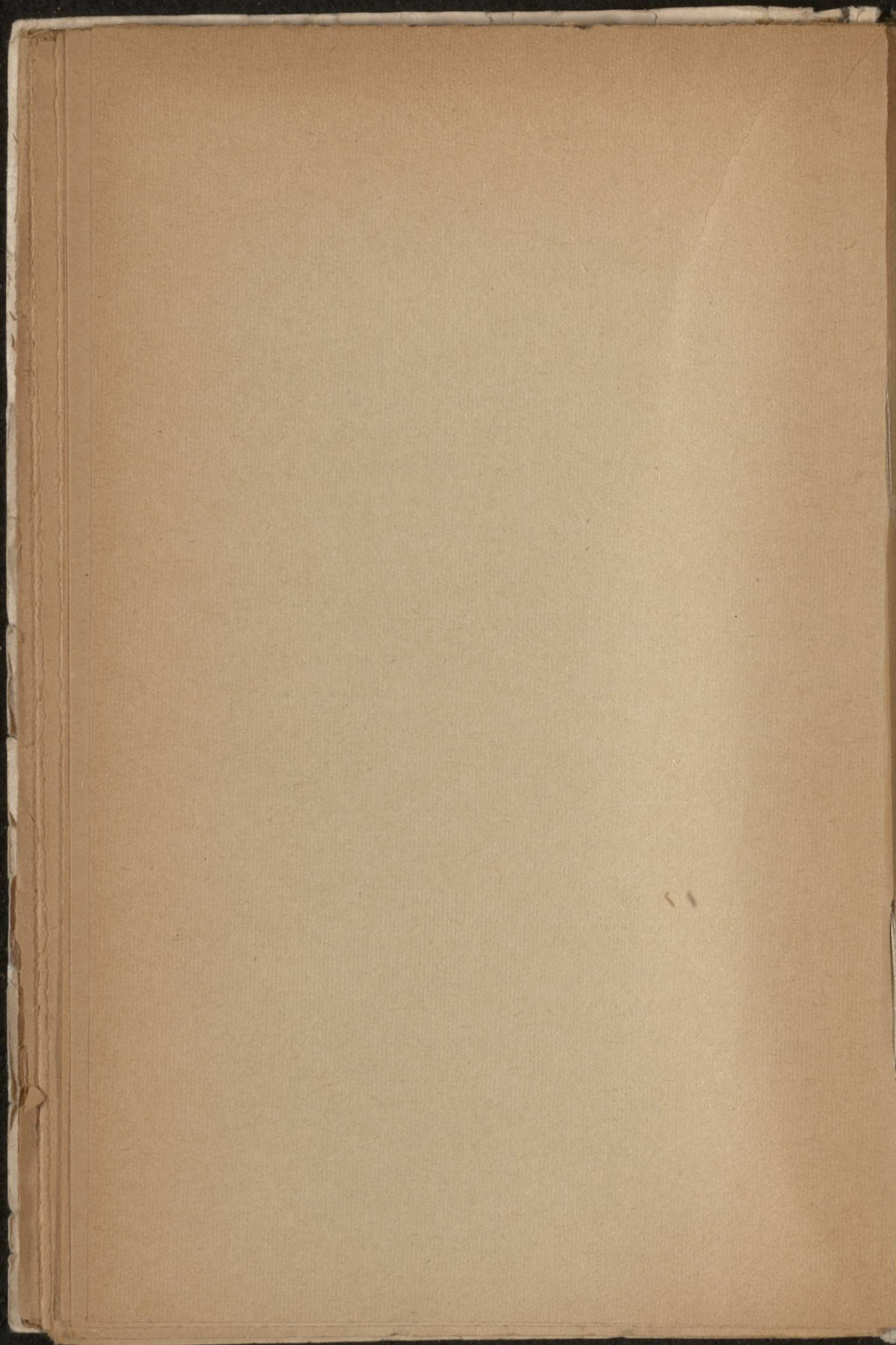
les fous sanguinaires et leurs vils courtisans ont mis en péril l'ancien prestige romain, car ils ont déshonoré des prodiges de vaillance et des monuments spirituels. Voilà le thème des livres de Tacite à qui la tâche fut bien pénible. Cet homme orgueilleux a dû souffrir et son œuvre fut en quelque sorte son martyre. Elle est donc le plus violent réquisitoire qu'on ait dressé contre les mauvais rois et leurs faiseurs, et ce réquisitoire est éternel, car l'histoire eut souvent besoin d'un Tacite et elle ne l'a trouvé que rarement. Chaque siècle a répété les imbécillités, les cruautés et les bassesses de la Rome décadente, l'enseignement de Tacite a été stérile, il n'a touché que quelques esprits, la plèbe incurable l'ignorera toujours et c'est elle qui, par le nombre, soutient le monde. Depuis près de deux mille ans, la solitude de Tacite fut complète, comme celle de tous les grands esprits. Des professeurs ont passé leurs veilles à étudier sa langue concise et souvent difficile, des écoliers ont essayé de traduire les passages les plus innocents de ses livres ; des biographes lui ont consacré des ouvrages enthousiastes, et le monde n'y a rien gagné. La conquête littéraire de Tacite fut majestueuse ; sa conquête sociale nulle. Sa misanthropie est éternelle : elle eut sa source dans l'assassinat de Remus par son frère Romulus, elle vient jusqu'à nous, hommes du XX^e siècle, elle jugera les prochains siècles. Le lecteur attentif de Tacite se

débat devant cet inexorable destin des hommes. Qu'on ouvre l'histoire authentique de la grande révolution française : on y découvrira les mêmes horreurs, les mêmes bassesses, le même héroïsme solitaire ou anonyme. Aussi longtemps que la plèbe sordide se mêlera de créer des Etats, le monde connaîtra les mêmes remous et portera les mêmes fardeaux. Tacite pensait qu'un peuple avait le gouvernement qu'il mérite et le sévère Romain avait raison.

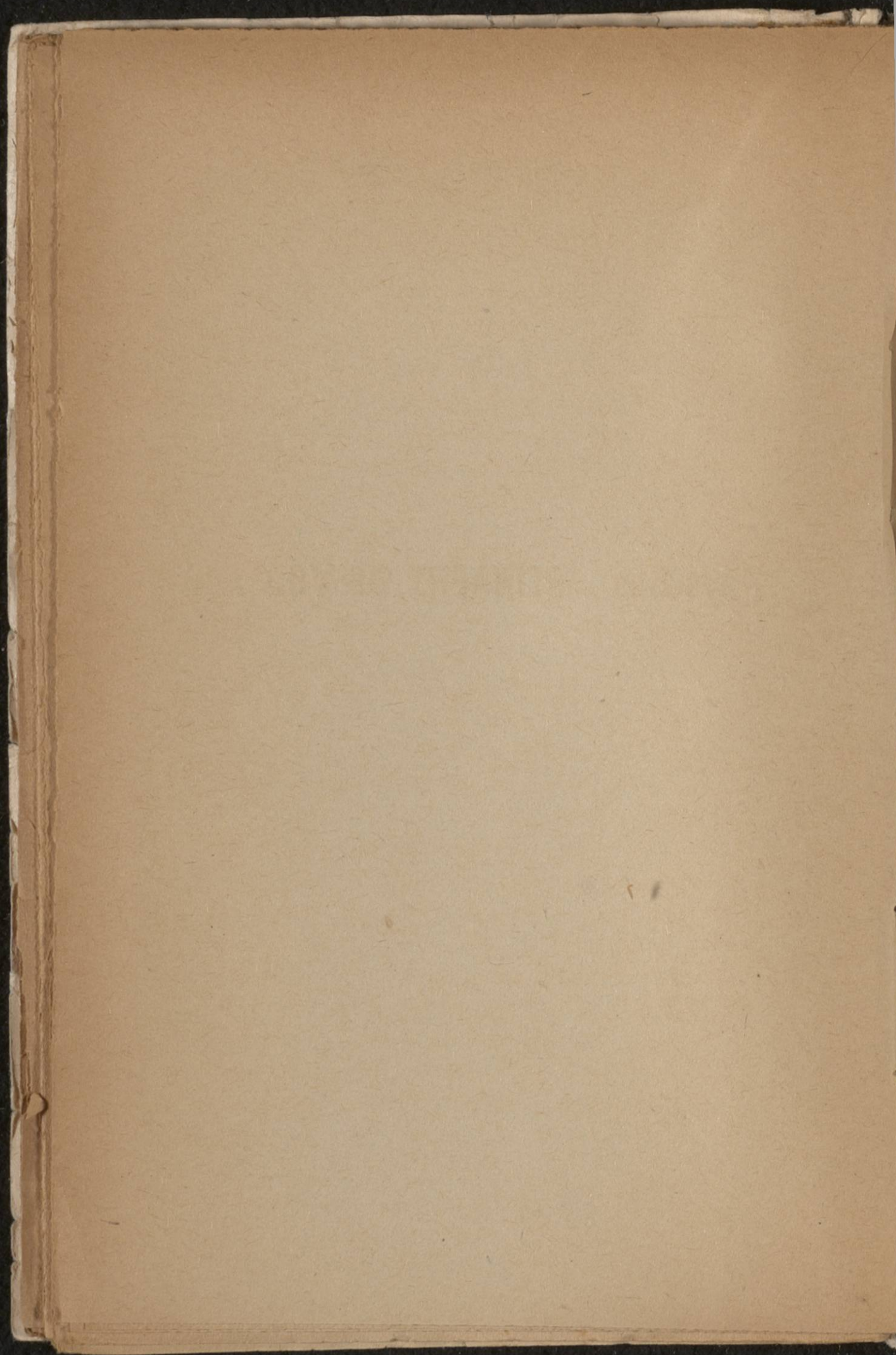
L'artiste est très grand. Son style, sur lequel les traducteurs ont peiné dans l'attente d'une version plus précise ou plus claire, nous a donné d'admirables narrations et de puissants portraits. Des orateurs ont cherché chez lui les plis larges et solides de leurs discours ; des historiens, une langue vivante et colorée ; des tragiques, les thèmes de leur théâtre : des noms français et anglais notamment se pressent sous la plume quand on évoque la scène classique inspirée de Tacite, et, depuis longtemps, les érudits allemands travaillent inlassablement à la gloire du grand Romain. A-t-il deviné son majestueux destin ? la durée de sa leçon ? ou n'a-t-il écrit que pour Rome ? A-t-il prévu la stérilité morale de son œuvre ? les irréparables déchirures que subiraient ses livres ? Nous l'ignorons puisque nous ne savons presque rien de cet homme qui naquit pourtant assez tard pour que l'histoire recueillît sa biographie. Quoi qu'il en soit, à une époque où l'on s'intéresse à la cruelle

épopée humaine, où l'on a faim de lire, qu'on rouvre les *Histoires* et les *Annales* (Montaigne disait qu'il lisait Tacite « *d'un fil* ») et l'on ne sera pas déçu. Rien n'y manque : tragédies guerrières et tragédies domestiques, cruautés et fourberies, héroïsme et lâcheté, folie et sagesse, drames des masses et drames des esprits ; bref, le tableau complet de la vie des hommes, sans un rayon de soleil, sans une musique champêtre, se déroule devant nous qui partageons le désabusement et l'amertume du grand Romain. Une leçon se dégage de cette œuvre sombrement éloquente, plus profonde, plus éternelle qu'une leçon politique : la sécurité d'une vie secrète, son calme divin, sa sagesse, sa dignité, sa bienfaisance réelle si l'homme limite prudemment son champ d'activité. Je ne crois pas que Tacite, contrairement à tant d'historiens, ait fait beaucoup d'ambitieux ; en revanche il a fait beaucoup de sages. Je ne connaissais que des passages scolaires des *Annales* quand je lus les *Dieux ont soif* d'Anatole France. J'avoue ici, avec un peu de confusion, (car un livre plus sérieux que ce roman eût pu me faire trembler devant les révolutions), j'avoue, dis-je, que la fantaisie de France me troubla fortement à une époque où je sentais déjà que je m'étais dévoyé sur des routes que fuyait la pitié. Les ironiques dieux altérés me firent rebrousser chemin. Je ne regrette pas d'avoir réservé la lecture de Tacite pour ma maturité. L'enseigne-

ment venait un peu tard, certes ; j'avais en revanche eu le temps de parcourir l'histoire de l'Europe après la chute de Rome et je pus ainsi admirer cet enseignement ancien, à la fois discret et éloquent. Il faut d'ailleurs être fort pour l'écouter sans trop de dommage, mais les hommes qu'il touche véritablement deviennent des sages, et le monde a besoin de sages, car ce sont, eux aussi, des énergiques.



Pays-Bas : REINAERT DE VOS



Dans la seconde moitié du XII^e siècle parut en Flandre un livre qui devint tout de suite célèbre et qui fut traduit dans la plupart des langues européennes : *Reinaert de Vos*. Les érudits ne s'entendent pas encore sur l'origine de l'œuvre. Précédait-elle le Renard français ? N'en fut-elle qu'une traduction ? Qui en fut l'auteur ? Le prêtre Willem Utenhove ? Fut-il aidé dans sa tâche par Aernout ? Nous croyons que les savants se passionneront longtemps pour cette question. Quoi qu'il en soit, le Renard flamand est un livre solide. Dans les Pays-Bas naîtraient un peu plus tard le mystique Ruusbroec et le doux Thomas à Kempis à qui l'on doit peut-être — des érudits l'affirment aujourd'hui — la merveilleuse *Imitation de Jésus-Christ*. Mais, avec le Renard, nous sommes loin du mysticisme. Ce livre satirique, irrévérencieux, que les traducteurs doivent parfois nettoyer, est profondément immoral. En revanche, il est amusant. Il n'a pas préparé les révoltes populaires, mais il a charmé les esprits bourgeois qui méprisaient la noblesse et ne prenaient pas le clergé au sérieux. Il ne prêchait pas l'insurrec-

tion, il se contentait de railler les rois et les barons, les prédicateurs et les curés. Quant au peuple, il l'ignorait : le vilain n'était pas digne de devenir un personnage de poème. Avant le Renard, on n'avait chanté que la force des chevaliers, leur courtoisie, leur probité, leur générosité, et l'on avait écrit ou du moins raconté mille miracles. Le Renard remet les gens à leur place. Rois et barons ? Des sots et des fripons comme tout le monde. Les prêtres ? Des hommes habiles et intéressés. Mais on ne pouvait songer à le dire formellement : il y avait des gibets en Flandre et, de leur côté, les ecclésiastiques avaient les bras longs. On eut donc recours à l'ingéniosité d'Esopé, de Babrius et de Phèdre, et l'on écrivit une fable : le tour était joué. Comment les nobles accueillirent-ils le récit ? Nous l'ignorons : c'étaient d'ailleurs généralement des illettrés. Et les gens d'Eglise ? Nous avons simplement remarqué qu'en 1662, un chanoine flamand en fit nettoyer le texte et l'introduisit dans les écoles. Sans connaître ce que ce pédagogue nommait des améliorations, nous louons son initiative : le Renard peut amuser nos enfants et les éclairer quand ils seront devenus des hommes. Car la leçon est encore utile, huit siècles après son apparition dans les Lettres, et nos descendants en auront toujours besoin. Mais si nos contemporains sont aussi sots qu'autrefois, ce n'est pas au Renard qu'en est la faute. Pourquoi, dans cette courte série

de livres graves dont nous parlons ici, avons-nous glissé la satire flamande au lieu de parler des œuvres de Ruusbroec par exemple ? Un jour, le grand Goethe, homme mûr et sage, traduisit cette satire et l'on eût pu s'en étonner. Mais il venait d'assister au siège de Mayence (1793) : « *J'ai mis la main sur ce sujet au bon moment ; je voulais m'arracher à l'idée qui m'obsédait alors et qui me faisait voir toute chose en noir. J'avais été saturé de scènes violentes dans les rues, sur les places où se déchainait la populace...* ». Bref, Goethe a cherché un refuge chez le Renard, et son travail ne fut d'ailleurs pas uniquement un refuge, car certaines réflexions du Renard goethéen ont l'accent de cette fin tourmentée du XVIII^e siècle. Rouvrons donc à notre tour la vieille épopée flamande.

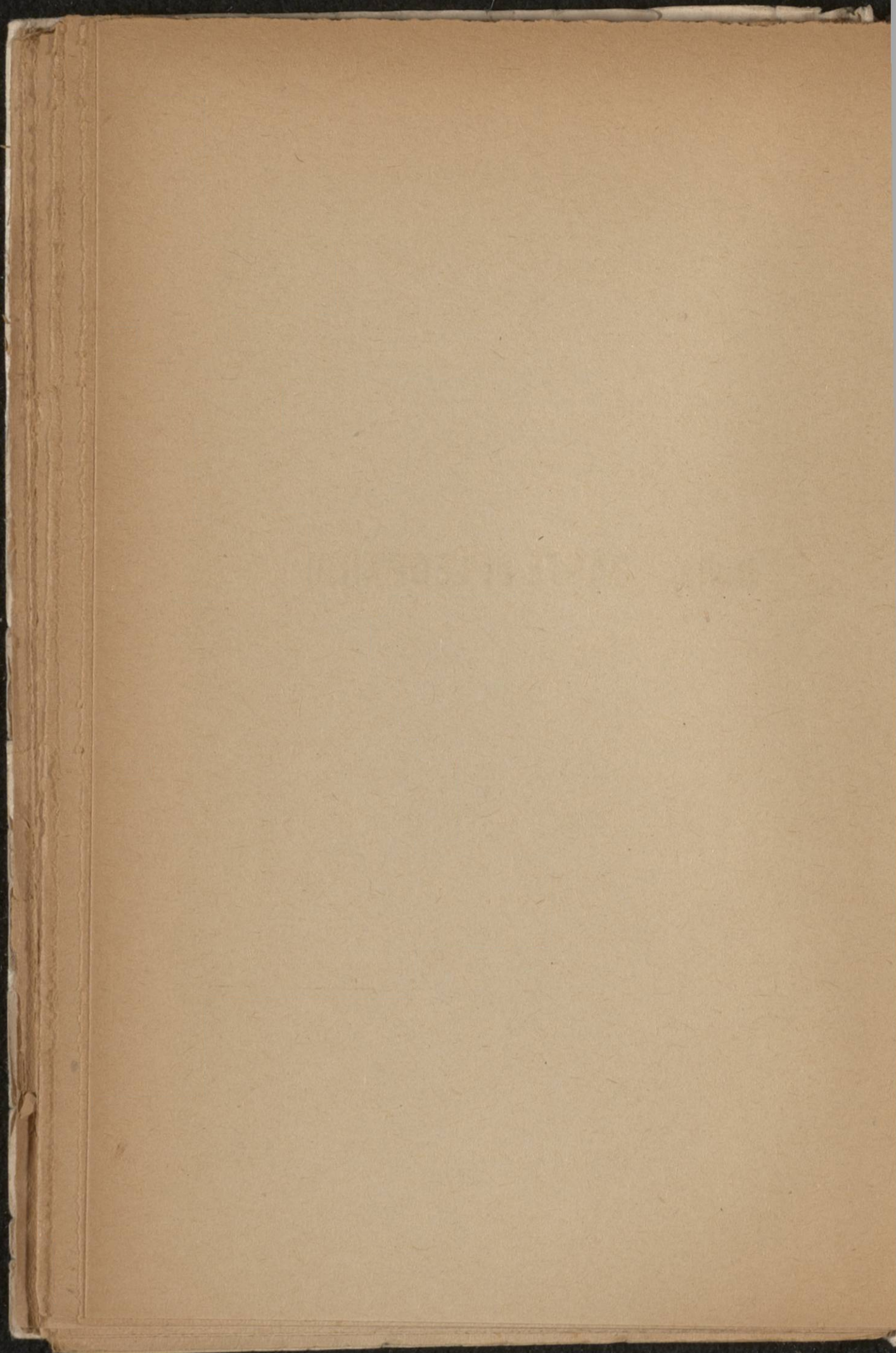
Voici d'abord le renard qui domine la ménagerie. C'est un coquin qui joue de mauvais tours à tout le monde ; il est ingrat, hypocrite, il n'est content de sa journée que lorsqu'il a dupé quelqu'un. Moins fort que le lion, l'ours ou le loup, il se venge de sa faiblesse par la ruse. Pourtant seules ses victimes s'en plaignent, les autres l'admirent, et cette admiration est immorale. L'auteur lui-même s'est contenté de sourire des friponneries de son héros. Il est vrai que ses dupes ne valent pas cher. Voyez le roi-lion : c'est un sot énorme et solennel, trompé par tout le monde, malgré tout orgueilleux, criant fort, ne fai-

sant rien. Il est roi parce que son père l'était et que personne de son entourage — à la réserve du renard, car il y eut des rois-renards dans le cours de l'histoire — ne pourrait décentement le remplacer. Voyez le loup : c'est une brute bornée, gourmande, maladroite, imbécile : il mérite tous les coups que lui porte le renard. Et l'ours ? Un grès niais, vaniteux, stupidement grave. Et l'âne l'archiprêtre ? Un lourdaud, évidemment... Dans toute cette ménagerie, seul le chat a des qualités qui ressemblent à celles du renard : tous deux peuvent jouer au plus fin. La sagesse du blaireau et l'éloquence de la guenon ne sont pas propres. Bref, dans tout le livre, les personnages honnêtes sont aussi bafoués que les autres et les tendres victimes du renard y sont ridicules. Comme ceux de La Fontaine, les animaux du poème flamand ressemblent singulièrement aux hommes... La bourgeoisie de l'époque était lasse de la force, vraie ou fausse, des chevaliers et de l'habileté du clergé. Elle a trouvé un vengeur, mais elle l'a mal choisi. Elle a souri de l'adresse du renard, elle lui a fait prendre la place de l'honnêteté, du courage et de la bonté. Plus tard, des vilains ne souriront plus, ils invectiveront hardiment leurs maîtres cupides et cruels, ils prépareront les émeutes et les révolutions, car ils avaient faim et les branches des arbres se courbaient sur les pendus. Les bourgeois n'avaient pas faim ; prudemment, ils ne risquaient

pas leur vie ; aimant la tranquillité, ils étaient accommodants. Il est vrai que, plus tard, leur éloquence et leur diplomatie renardines détrôneront les rois, mais il est dommage que leur champion du XII^e siècle n'ait vraiment aucune vertu. On peut d'ailleurs, de nos jours encore, se demander si l'honnêteté, le courage et la bonté séduiront définitivement les peuples. Quoi qu'il en soit, le Renard ne fut pas inutile, il enseigna la patience aux gens, il allégea leur servitude en la raillant, il les aida à traverser une époque humiliante et dure, et son irrévérence subsistera à travers les siècles. Le Renard sera l'éternel non-conformiste, il changera de peau, mais non de langage, il détruira à plaisir, il ne bâtira jamais. Il ressemble singulièrement à certains pamphlétaires bourgeois d'aujourd'hui, il sera le pamphlétaire de l'avenir. Son intelligence est brillante, mais personne ne songera jamais à lui accorder une once d'honnêteté ; il amusera, il vengera des rancunes, il ouvrira les yeux aux plus bornés, il créera des énergies, mais il ne formera jamais un brave homme. Voilà ce que nous pouvons reprocher au Renard si nous ne lui demandons pas uniquement de nous divertir. Bref, quelques siècles ont fait leurs délices du poème moyenâgeux, flamand, français ou allemand, et les autres peuples avaient besoin, eux aussi, de se moquer de l'autorité puisqu'ils le traduisirent.

Nous avons terminé le procès — qui est d'ailleurs celui de tous les Renard — du *Reinaert de Vos*. Nous pouvons à présent en dire beaucoup de bien. Rigoureusement original ou non, le poème flamand est plus mûr que ses sources ou que ses imitations, son unité est remarquable, et, dit-on, son accent local finement coloré. Il appartient vraiment à la Flandre qui peut s'enorgueillir de ce chef-d'œuvre de composition et d'esprit. L'Europe lui doit un peu de scepticisme et, indirectement, un peu de liberté. Il a détrôné des rois, démasqué de faux dévôts, dévoilé des farces qu'on drapait somptueusement dans les solennités officielles. Certes, il ne nous a pas délivrés de toutes nos servitudes — qui ne mourront peut-être qu'avec l'homme —, mais il nous a permis de n'être plus que des demi-dupes. Remercions-en donc le vieux poète flamand et regrettons que son identité soit si incertaine, car il était digne, comme poète et comme penseur, d'avoir sa statue à Ardenbourg ou ailleurs.

Italie : DANTE et LEOPARDI



Dante fut un sombre et fier oiseau d'orage, un théologien qui devint poète dans le malheur. Le visage pâle, l'œil immobile, le nez long, la bouche amère, peut-être méprisante, il eut des haines immortelles. Depuis des siècles, les peuples parlaient du paradis et de l'enfer ; les cauchemars et les espérances populaires imageaient les églises et les chapelles, les vieux récits et les vieilles chansons. Le Florentin vaincu et proscrit, avait vu rougir les fleuves d'Italie du sang des siens : il créa son *Enfer* pour y pousser ses ennemis. Certes, il avait lu ou entendu ce que les Italiens, les Français, les Allemands, les Irlandais, les Scandinaves racontaient des damnés, mais lui, Dante, songea surtout à livrer aux supplices infernaux des morts de son pays. Dans son *Paradis*, il place aux côtés du doux saint François d'Assise l'étrange figure de saint Dominique qui fut si dur à ses ennemis. Comme l'Espagnol, le Florentin avait une âme d'inquisiteur. Il se complait à décrire les tortures qu'il inflige à ses victimes ; on croit parfois que le sommet des supplices est atteint, que le poète est hors d'haleine, que son ima-

gination est épuisée ; mais il nous réserve de nouvelles horreurs. Il est inexorable. Il a promis solennellement son assistance à Alberigo de Manfredi plongé dans l'enfer de glace et dont les paupières sont gelées par les larmes : le poète lui a dit que de sa main il arracherait les glaçons pour que l'aveugle pût verser un peu de sa douleur ; puis le prometteur se parjure au nom de l'humanité. Il éprouve, dirait-on, une double jouissance : comme créateur d'images d'abord, comme justicier ensuite. Voyez le supplice d'Agnello Brunelleschi, l'homme-serpent : on hésiterait à évoquer une pareille vision ; Dante s'attarde et semble même se féliciter de sa réussite. Rien ne pourra effacer ses ingénieuses et heureuses horreurs. Dante fut le poète de la haine et de la vengeance. Un grand poète catholique, a-t-on dit. Oui, si l'on songe à la Bible, qui est un livre terrible ; non, si l'on rouvre le doux Evangile. Certes, Dante trouvera bientôt dans le *Purgatoire* les chants suaves de l'Espérance, et, plus tard, dans le *Paradis*, les éclatantes musiques célestes ; mais, malgré de douces ou de divines présences, ses deux derniers poèmes pâlissent à côté de son affreux voyage parmi les tueurs de l'Italie. Il s'est attardé à plaisir au milieu des pleurs, des grincements de dents, des douleurs inhumaines. Au fond, les anciennes légendes ne lui ont donné que très peu de matériaux ; il les a cherchés lui-même, les a trempés dans le feu, le

froid, le sang, le sel des larmes. Or, aujourd'hui, l'Italie est une ; les villes et leurs citoyens que Dante a exécrés et livrés aux supplices éternels ne forment plus qu'un faisceau d'énergies pour le travail commun comme pour la guerre ; leur sang se mêle sur les champs de bataille contre un ennemi commun ; la prospérité des uns assure celle des autres ; le malheur de l'un est aussi le malheur de l'autre, et tous parlent la langue créée, il y a plus de six siècles, par Dante, pour ses anathèmes italiens. Voilà la défaite du poète, dirait-on, puisque les descendants de ses damnés se sont régénérés ; au vrai, c'est sa victoire, car ce vengeur, qui a vécu dans les discordes, songeait à l'unité de sa race. Aujourd'hui, malgré sa férocité, il est sans doute, après plusieurs siècles de purgatoire, au Jardin des Sages d'où il peut contempler son pays : là se nourrissent encore, par la grâce des livres de l'ancienne Rome, tous les affamés de poésie et de sagesse ; là, ses successeurs chantent suavement ou virilement dans la langue qu'il leur donna autrefois, aux heures de colère et de haine. Homme terrible, on l'admire, mais il fait encore peur, et l'on doit relire des pages de son mélancolique *Purgatoire* et de son lumineux *Paradis*, son cantique à la Vierge, ses petites pièces fugitives pour être à l'aise devant son ardente et sombre image. On l'admire et on hésite à l'aimer. De son vivant, on croyait qu'il avait vraiment visité l'enfer et que

c'était le soufre de la géhenne qui lui avait noirci le teint. Aujourd'hui, on sait qu'il ne fut qu'un poète ; mais, après plus de six siècles de rassurantes scolies, il effraie encore ses lecteurs que seule une tranquille curiosité retient devant les naïves images infernales des cathédrales du moyen âge. Dante promène encore, comme au temps où on lisait pour la première fois ses chants d'épouvante, l'ardente et cruelle torche des châtiments célestes. Quoi qu'il en soit, il y a une vingtaine d'années, à l'Italie se joignirent notamment la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique pour célébrer dignement le sixième centenaire de la mort du grand Florentin, et l'on dit à cette occasion tout ce que lui devait la poésie universelle. Il fut l'un des flambeaux du monde.

Je veux donner ici à Dante un pathétique compagnon et dresser à côté de la sombre image du Florentin une étrange figure de poète qui a connu tous les déshéritements, toutes les souffrances, toutes les angoisses : le poignant et très grand Leopardi. Il a rejoint au Jardin des Ames, l'ivrogne Poe et l'épileptique Dostoïevski, écrivains « maudits », eux aussi, qui payèrent cruellement leur rançon au génie. Infirme et malade dès son enfance, adolescent prodigieux, savant remarquable, il meurt à l'âge de trente-neuf ans, phtisique, hydropique, presque aveugle, sans avoir goûté à l'amour, lui qui avait le culte de l'amour, et après avoir perdu la foi conso-

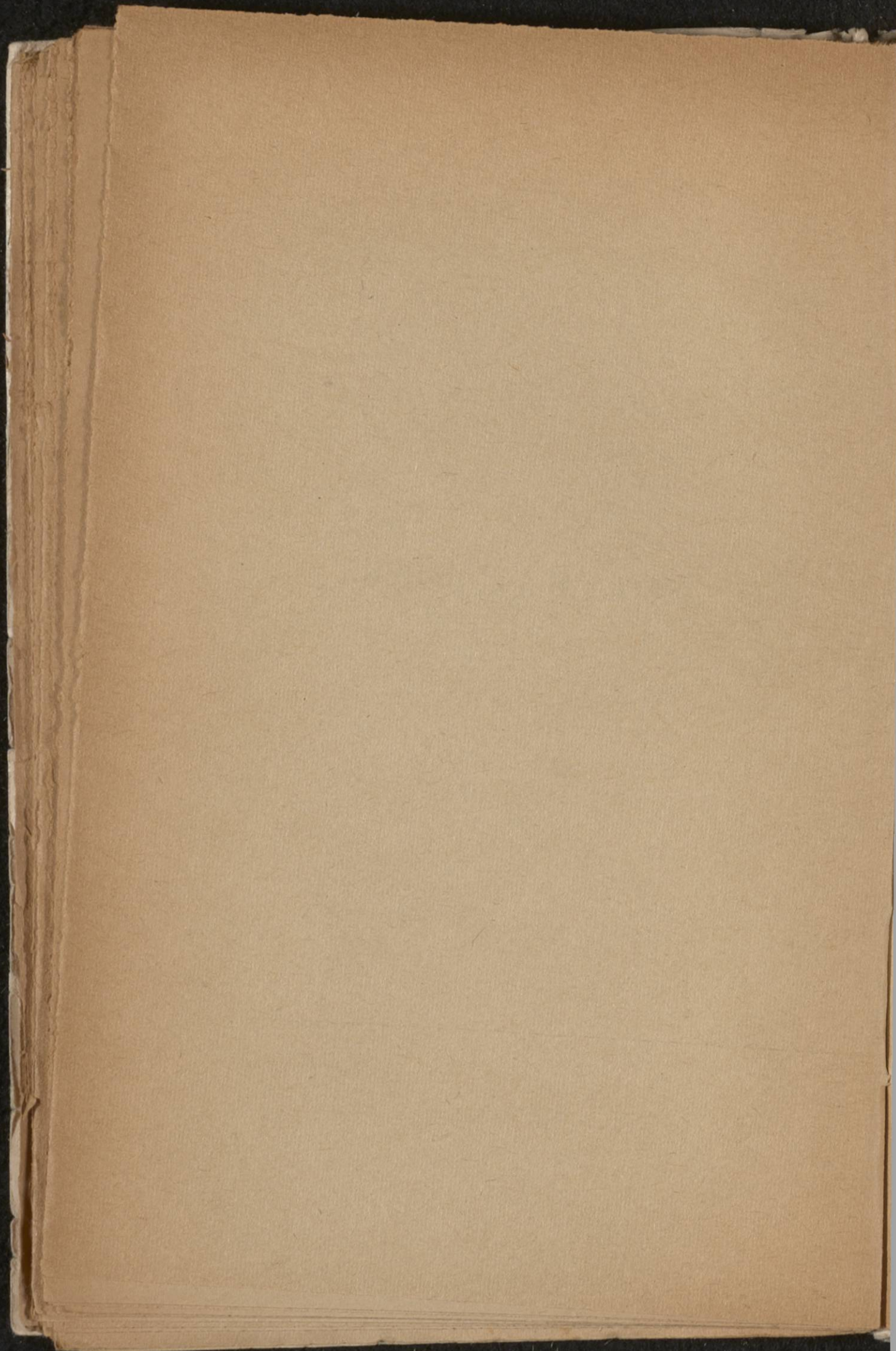
latrice. Sa vie fut un des plus sombres drames que connut l'homme. On voudrait encore embrasser ce malheureux dont il ne reste plus qu'une pincée de poussière. Quels poignants poèmes sortirent de la plume de ce désespéré ! Des sanglots, des prières, des lamentations bouleversantes. Leopardi atteignit à la plus haute expression du lyrisme ; il fut non seulement le plus grand poète italien après Dante, mais encore l'un des plus grands poètes du monde. Ses poèmes sont donc nés de la maladie, de la déchéance physique, de la solitude morale ; ils devraient être néfastes. Mais on oublie leur désespoir pour aimer fraternellement cette pauvre âme que personne ni rien ne put consoler et qui n'a pas vécu assez longtemps pour connaître enfin la sage et sainte résignation. Songeons un moment à son enfance merveilleuse et effrayante. Ce petit être sensible, nerveux, que la musique terrassait comme une bourrasque, cet enfant orgueilleux aussi connaissait le latin à l'âge de dix ans et, avant sa onzième année, avait écrit des discours, des poèmes et traduit Horace. Ne parlons plus de ses travaux d'érudit qui, plus tard, lui donnèrent un peu de pain : ce fils de comte fut un pauvre. Nous voulions dire surtout qu'à l'âge où les autres enfants jouent, respirent, rient, celui-ci restait courbé sur ses livres et ses cahiers : ses poumons en pâtirent et son dos s'arrondit. Il essayera bientôt de cacher son infirmité sous un ample manteau. Déjà

il savait qu'il mourrait jeune et soudain il a peur de s'en aller avant de s'être assuré la gloire. L'adolescence est venue, il est laid, il a parlé lui-même de son pauvre masque blême ; il est donc bossu. Sa première expérience de l'amour lui fait perdre la tête au point qu'il tente de la briser contre un mur. Pourtant, il n'était pas au bout de son calvaire. Il avait cru en Dieu ; ses recherches le menèrent vers le doute et la négation. Il se débatta toute sa vie dans ce gouffre qu'il a creusé lui-même ; il essaie de le gravir pour se réchauffer dans la lumière divine, retombe, se relève encore, s'affaisse dans les ténèbres ; et ce drame fut plus sombre que celui de l'amour. A vingt ans, il écrit des pièces patriotiques qui sont des chefs-d'œuvre. Il connaît enfin la renommée, il commence à gagner son pain, mais il est malade et il traînera son misérable corps pendant près de vingt années encore. Que reste-t-il de cette vie si brève et si pathétique ? Oublions ses écrits ironiques qui portent la brûlure du sel des larmes ; ses travaux d'helléniste qui le sauvèrent de la faim ; ses « pensées » désolantes avec lesquelles il se bat. Attendons-le, pauvre homme à demi aveugle, une fois encore au tournant de la grande inspiration, et reprenons ce poème à *Sylvie* où il dit son amour pour une petite paysanne aux yeux rieurs qui mourut toute jeune de la poitrine : cette pièce nous introduira dans l'œuvre lyrique de Leopardi et nous y décou-

vrirons beaucoup de cendre. On ne doit pas se nourrir de cette cendre, mais personne ne peut échapper à son amertume. Le chant solitaire de Leopardi est obstiné, il exprime partout la même plainte ; un poème est l'écho du précédent et le prélude du suivant, mais les variations sont vraiment somptueuses. Que dit-il ce chant ? L'homme est seul, perdu dans la nature, cette « *dure nourrice* », et il n'y a dans la vie qu'un beau jour : celui de la mort. Ne vous laissez pas envoûter par cette plainte qui, d'ailleurs, n'est pas lugubre, sépulcrale, comme certaines lamentations romantiques. Ici, elle est triste, tout simplement ; elle est presque sage. Et la cendre dont nous parlions plus haut a, en italien, la splendeur d'une poussière d'étoile. Bref, ce poète n'a jamais connu que les landes désolées de la réflexion humaine. « *Le monde est boue* », avait-il dit, et cette boue l'étouffa. Il avait si souvent appelé la mort à son aide et, à la veille de rendre le dernier soupir, il eut peur du choléra, comme si tous ses maux n'avaient pas été plus dangereux que le choléra. Je ne revois jamais son pauvre visage blême, osseux, ses yeux morts de demi-aveugle, sans avoir le cœur serré. Il n'avait pas quarante ans quand il s'en alla et l'image qu'on a gardée de lui est une image de vieillard. On ne dira jamais tout ce que la grande musique et la grande poésie doivent à ce dur et fécond privilège qu'on nomme maladie et qui affine

les esprits et les âmes, les baigne de douceur, les fait ruisseler de pitié. Leopardi a chanté pour tous les déshérités de l'espérance et son chant désolé a touché des souffrants du monde entier. L'âme du pauvre adolescent est sans doute consolée aujourd'hui, car, pour elle, la gloire est venue, émue et maternelle. Elle a souri au masque torturé et livide, et aux yeux malades, caché le dos déformé sous un manteau de pourpre éclatante, et emmené le martyr jusqu'aux sommets lumineux de l'immortalité. Il ne manque rien à son contentement : il avait dit que « *les caresses des yeux sont les plus adorables* » et des femmes l'ont aimé par delà son tombeau : une petite pierre, une toute petite pierre, certes, mais posée dans le vestibule d'une église. Que soient bénies à jamais l'église et la pierre !

Portugal : CAMOËNS .



On est injuste envers Camoëns, car son épopée n'a pas vieilli plus que d'autres qui, dépouillées par les traductions, de leur parure originale, sont aussi démodées que les *Lusiades*. Mais la langue portugaise n'a pas participé aux grands courants spirituels de l'Europe comme le grec, le latin ou l'italien, par exemple. Confinée dans une mince bordure de notre continent, on l'a négligée malgré son éclat cependant que sa voisine d'Espagne ne cessait d'élargir ses conquêtes. Les Européens citeront aisément les noms de quelques dizaines d'écrivains castillans ; ils seraient bien embarrassés si on leur réclamait dix noms d'écrivains lusitaniens, anciens ou modernes. Quoi qu'il en soit, Camoëns fut un très grand poète et quand, dans nos cours de littérature, au chapitre de l'épopée, on cite le Tasse ou Milton, on doit loyalement évoquer aussi le souvenir du lettré portugais qui s'intéressa à tous les problèmes spirituels de son époque, mania les vers avec vigueur ou virtuosité, et enrichit son peuple et le monde d'une authentique épopée qui chanta une nation européenne, une audacieuse expédition navale et des pays

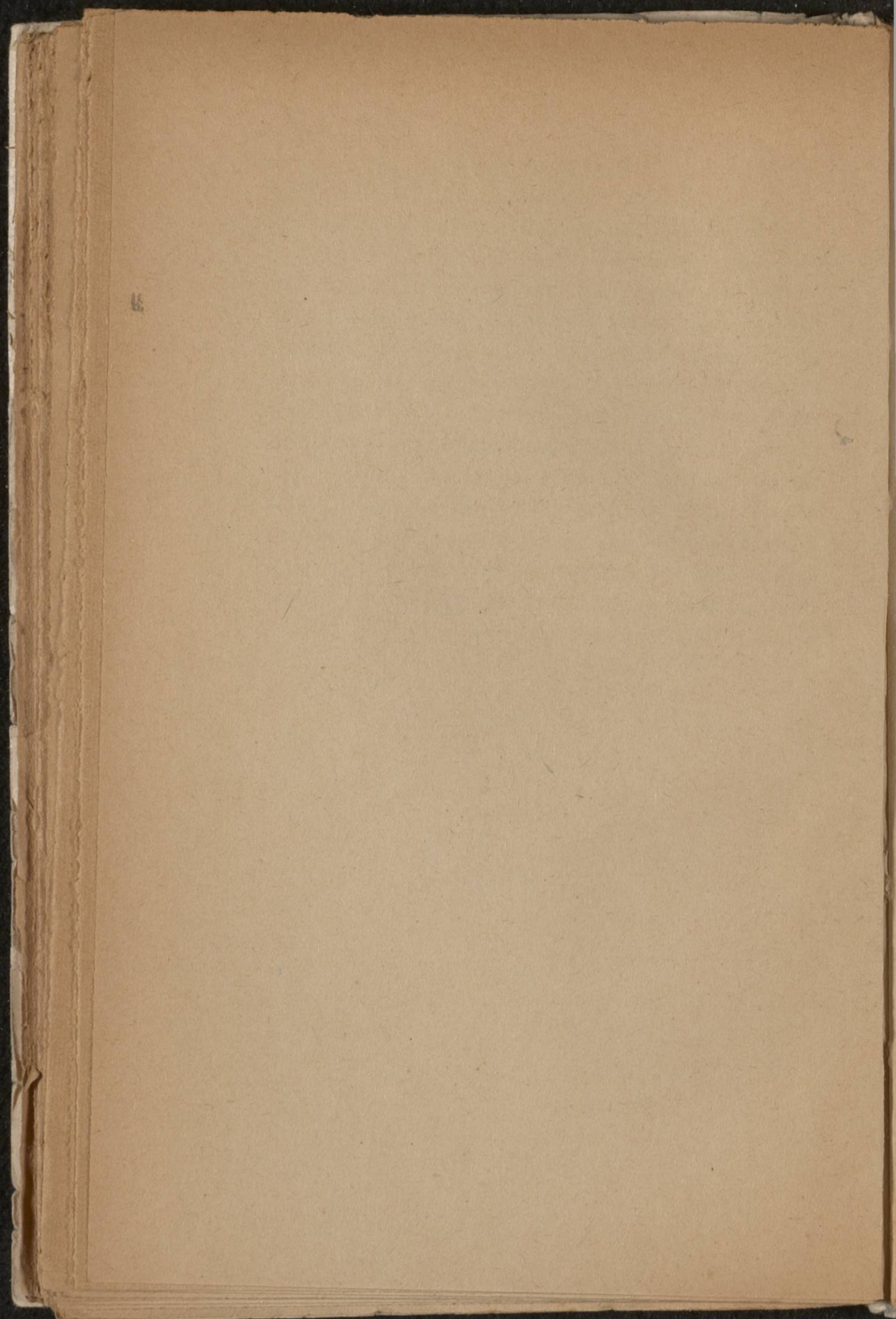
inconnus. On s'est plu à dramatiser la vie du poète et à l'entourer de légendes amères. Comme la plupart des hommes, Camoëns fut sans doute l'artisan de son destin. Il connut des hauts et des bas, il y a chez lui du héros et de l'aventurier, il est vraiment le frère aîné de Cervantès. Comme lui, il fut estropié dans un combat : le Portugais y perdit un œil, l'Espagnol une main ; comme Cervantès, Camoëns ne fut pas récompensé de ses mérites de soldat et certains épisodes de leur vie sont assez équivoques. Finalement, le Portugais s'adapta à ses revers, il fréquenta avec la même aisance le grand monde et les truands ; il fut à l'occasion un habile courtisan et un aventurier malicieux ; il écrivit des vers splendides, adroits ou réalistes ; il eut l'orgueil de ses beaux poèmes et la vanité de ses amusettes versifiées. Fit-il lui-même un choix très sûr dans son œuvre volumineuse ? Il est permis d'en douter, car il ne cessait pas d'écrire et ne faisait sans doute pas souvent un retour sur lui-même. Esprit dévorant, il connut ce que la science avait acquis de son temps ; esprit observateur, il se servit de couleurs nouvelles dans ses ouvrages. Ses prédécesseurs ne rapportaient que ce qu'ils avaient entendu conter ; Camoëns renouvela lui-même l'aventure qu'il voulait chanter. Les épopées de ses devanciers furent composées dans la tranquillité ; selon ses biographes, il écrivit la sienne dans le cours d'un voyage mouvementé. Elle

a les défauts des premières : le poète portugais n'a pu se libérer des vieux dieux et des génies ; en revanche, il assura aux *Lusiades* des impressions que seul un acteur du drame pouvait lui apporter. Il fut célèbre de son temps, grâce à son épopée sans doute, mais surtout à son extraordinaire activité de poète habile, pensif ou désolé. Or il y a bien longtemps qu'on se contente de citer son nom, de relire les *Lusiades* du bout des doigts, de n'en étudier que quelques fragments qui, par miracle, sont restés fameux, d'interroger plutôt le poète amoureux ou le poète philosophe, et il n'inspira que des écrivains mineurs. Nous ne voulons pas écrire ici une sottise de réhabilitation d'un artiste dont la langue est admirée des érudits et qui fixa l'idiome de son pays, mais nous songeons à son pauvre destin littéraire, depuis notre enfance.

Cár, bien que la vie dût faire de nous un pacifique et un sédentaire, nous avons lu autrefois les *Lusiades* avec passion. Il faut reconnaître d'ailleurs que si le poème compte des strophes qui sont des hors-d'œuvre, lorsque l'auteur se met à raconter, son récit est bref et actif ; et, puisque la jeunesse a toujours aimé les récits d'aventures, elle en trouve de reste ici : les batailles, les tempêtes, les embûches y sont très nombreuses ; et le poète ne cesse d'exalter le courage, la loyauté, la générosité. Son succès populaire eût dû se maintenir. On devine d'ailleurs à tra-

vers les traductions la solidité et la souplesse du style. On dirait qu'en ayant recours à la fiction, Camoëns a fait un sacrifice au genre épique qui exigeait le concours des dieux et des nymphes. Certes, il se tire brillamment d'affaire, mais il faut reconnaître encore que là où il chante le voyage de Gama ou bien l'histoire du Portugal, sa plume est plus vivante, elle se colore, elle a des ailes, et l'on devine tout de suite la maîtrise du texte portugais. Ce poème est vraiment un grand livre national qui eut à son époque un accent nouveau puisqu'il célébrait des aventures réelles et contemporaines, et donnait une description éclatante des merveilleux pays qu'on venait de découvrir. S'il a sacrifié çà et là, comme nous le disions plus haut, à la tradition épique, il fut surtout une œuvre patriotique à laquelle le Portugal eût dû consacrer aussitôt les ressources de ses imprimeries et de ses écoles. Certes, des lettrés rééditèrent et commentèrent Camoëns, mais tous les incidents amers qui déchirèrent sa vie pâlissent aux côtés d'une sorte d'ingratitude officielle qui eut peut-être très tôt son châtiment. On raconte que le chantre des *Lusiades* mourut à l'hôpital, « sans un drap pour se couvrir », emporté anonymement par la peste qui le confondit avec quatre-vingt mille autres cadavres, enterré probablement avec des centaines d'autres morts anonymes dont il partagea la fosse. Ses cendres furent donc perdues. Pourtant cette tragique dis-

partition ne fut pas le grand drame de cette vie tourmentée, mais bien, répétons-le, l'indifférence qui étouffa son œuvre, la retint dans d'injustes limbes durant trois siècles et l'écarta des grands succès populaires que connurent le Tasse et Milton. Enfin, en 1860, Lisbonne lui éleva une statue et des lettrés reprirent leurs travaux d'édition et de traduction. Certains d'entre eux affirment que le poète occupera un jour la place qu'il mérite par sa culture et par son art, pour avoir écrit en quelque sorte la bible portugaise et fixé une langue qui a exprimé de lucides échos de la vie continentale et d'éminentes aspirations morales, et qui reflète aujourd'hui les grands courants de la pensée européenne.



France : MONTAIGNE

Vers la fin du XVI^e siècle, un gentilhomme français qui s'était occupé, sans enthousiasme, de la chose publique, fit retraite et, pour charmer ses loisirs, relut les Anciens et griffonna ses impressions de lecture. Le cahier grossit lentement et le gentilhomme s'avisa un jour qu'il pourrait fort bien remettre ses feuillets à un imprimeur. Ainsi naquirent les fameux *Essais* de Michel de Montaigne. Depuis près de quatre cents ans, on n'a cessé de les commenter et il semble que rien n'en a été dit. Les philosophes se disputent toujours la pensée de l'auteur, ce qui amuserait beaucoup celui-ci qui s'est moqué des bavards philosophiques. A quoi bon rattacher Montaigne à une école ? Il vous glisse d'ailleurs des mains, et ce rattachement est de peu d'importance. Il est plus intéressant de nous trouver en présence d'un homme qui s'est nonchalamment confessé dans son œuvre et qui nous a ainsi donné son éphémère portrait et l'universel portrait des hommes. Reconnaissons-le, Montaigne est passionnant bien que sa vie ait été exempte d'aventures et d'ambitions : « Toute la gloire que je pretens de ma vie, c'est de

l'avoir vescu tranquille.» Voilà un programme bien médiocre, dira-t-on. C'est pourtant celui d'un parfait honnête homme qu'on devait bientôt considérer comme un grand esprit. Il a vécu à une époque troublée de l'histoire de la France où sévissaient les guerres religieuses ; il a coudoyé les rois, les guerriers, les savants, le menu peuple. Il a dit, en faisant semblant de ne parler que des Anciens et de lui-même, ce qu'il en pensait, et ce qu'il penserait des gens d'aujourd'hui, puisque l'homme ne change pas. D'abord, Montaigne était bon, et c'est là sa plus éminente vertu : sa pitié s'est même penchée sur les bêtes en un temps où elles étaient maudites ; sur les Indiens qu'on venait de découvrir et qu'on torturait affreusement pour leur arracher leur or. Il n'hésite pas à dire que c'est l'honnêteté de ces sauvages qui les a livrés aux astucieux Européens. On a souvent écrit que Montaigne avait surtout pitié de sa propre sensibilité. J'avoue que je ne comprends pas cette réserve : pour plaindre la souffrance d'autrui, ne faut-il pas d'abord qu'on en ait peur pour soi ? Comment la concevrait-on autrement ? A une époque où la torture judiciaire faisait hurler des milliers d'innocents qui, pour en finir, s'accusaient de tous les crimes, ce gentilhomme, ex-magistrat, protesta contre l'absurde cruauté des tribunaux : « *Combien ay je veu de condamnations plus crimineuses que le crime.* » Or sa voix, en faveur des bêtes, des Indiens,

des accusés, sa voix était solitaire, ne l'oublions pas. Voilà donc la première et la plus éminente vertu de notre auteur ; la bonté. Il en avait une autre : son mépris des honneurs. Il n'a jamais souhaité ni empire ni haute fortune : il s'aime trop pour s'aventurer dans un monde périlleux, il ne demande aux princes que sa tranquillité. Montaigne fut un sage. Des commentateurs se demandent s'il n'avait pas connu d'humiliantes déceptions du temps qu'il s'occupait de la chose publique. Montaigne, homme clairvoyant, a tout simplement mesuré l'homme ; il ne l'a pas trouvé fort beau ; il estime que le plus honnête d'entre eux a mérité d'être pendu dix fois selon les lois. L'auteur parle à tout propos de l'imbécillité (faiblesse) humaine, mais aussi de l'ineptie humaine ; il rappelle qu'autrefois on avait dit déjà qu' *« Il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme que l'homme. »* Ce ne sont pas les grands de son époque qui ont déçu Montaigne, mais l'humanité tout entière. Pourtant, on peut lire dans son livre, qu'il craint les changements et qu'il est conservateur. Voilà qui est plaisant ! Nous allons voir ce que représente le conservatisme de Montaigne.

Nous devons d'abord le respect aux princes. Certes. N'oublions pas toutefois — c'est Montaigne qui parle — que les âmes des empereurs et des saviors sont jetées à même moule... Nous devons res-

pecter les lois. Certes, Mais si elles menaçaient Montaigne, il partirait tout de suite pour une contrée plus clémente... Il faut respecter la religion. Ici, le problème est plus délicat. Il y a, dans les *Essais*, un chapitre fameux : l'*Apologie de Raimond Sebond*, qui fit bavarder les philosophes. On peut croire que Montaigne fut un honnête catholique ; il mourut d'ailleurs pieusement. Mais on peut se demander si le théologien espagnol eût été très content de son apologie. Notre gentilhomme y fait le procès des philosophes anciens et ce procès est amusant, car notre auteur ne manque pas d'esprit. Mais n'a-t-il pas fait, par la même occasion, le discret procès des docteurs ? Il a d'ailleurs repris ça et là de vieilles pensées sur la prière, chez Perse, chez Lucain, chez Horace et rappelé que les hommes prient parfois à voix basse parce que leurs demandes sont criminelles. Rien n'est changé, avouons-le, depuis Perse ou Montaigne. Bref, le problème religieux a inquiété notre gentilhomme qui l'a parfois traité avec ironie ; mais il croyait à une grande Force divine, souhaitait une religion d'amour débarrassée du tintamarre philosophique. Quoi qu'il en soit, il n'était pas très orthodoxe. Nous devons le respect à la patrie. Certes. Mais Montaigne ne s'est jamais passionné pour la chose publique. Il songe d'abord à se diriger lui-même avant de diriger les autres. Replaçons-le dans son temps — et dans le nôtre. Ce petit gentilhomme

français était et il reste un démolisseur. Vanité des grandeurs, des sciences, du pouvoir, des richesses, voilà le tableau négatif que nous offrent les *Essais*. Or ce tableau n'est pas uniquement son œuvre : relisez les Grecs et les Latins les plus illustres, ce que disent Socrate et Cicéron, Virgile et Horace, saint Augustin lui-même. Il y a deux mille ans, on pensait donc déjà comme lui, Montaigne, et notre auteur le rappelle volontiers, presque à chaque page de son livre. Faisons donc la guerre aux préjugés qui soutiennent nos absurdes sociétés, songera le lecteur. Le livre n'est pas un pamphlet : Montaigne laissera les tâches agressives à ses successeurs qui furent nombreux et vaillants à souhait : des pamphlétaires anglais doivent sans doute beaucoup au sage français. Voyez, par exemple, sa critique de la guerre. Il admire l'héroïsme militaire, il considère gravement la guerre comme une maladie humaine ; il pense sans doute qu'elle est incurable et il n'a peut-être pas tort. Mais voici que se révèle un curieux Montaigne : il a, pour condamner la guerre, des arguments si simples — on les nomme aujourd'hui des arguments de primaire, bien que Montaigne et Pascal s'en soient servis —, si simples, disons-nous, qu'ils contiennent tout le bon sens populaire. Ce n'est plus l'homme de robe ou d'épée — Montaigne a été l'un et l'autre — qui parle, mais un sage homme du peuple. Je redécouvre ici les

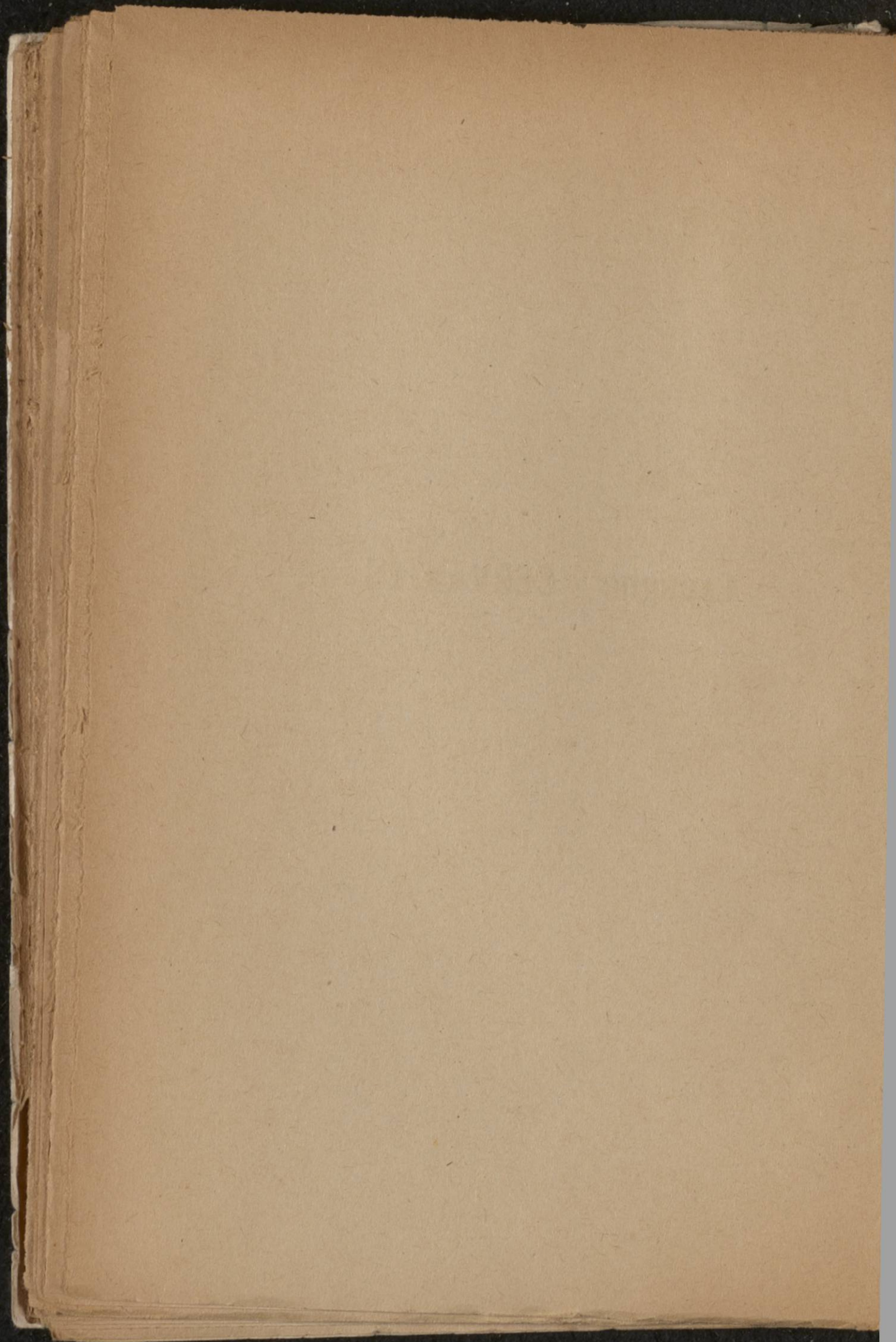
origines de ce frais gentilhomme, petit-fils de marchands. Il a voulu sottement cacher la bassesse de ses aïeux et il leur doit, l'ingrat, la solidité de sa pensée. Certes, il a recours encore aux philosophes du passé, mais il nous apporte des arguments nouveaux qu'on a exprimés sous les toits fragiles et craintifs des chaumières, entre deux pénibles et anxieux travaux des champs. Voilà la nouveauté de Montaigne et sa grandeur. Ce conservateur fut un révolutionnaire : il n'a pas ostensiblement promené la torche rouge sur la France ; en revanche, il nous laissa quelques sentences que développeraient ses successeurs ; inutilement, nous le savons bien, mais l'honneur des sages était sauf.

En commençant, nous avons dit que le livre de Montaigne était passionnant. Pourtant, il fut d'abord écrit avec une sorte de nonchalance ; l'auteur ne songeait qu'à se désennuyer. Mais les matériaux étaient intéressants. Ils n'étaient pas toujours graves ; ils étaient même souvent plaisants. En passant, le gentilhomme racontait des histoires : les unes venues de l'antiquité, neuves pour le lecteur qui ignorait les Anciens ; les autres recueillies dans le voisinage du château de Montaigne. L'auteur n'hésitait pas à narrer un fait peu édifiant, ni à se servir d'un mot grivois (Du reste, on n'était pas très regardant en ce temps-là). Ce n'est certes pas une qualité et l'on aurait pu se passer sans grand dommage de certains

alinéas incongrus de son livre. Mais Pascal lui a pardonné beaucoup de faiblesses ; ne soyons pas plus sévères que l'austère philosophe. Nous voulions dire que la lecture des *Essais* était captivante. Un homme discourt simplement, à bâton rompu, de mille choses qui appartiennent au domaine quotidien de la pensée. Nulle morgue, nul pédantisme, un sourire accueillant, indulgent, parfois railleur, une phrase cinglante à l'occasion. Le livre devint ainsi familier à une foule de gens qui méditaient sur la noblesse ou la médiocrité humaine. Quand on ouvre Montaigne pour la première fois, on est d'abord déconcerté par sa langue du XVI^e siècle, mais on s'y fait bientôt, on avance, on s'attarde, on sourit, on souligne un texte, on songe. On lâche le volume jusqu'au lendemain, on le reprend avec curiosité, on le quitte à regret, on le reprendra quelques mois, quelques années plus tard, on se rappellera brusquement l'un ou l'autre passage et l'on voudra le relire. L'homme vous a conquis. Il a des défauts, on les lui pardonne ; il n'est pas toujours sérieux, on hausse les épaules et on saute quelques pages. Bref, il vous tient jusqu'à la fin de vos jours. Il y a peut-être de plus nobles figures que la sienne qui ne fut qu'éminemment humaine. Mais c'est cette vertu qui met son livre à notre portée, qui le rend si familier, si aimable. Nous lui devons beaucoup depuis trois siècles et demi, et si nous ne sommes pas devenus plus sages

et meilleurs, cela tient à notre nature qui n'est guère divine et à notre avidité des idées et des mots enflés. Nous voulons faire l'ange ou le héros, nous nous brisons les ailes ou la tête, et nous retombons dans l'âpre médiocrité de tous les jours. Or Montaigne nous avait dit : voici l'homme avec sa force et sa faiblesse ; méditez sur l'une et sur l'autre, et tâchez de bien vivre. Il nous a donné une leçon d'humilité et de sagesse que nous n'avons point entendue, bien que cette leçon fût plus attrayante que sévère. « *Il nous corrige sans nous humilier* », remarquait Villemain. D'éminents esprits européens — l'ouvrage a fait le tour du monde et y a laissé de solides traces — ont loué les *Essais*, mais je songe que Madame de Sévigné, — ne souriez pas — a écrit en une dizaine de mots l'éloge le plus juste de l'œuvre de Montaigne : « *Mon Dieu ! que ce livre est plein de bon sens !* ».

Espagne : CERVANTES



J'ai lu *Don Quichotte* quand j'étais un écolier et il ne me fit pas rire. Chaque coup de bâton que recevait le chevalier rebondissait sur mon échine. J'avais pitié de ce malheureux toujours bafoué, toujours vaincu, toujours battu et son histoire me parut infiniment triste. Sancho ne parvenait pas à me dérider le front. Depuis lors, j'ai vieilli et je considère aujourd'hui *Don Quichotte* comme un imbécile, mais je redécouvrierais facilement la tristesse de son histoire qui fut d'ailleurs la tristesse de Cervantes. La traduction qui me permit de faire la rencontre du tueur de moulins à vent fut celle de Florian : elle est un peu décolorée, je m'en suis aperçu plus tard, mais fort honnête, et si elle nous prive de quelques scènes réalistes et de quelques phrases hardies, elle a bien mérité de l'enfance. Je revois donc maintenant l'histoire du vieux fou avec des yeux d'homme : elle est en certains endroits mal composée, pleine de négligences, gonflée de hors-d'œuvre, et je ne sais si Cervantes a deviné le magnifique destin de son roman. On dit que ce n'était pas son livre préféré. D'ailleurs, l'auteur fut plus

soigneux dans la composition du second tome où il n'abandonna plus ses deux héros pour nous raconter des histoires qui ne les touchaient pas. Cervantes connaissait donc son métier, mais il écrivait vite, désireux de narrer, peut-être de se narrer lui-même, de tuer le temps, de se désennuyer, de railler ses contemporains, peut-être de se railler lui-même. Autrefois, l'édition illustrée de Florian me fit croire que le roman espagnol était l'œuvre d'un lettré bourgeois, confortablement installé dans son silencieux cabinet de travail, mangeant à sa faim, dégustant un bon verre de vin entre deux chapitres, d'un homme sceptique qui s'était cruellement moqué du pauvre don Quichotte pour faire rire ses compatriotes et devenir célèbre. Voilà comment je me représentais le misérable Cervantes et je lui en demande pardon aujourd'hui. On a indiscrètement fouillé sa vie, on y a trouvé de l'héroïsme, certes, mais aussi de fâcheux épisodes et des mystères qu'il vaut mieux de ne pas éclaircir. Cervantes fut un désaxé, un inadapté, une sorte de personnage picaresque à qui la vie ne sourit guère et à qui d'équivoques métiers parfois donnèrent du pain. Bref, c'est un pauvre qui écrivit *Don Quichotte*, et on comprend mieux aujourd'hui, grâce à ses biographes, la tristesse de son livre. Mais le désaxé, l'inadapté est incurable : le panache cervantin fleurit encore à la dernière page du volume ; et il est miraculeux que l'ouvrage ne

recèle aucun ferment de révolte. L'histoire paraît amusante, elle est amère. Don Quichotte est un vieux fou ; Cervantes resta d'ailleurs un rêveur que les malheurs ne mûrirent guère. La sagesse intermittente du chevalier est plus cervantine que don-qui-chottesque et le bon sens de Sancho est celui de Cervantes vieilli, désabusé, ironique, se moquant du citoyen sensé de son temps et de tous les temps : Sancho est sympathique et lui seul est amusant, mais un monde composé de Sanchos manquerait de séduction. Voilà la grande leçon de *Don Quichotte*. Le redresseur de torts est ridicule ; en revanche, il éclaire la vie d'une sorte de flamme féconde. Sancho est plat, quotidien. Le duel entre son maître et lui est permanent ; ce duel est la vaste image de l'existence des hommes et l'image n'est pas gaie malgré l'ironie cervantine.

Si Sancho est plus raisonnable que son maître et par conséquent plus humain, si c'est à lui que va ma sympathie aujourd'hui parce que j'ai rencontré d'autres monstres que des moulins à vent, si Sancho est, pour tout dire, l'homme par excellence dans un monde qui a besoin de pain et de laine, si sa personnalité est le vivant procès du vieil imbécile qu'il accompagne, Sancho reste donc médiocre, bien que ses jugements de gouverneur soient dignes de Salomon. Il n'est vraiment grand que lorsqu'il abandonne le gouvernement de son « île », et il devient

peut-être pathétique quand, au chevet de don Quichotte agonisant, il regrette la mort des rêves qui les ont menés tous deux sur les routes de l'illusion et des coups. Et qu'on veuille bien admirer la fin de don Quichotte que tue la guérison de son esprit : ce pauvre homme ne pouvait vivre dans un monde dépouillé de ses oripeaux. Malgré ses imperfections, le roman espagnol est un grand livre et on l'a compris tout de suite, car, en peu de temps, il fit le tour de l'Europe et la fortune des éditeurs. Naturellement, Cervantes resta pauvre. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'il nous donna un tableau complet de l'Espagne de son temps. Mais il fit mieux, répétons-le : il nous donna deux héros éternels qu'on retrouve dans l'histoire du monde. Sancho y joue d'ailleurs un rôle fort effacé : il fut la dupe de l'histoire bien qu'il fabriquât du pain et de la laine. Et peut-être chacun de nous découvre-t-il en lui les deux compagnons. Il y a des heures où nous sommes Sancho et d'autres où don Quichotte se réveille en nous. Nous sommes ballottés toute notre vie entre la sagesse et l'audace ; nos déceptions nous rejettent vers Sancho, de nouvelles injustices vers don Quichotte. Nous arrivons ainsi au seuil de l'éternité, ni héros, ni sages : nous ne sommes que de pauvres hommes, que Cervantes a consolés de leurs secrètes pusillanimités ou des coups qu'ils ont reçus en luttant pour la justice. Était-ce là son dessein ? Je ne le crois pas. Son

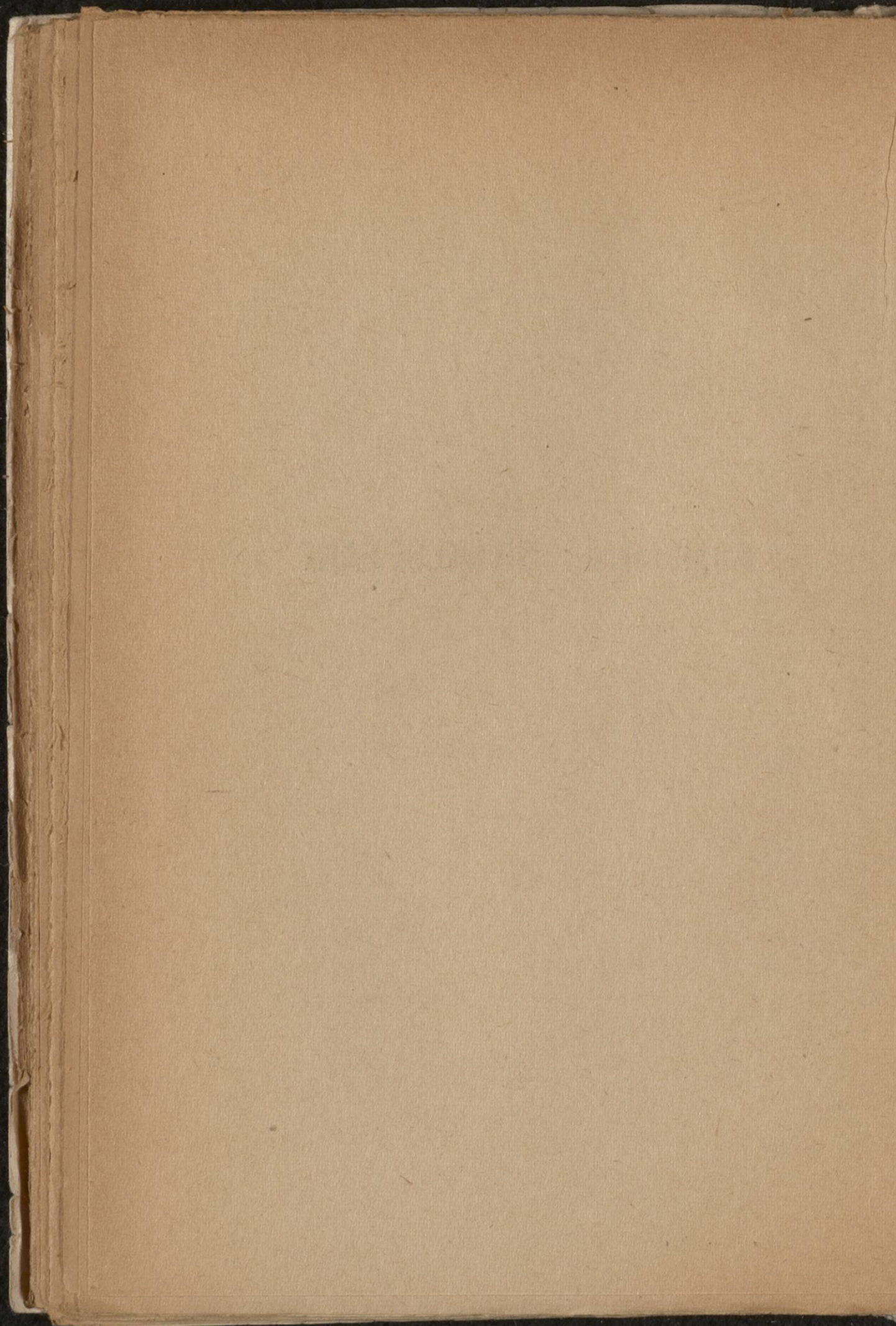
ambition ne fut pas aussi vaste. Il n'était qu'un conteur, mais ses propres déceptions et ses rancunes assurèrent à son livre une vie, un éclat, une profondeur admirables. Il créa un chef-d'œuvre sans le savoir, en lui donnant sa propre substance de héros de Lépante devenu gabelou ou pire encore. On ne comprend vraiment un pareil livre que lorsqu'on connaît la vie de son auteur, et il en est ainsi de tous les grands livres humains. Ne s'est-on pas ingénie à reconstituer, grâce à de fragiles légendes, l'existence de certains grands poètes d'autrefois et à en faire puérilement le reflet de leur œuvre ? Mais, ici, les documents sont sûrs et le mystère qui enveloppe encore quelques épisodes de la vie de Cervantes n'appauvrit pas les sources originelles de *Don Quichotte*. Les uns y cherchèrent du comique, les autres une philosophie souriante, les meilleurs une image de l'amer conflit qui oppose le bon sens et l'idéalisme.

Cervantes fut un grand artiste : un lettré d'ailleurs, mais surtout un conteur prodigieux. Son livre ressemble à un fleuve tranquille dont le cours ne rencontre pas d'obstacle. Certes, il a des méandres : les hors-d'œuvre sont fréquents et longs, mais leur pittoresque est attachant. Et tout le livre est vivant, alerte, coloré. Il a l'allure d'une geste, parfois l'accent des grands comiques, parfois la gravité des vieux sages. Les plus pâles des traductions n'ont pu lui

enlever son éclat originel. On devine combien la langue est souple, pétillante, exquise ou truculente, ferme, nette, supérieurement expressive, irremplaçable. Des traductions françaises ont capturé en quelque sorte un remarquable reflet de la couleur castillane du récit, et certaines études consacrées à Cervantes ou à son livre ont à leur insu, pris l'accent et les teintes du milieu et du temps où naquit le célèbre roman. Du reste, on s'accorde à dire que celui-ci est un chef-d'œuvre de la langue espagnole, qu'on ne l'a pas dépassé depuis plus de trois siècles. Heureux les enfants qui peuvent apprendre leur langue maternelle dans un livre aussi vivant, aussi amusant que *Don Quichotte*, remuer des bijoux aussi éclatants et aussi sonores dans les humbles écoles ! L'ouvrage a formé quelques générations d'écrivains espagnols, leur style et leur esprit sans aucun doute, et son influence dépassa les frontières de sa patrie. Il y eut une vaste littérature cervantine, il y eut surtout deux types qui errèrent d'un pays à l'autre, séparés ou unis, un Don Quichotte, un Sancho qu'on retrouve dans des livres divers de langue et de climat. Nous nous exprimons fort mal en parlant de climat, car l'homme est le même partout : il y a, il y eut, il y aura toujours sur toute la surface de la terre, des chevaliers errants et des Sanchos. On les vêtit donc à la française, à l'allemande, à l'anglaise et ils font encore le tour du

monde. Où et quand s'arrêteront-ils ? Nulle part et jamais. Ils sortirent un jour de l'esprit et du cœur désabusés d'un homme qui croyait à la gratitude de son pays et que les déboires transformèrent en bohème. Il devint la gloire littéraire la plus éclatante de son ingrate patrie. Il y a donc une leçon donquichottesque, il y a aussi une leçon cervantine. Toutes deux sont d'ailleurs presque identiques. Don Quichotte le vaincu n'est-il pas le véritable vainqueur spirituel de son histoire ? Cervantes a, lui aussi, vaincu son temps et les siècles, et sa gloire est plus pure que celle des grands de son époque. Que la double leçon fasse éternellement, elle aussi, le tour du monde !

Angleterre : SHAKESPEARE



Quand on parle de Shakespeare, on songe d'abord à ses quatre sauvages mausolées où reposent Hamlet, Macbeth, Othello et Lear. Pourtant, il y a autre chose dans l'œuvre du grand poète anglais. A côté des blasphèmes qui obscurciraient le ciel si les hommes n'étaient pas si petits ; des grossièretés aristophanesques, des invectives populacières, des cruautés de cannibales, du grand-guignol, on découvre des effloraisons de vers suaves et des lumières de paradis ; et aux côtés des monstres volettent des fées et des lutins. Shakespeare a sondé les plis les plus ténébreux du cœur humain, raconté les drames les plus odieux, et chanté les douceurs de l'amour et de la nature. On ne sait par où commencer : l'œuvre est prodigieuse, haletante, multiple, infinie. Les commentaires ne l'épuiseront jamais. Mais on remarque tout de suite qu'elle a ses amours et ses haines. Nul poète ne fut plus dur aux grands de la terre ; chacun de ses drames a des accents de pamphlets. Le dramaturge sait admirer un César, un Brutus, un Antoine, mais il a vu aussi que ces conquérants n'étaient, comme tout le monde, que de faibles hommes. Il a

parfois cherché le surhomme : un Coriolan, par exemple, ou même, qu'on me pardonne, ce Timon d'Athènes qui n'était qu'un demi-surhomme, mais que le grand tragique a traité avec une ironique tendresse. Et que dire des « drames historiques » anglais du génial écrivain ? De l'hypocrisie, de la trahison, une cruauté inouïe. De l'héroïsme aussi, de l'orgueil — même chez les femmes. Nous avons affaire à un peuple de race, grandi dans la guerre et le faste, mais que d'ambition et de cautèle ! Remarquons que Shakespeare aimait son pays, dans ses héros et même dans ses gens du peuple, bien qu'il détestât la *canaille fainéante*. Or qu'on veuille bien confronter ses drames parallèles de Rome et d'Angleterre. Il faut reconnaître qu'Antoine l'emportera souvent dans notre cœur, malgré ses méchants côtés. Voilà la vraie grandeur du poète : il a vu clair dans le sanglant passé de sa nation. Les conducteurs d'hommes devraient relire Shakespeare tous les ans et le peuple aussi devrait le lire pour son édification civique. On observera que nous ne parlons pas des chefs-d'œuvre du poète bien que nous fassions allusion à quelques-uns des sommets de la littérature universelle : *Jules César, Antoine et Cléopâtre, Coriolan*. Mais nous cherchons ici des leçons d'orgueil et de probité nationale, et elles abondent dans ce monde de tyrans et d'assassins du XV^e siècle où les femmes remontrent souvent leurs devoirs aux hom-

mes. Heureusement, aux côtés des tyrans, il y a des héros intacts ; autour des mégères couronnées, de fières et douces silhouettes. Un amoncellement de nuages orageux, une profusion d'étendards sanglants, une incessante clameur guerrière, une ironique hypocrisie, des terreurs d'enfants, un prodigieux héroïsme, une résignation digne du christianisme, voilà ce qui vit à l'ombre des quatre sépulcres qui accompagnent partout l'effigie du grand Shakespeare — et nous estimons que ce n'est pas le moins de son œuvre.

Il fut donc sévère aux grands ; il le fut aussi aux petits. Il les invective par la bouche de son fier Coriolan, ou d'une duchesse déchuë ou de son plaisant Falstaff. Se souvient-on des recrues qui n'ont pu graisser la patte au gros recruteur ? Elles ont mauvaise mine, le prince le remarque et Falstaff réplique : *« Ils sont assez bons pour être jetés à bas. Chair à poudre ! Chair à poudre ! Cela remplira une fosse tout aussi bien que de meilleurs soldats. Mon cher, ce sont des hommes mortels, des hommes mortels »*. Ah ! on croit que le gros Falstaff n'est que plaisant. C'est un philosophe à l'occasion. Il vient de condamner les guerres odieuses de son pays où l'on se bat pour une rose, c'est-à-dire pour l'orgueil des familles et Falstaff, qui s'aime plus que son prochain, prend mille précautions pour ne pas se faire tuer. Ce gros drôle, menteur, cynique, couard, vantard, gourmand, a voulu, lui aussi, apporter son dur

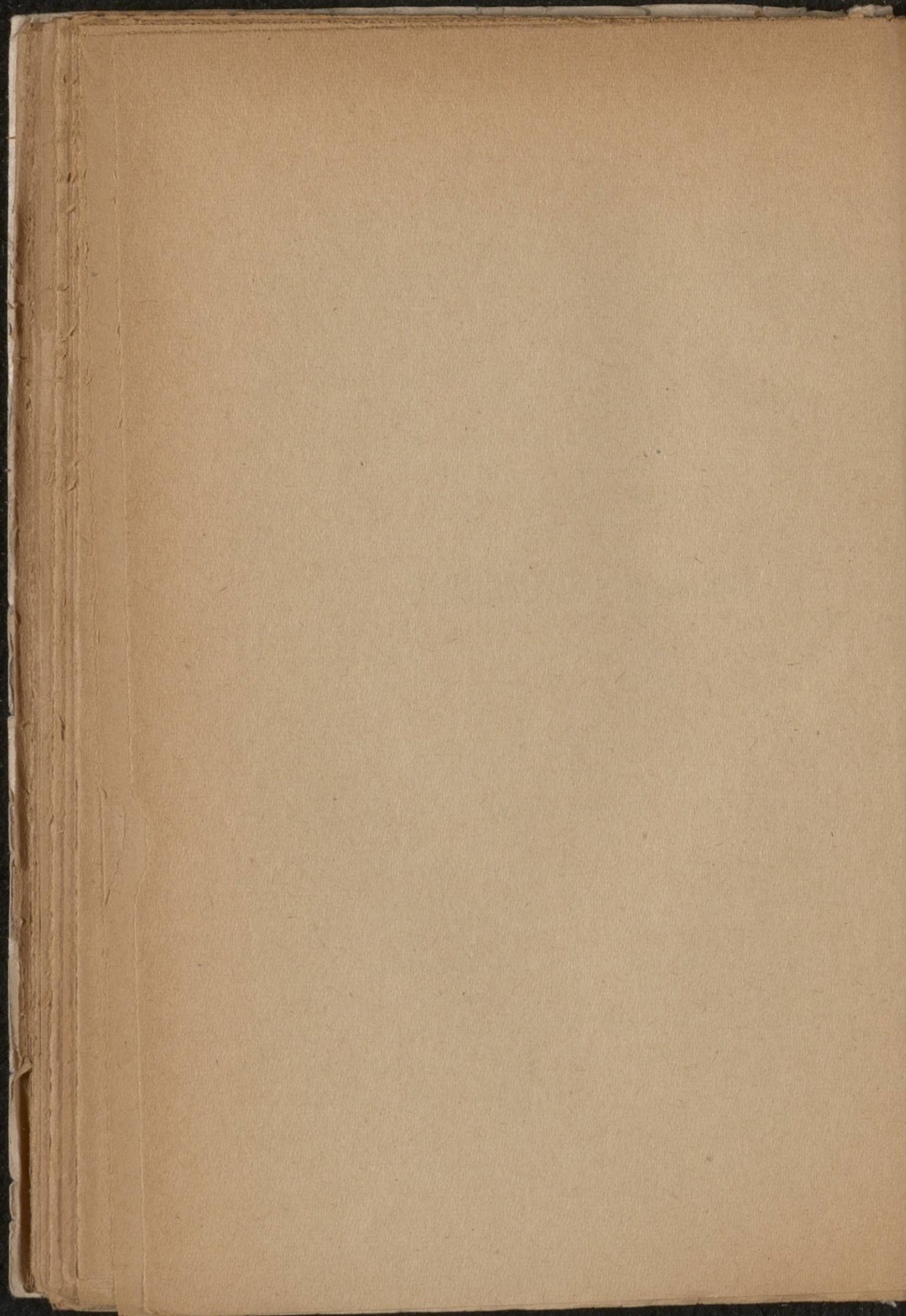
témoignage au procès que reprend Shakespeare. En revanche, il y a là, répétons-le, des héros cornéliens comme les Talbot, des justes fidèles à leurs éphémères souverains jusqu'à la mort, des femmes fortes qui se drapent fièrement dans leurs vêtements de deuil rougis du sang de leurs époux et de leurs enfants. L'œuvre dramatique de Shakespeare est sauvage et féroce ; elle est honnête de surcroît. On sent battre un grand cœur dans ces injures et ces châtements, et c'est pour cela qu'il nous est si cher, à nous qui ne vivons pas uniquement de beautés littéraires, mais que l'histoire affame et tue périodiquement. Nous oublions volontiers l'amuseur habile qui séduisit le public de son siècle, ses jeunes amoureux, malicieux ou tragiques, ses artisans grotesques, ses filous picaresques. Nous ne songeons même pas toujours aux sommets maudits, pour ainsi dire, de son œuvre gigantesque : nous rejoignons parfois ses personnages plus effacés, héros silencieux et obscurs qui ne blasphèment pas le ciel, qui n'injurient personne, qui ne manient pas l'épée sans le moindre repos, mais qui, en mesurant leurs paroles, sont comme les interprètes de la sagesse, de l'honnêteté et de la charité humaines. Hamlet, Macbeth, Othello, Lear sont de puissants sujets universellement commentés, cent mille fois pillés par la littérature ; mais Shakespeare ne s'est pas uniquement tenu sur ces sommets : il est souvent descendu dans la vie quotidienne et ne

pas l'en louer serait faire une lourde faute. Il a dû s'en féliciter lui-même. Il est si souvent amer, désespéré. Il y a chez son Timon des accents qui sont vraiment shakespeariens : on retrouverait peut-être, l'une après l'autre, les injures proférées par le philosophe athénien dans les drames du grand Anglais. Et c'est sans doute au contact de ses créatures honnêtes que le poète a trouvé l'apaisement.

Si l'on a dit très souvent qu'il avait beaucoup d'esprit, on n'a pas assez répété qu'il avait aussi beaucoup de cœur. On découvre dans ses drames tant de scènes doucement touchantes et on lui doit des images uniques : « *Ah ! s'il reste encore dans le ciel une goutte de pitié aussi petite que la prune d'un roitelet...* ». Comment a-t-il pu trouver de pareilles phrases dans le voisinage de gens qui guettaient toujours une tête à couper ? Il a fait mourir un million d'hommes dans ses drames, étouffé des femmes, poignardé des enfants, il a dévalé les gouffres de la turpitude, escaladé les sommets de la grandeur, égrené des chapelets de sordides injures, composé de suaves chansons. Quel grand artiste, quel immense magicien ! On le voit blotti aux pieds de la pure Imogène, égaré parmi les drôlesses ; revenant à un noble Coriolan, accablant à plaisir une canaille comme Richard III. Toute l'âme humaine, dans toutes ses noirceurs secrètes, dans toutes ses grandeurs germantes, dans toutes ses petites plai-

santes, dans toutes ses hésitations honnêtes, a trouvé place dans une œuvre qui doit son universel prestige à sa large humanité. Son succès fut et est encore immense. Si Shakespeare emprunta ses thèmes à toute la terre, en retour la terre civilisée a célébré son nom. Un Hugo, un Goethe s'inclinaient devant ce prodigieux génie sorti d'un sol particulièrement riche en génies littéraires. J'ai dit qu'il aimait son pays. Je retrouve cette sorte de cantique dans la bouche de son vieux Gaunt agonisant : « ...cette île souveraine... cette forteresse bâtie par la nature elle-même ...cette pierre précieuse enchâssée dans la mer d'argent... ce sol béni du ciel... cette chère, chère patrie... ». Il n'avait pas lu Tacite ; son guide dans le monde latin fut Plutarque ; mais il a éprouvé l'amertume romaine de Tacite, et, comme l'historien latin, il a dû souffrir en écrivant ses tragédies anglaises. J'ai cité plus haut d'insolentes et cruelles réflexions de Falstaff. En voici d'autres, plus graves, du sombre rêveur Hamlet : « *Je vois la mort imminente de vingt mille hommes qui s'en vont à leur tombeau comme à un lit, combattant pour un coin de sol qui n'est même pas une fosse et un espace suffisants pour cacher les morts...* » N'a-t-il pas d'ailleurs, lui, Shakespeare, appelé la guerre le grand piège du monde : *the world's great snare* ? Ce prodigieux créateur de héros, de brigands et de pitres fut un souffrant et un révolté.

Bohême : COMÉNIUS



Quand on entend citer le nom du pédagogue Comenius, on ignore généralement à quel homme pathétique on a affaire. Or Jean Amos Komensky fut un de ces torrents géniaux — son époque en compta quelques-uns — qui amoncela une œuvre considérable entre des exodes dramatiques et de mélancoliques exils. On se demande songeusement aujourd'hui comment ce grand polygraphe trouva le temps d'écrire et surtout de s'attacher à une besogne aussi sage que l'enseignement. On comprend comment naquit son œuvre politique qui fut souvent une œuvre poétique pleine de supplications et parfois d'invectives, mais ce douloureux errant se pencha sur les enfants et les adolescents avec une science et une mesure étonnantes. Les luttes qui ont déchiré sa vie sont à peu près oubliées de nos jours et les écrits qu'il leur a consacrés sont ignorés chez nous. Comenius n'est pour nous que l'illustre fondateur d'une pédagogie dont on n'aperçoit plus l'originalité parce que ses successeurs furent ses fidèles et respectueux disciples. Nous aurions pu, dans ce panneau réservé à la Bohême, évoquer le talent doux

ou ardent d'un poète ou l'esprit souriant d'un romancier d'hier, mais, puisque nous tentons ici d'évoquer les sommets spirituels de chaque peuple, nous devons rappeler le souvenir de ce génie universel qui a réformé l'enseignement et dont la tendresse couva, pour ainsi dire, la jeunesse du monde entier. Cet homme qui vécut à une époque tourmentée rêvait de paix et de fraternité universelles et demandait aux grands esprits européens de son temps d'écrire tous ensemble une œuvre unique pour la pacification des peuples. Là aussi, il était un précurseur. Il songea même à créer une langue internationale, vers le milieu du XVII^e siècle. Nous le répétons : cet homme fut un véritable torrent qui poursuivit sa course créatrice jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, malgré des deuils cruels, de douloureux exils et la perte de ses biens, de sa bibliothèque et de ses manuscrits dans un incendie allumé par la guerre. Rien n'abattit ce lutteur au visage à la fois énergique et bon, ce « *beau génie doux et fécond* », comme l'appelle Michelet. Ce fut un grand croyant : certaines de ses prières ont d'émouvantes résonances, et nous pouvons regretter, nous, lecteurs français, de ne pas connaître des fragments de l'œuvre littéraire de Comenius qui, dit-on, se servait, quand il écrivait en tchèque, d'une admirable langue populaire. Quoiqu'il en soit, il a d'autres titres à notre reconnaissance, car si, depuis le XVII^e siècle, nos écoles furent

si fécondes, c'est au philosophe tchèque que nous le devons. Déjà, il avait deviné l'ascension — lente sans doute, mais certaine, à la fois technique et morale — du peuple, grâce aux écoles primaires qu'il nommait les ateliers de l'humanité. Puisque son œuvre littéraire nous échappe, rappelons en quelques lignes ce que lui doivent la pédagogie moderne et l'esprit humain.

Cet homme pourchassé a songé à illustrer les livres scolaires, il fut l'inventeur des abécédaires ingénieusement imagés ; il composa à l'usage des enfants un recueil de phrases, de plus en plus longues, où l'on trouvait les deux mille mots dont on se servait généralement dans la conversation de tous les jours ; il organisa l'enseignement : l'école maternelle, l'école vulgaire (primaire), le gymnase et l'académie (l'université). Il désirait que l'école et ses environs fussent riants et tranquilles. Il fut surtout le grand promoteur de l'enseignement intuitif. « *Pourquoi, écrivait-il, pourquoi à la place des livres morts, n'ouvririons-nous pas le livre vivant de la nature ?...* » Tout cela est banal aujourd'hui : chaque pays civilisé a ses écoles lumineuses, ses livres richement illustrés, son programme de classes-promenades. D'autres pédagogues venus après Comenius auraient découvert la nécessité et la fécondité d'un enseignement logique et attrayant, mais le philosophe tchèque les devança malgré sa vie pathétique. Que reste-t-il du monceau

de ses livres ? Certes, ceux-ci passionnent encore les érudits et des écrivains feuilletent encore son œuvre littéraire, mais elle n'a pas touché l'Europe et le philosophe universel et généreux, parfois mystique et naïf, si fameux de son temps, le philosophe est bien oublié. En revanche, le pédagogue vivra éternellement. Ce fut un vrai miracle que ce grand lettré vagabond, qui appela quelquefois sur la terre les foudres divines, qui, à l'occasion, sourit amèrement de la folie des hommes, qui pleura sur leurs misères, que la vie meurtrit, dans son esprit et dans sa chair, qui adressa à Dieu des prières déchirantes : « *Que votre miséricorde m'accompagne sur ma route à travers ces ténèbres du monde, hélas ! si tristes, jusqu'à la lumière éternelle* », ce fut un vrai miracle, disons-nous, que Comenius, à qui la peste avait volé ses premiers enfants, pût se pencher si paternellement sur les enfants du monde. Malgré soi, on oublie les malheurs du polygraphe tchèque. Tant de drames politiques ont bouleversé l'Europe depuis trois cents ans ! On ne songe plus qu'à la silhouette paisible et touchante d'un vieux magister qui n'a vécu que pour son école. Or, si Comenius était ambitieux — l'était-il ou travaillait-il comme un torrent qui ne mesure jamais le chemin parcouru ? —, il aura cru que ses œuvres de philosophie illustreraient son nom, et c'est grâce à des besognes mineures, diront les philosophes, que son nom est venu jusqu'à nous ;

grâce à quelques idées à la fois élémentaires et géniales : un mince abécédaire, un simple vocabulaire... Il vainquit son destin d'homme tragique en se tournant vers les enfants, l'innocence et l'espérance — et, peut-être un jour, la rédemption du monde. Il nous semble qu'on découvre ici la grande leçon d'une vie. La tendresse du Tchèque envers les enfants fut sa récompense. Tout s'est écroulé autour de lui : nation, rêves universels, pansophie. Il dut son salut spirituel aux écoliers. Il devint ainsi, en quelque sorte à son insu, une illustre figure de l'Europe à laquelle elle appartient, par delà les frontières ondulantes de son pays, et la dette que l'Europe a contractée envers Comenius est très grande.

Allemagne : GOETHE

Si la farouche silhouette de Dante nous écarte encore après six siècles d'exégèse, si parfois la sauvagerie de Shakespeare nous brutalise entre deux oasis de douceur, nous nous réfugions depuis toujours auprès de l'ombre paternelle de Goethe qui fut un homme grave et bon. Bourgeois, il aima « *les basses classes qui certainement sont les plus hautes devant Dieu* ». Grand poète, il écrivit des poésies populaires qui refleurissent chaque jour sur les lèvres des enfants d'Allemagne ; esprit tourmenté par le problème de l'éternité, il consacra le meilleur de son génie et de son cœur à la composition d'un simple poème qui deviendrait l'un des plus beaux livres du monde : **Hermann et Dorothee**. Il y a dans sa vie un incident fort significatif. En 1788, le célèbre auteur de **Werther** rencontra dans le parc de Weimar une jeune ouvrière, Christiane Vulpius, qui lui présenta une requête en faveur de son frère pauvre. Toute la famille était pauvre ; Goethe l'adopta. Christiane était belle ; elle donna un fils à Goethe l'année suivante, celui que Wieland appellera le fils de la servante. Wieland eut tort. Christiane Vulpius fut plus

qu'une servante : elle adorait le protecteur de sa famille, son dévouement ne se lassa jamais, et, d'ailleurs, qu'on n'oublie pas que, durant cette liaison, Goethe créa son **Tasse**, son premier **Faust**, **Wilhelm Meister**, **Hermann et Dorothee**, quelques-uns de ses plus merveilleux poèmes. Bref, dix-huit ans plus tard, il épousa cette femme pour qui les portes aristocratiques de Weimar ne s'étaient jamais ouvertes : certaines s'étaient même fermées devant Goethe. Lors de ce mariage, un journaliste, qui se croyait spirituel, s'attira cette réponse du poète : *« Je suis d'avis que ma patrie me doit de prendre mes actes au sérieux, car la vie que j'ai menée a toujours été une vie sérieuse et elle continue à l'être »*. Tout Goethe est dans ce mariage et dans cette réponse. Ce fut un génial artiste, un noble homme, un grand cœur. Il impose le respect, il suscite l'affection. Je n'ai jamais contemplé son visage sans éprouver une déférente tendresse et les images de ses maisons me sont doucement familières. Il aimait sa patrie, il lui a donné une littérature nationale ; il aimait aussi le monde et il rêvait d'une littérature universelle, dont nous avons rêvé après lui et dont les guerres détachent périodiquement les chaînons. Il aimait la France, Jean-Jacques Rousseau, Shakespeare, les Latins, les Grecs. Lors de l'aventure napoléonienne, l'invasion déchira son cœur, mais l'espoir d'une unité européenne réchauffa son esprit. Il y a chez lui des ac-

cents hautains et des douceurs incomparables. Je songe aux lignes de Carlyle : « *Goethe a, dans ses créations exquisés et mélodieuses, incarné pour nos esprits la Sagesse qui est propre à ce temps ; la belle et religieuse Sagesse à qui il est donné encore de parler à toute l'âme, avec quelque chose de son ancien prestige...* ». Voilà le secret de la domination de Goethe sur nos cœurs : ce poète était un Sage, un de ces Sages « *divinement doux* », comme il disait.

Nous ne chercherons pas le grand poète et le sage ni dans ses tragédies ni dans ses romans, ni même dans ses pages autobiographiques. Nous découvrirons l'un et l'autre dans ses poésies populaires et dans **Hermann et Dorothee**. Tendres poèmes d'amour, fraîches visions de la nature, ballades anciennes, rien de plus exquis ne fut offert à notre adolescence studieuse, rien de plus harmonieux, de plus coloré, de plus résonnant. Venus d'Alsace, du Danemark, de la Bohême, de la Suisse, d'un passé légendaire, du plus profond du cœur et de la réflexion, ces joyaux frais et gracieux ou doucement méditatifs sont un enchantement. Un jour, j'écoutais un disque à la radio : des enfants allemands chantaient *Heidenröslein*. Un rien : une merveille. J'oubliai un instant mon pauvre pays affamé et les horreurs de la guerre ; puis les dernières notes du *lied* s'évanouirent et je me repliai brusquement sur moi-même. Et je me dis : « Goethe, où êtes-vous ? Si vous viviez encore, je

vous écrirais une longue lettre, infiniment respectueuse, où je déchargerais mon cœur ». Je repris aussitôt **Hermann et Dorothee**. C'est un de ces livres qu'on n'écrit ou qu'on n'admire vraiment qu'au cours de la maturité. On aura beau découvrir la perfection formelle de l'original ; il est si effacé, si banal, si généralement humain que les tragédies éclatantes et les romans de malades l'éclipsent sur-le-champ. Mais, quand on revient d'un long voyage à travers la littérature universelle, quand on a enfin compris la place éminente qu'y occupe l'homme à qui doivent être justement sacrifiés le surhomme et l'anormal, quand on a confronté les chefs-d'œuvre que le temps, juge infailible, a consacrés malgré leur modestie ; quand on a entrevu comment se rejoignent les grandes voix populaires du monde, on retient l'idylle de Goethe et on la classe parmi les plus pures merveilles poétiques depuis Homère. Or cette idylle est née de la guerre, dans une heure terrible, comme dit Goethe, « où Dieu le Seigneur apparut au milieu des nuées et des flammes ». En rouvrant **Hermann et Dorothee**, j'y retrouvai tout de suite les pathétiques images de l'exode des pauvres gens talonnés par l'invasion et j'y cherchai aussi la grande, l'universelle leçon de sagesse, de vaillance, de renaissance qui termine ce beau chant que l'auteur confia aux neuf Muses antiques. Je n'avais oublié ni les cruelles images ni la sérénité du poème. C'est pour-

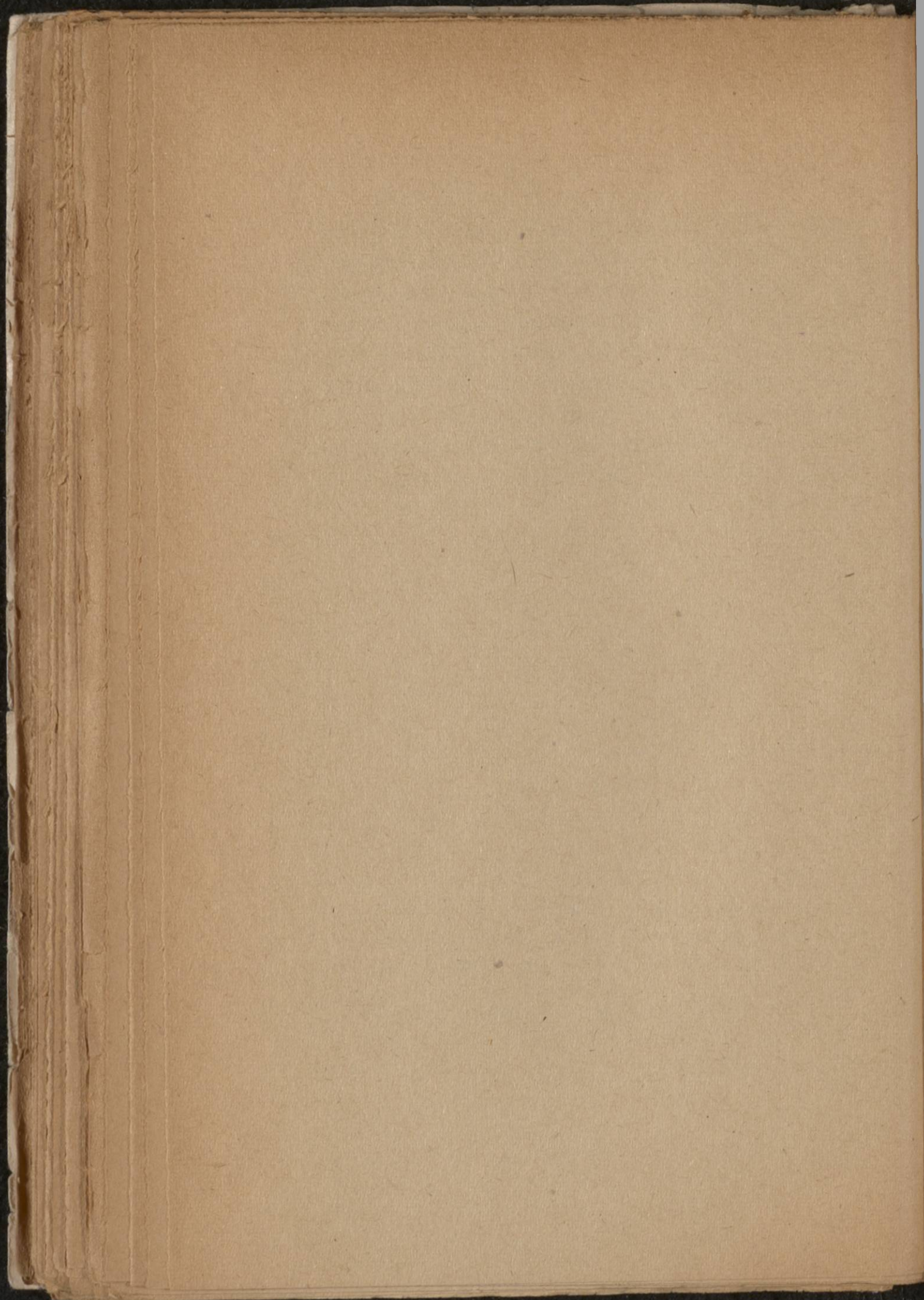
quoi j'aurais écrit à Goethe, s'il avait encore vécu, une lettre filiale pour lui dire notre peine d'aujourd'hui, nos privations, nos angoisses, puisqu'il avait le cœur populaire, et cette vertu par excellence, la plus agréable à Dieu : la Pitié. J'ai aimé autrefois Goethe à travers des traductions décolorées pour quelque chose d'indéfinissable que je ne découvris que plus tard et qui était cette grande pitié humaine qui n'appartient qu'aux Elus dont la noble effigie brille par-dessus les frontières et les guerres.

C'est plus tard aussi que je découvris cette phrase d'une lettre à Madame de Stein à qui Goethe parlait du peuple : « *Toutes les vertus y sont réunies : modération, contentement de peu, droiture, fidélité, joie du bien le plus modeste, incapacité de nuire, patience dans la souffrance, persévérance* ». Il a peut-être embelli le peuple dans cette lettre à une aristocrate, car seule l'élite du peuple a droit à ces éloges, mais le poète l'a vu aussi noble qu'il le dit, et ceci est encore un don de l'amour — qui m'émeut, moi, homme du peuple, indiciblement. Ses images nous le représentent grand, fier, olympien. Elles n'ont pu rendre ses yeux de chair et je le regrette, car j'aurais voulu me réfugier, en ce temps sombre et cruel, dans leur douce clarté. Et j'aurais dit à Goethe que, deux fois en un quart de siècle, sa langue musicale et plastique fut pour nous le langage de l'invasion, comme la fine et ailée langue française, qu'il aimait tant,

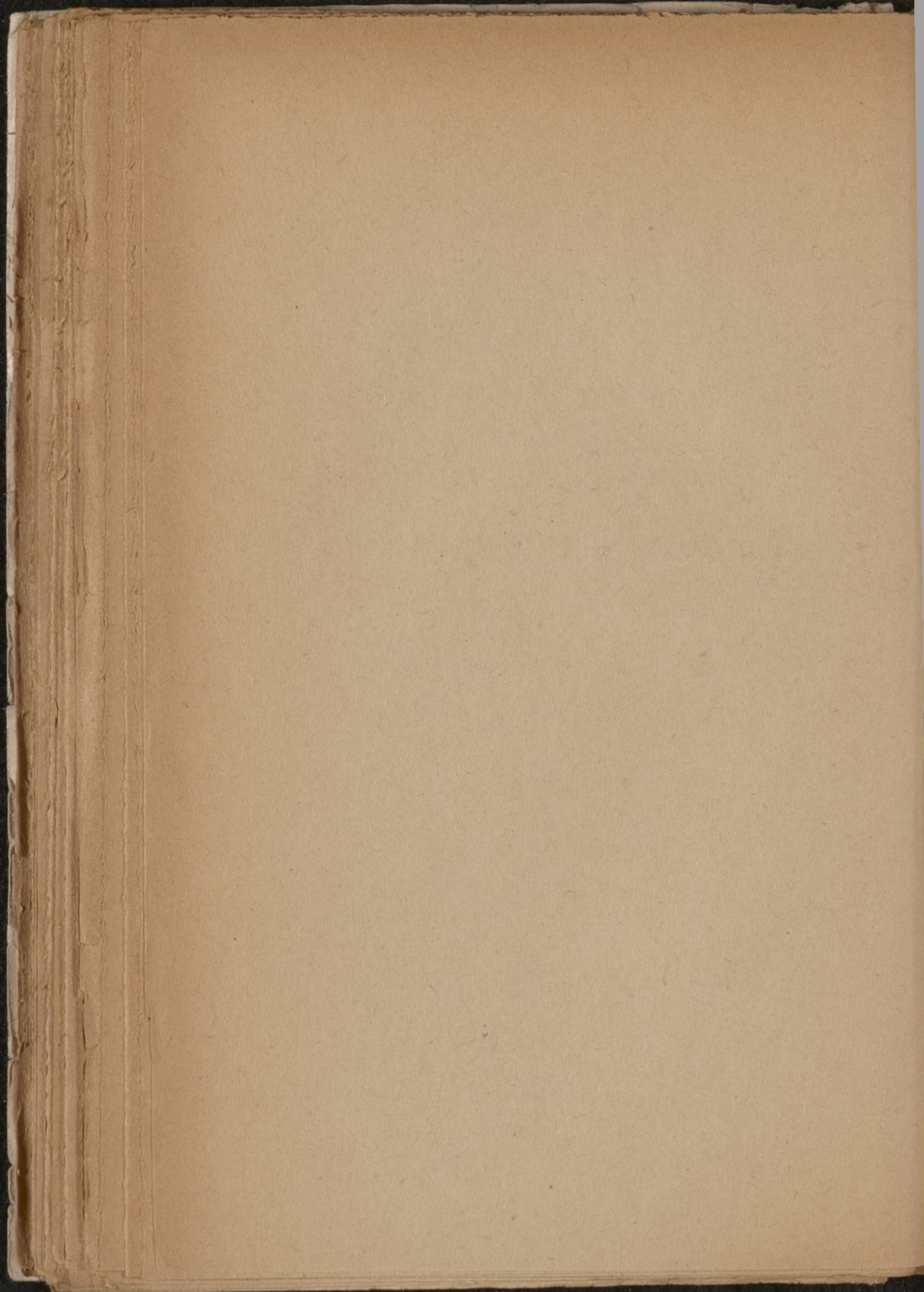
fut pour lui le langage de la guerre ; et que nous étions fatigués, nous, Européens, rêvant après lui, Goethe, d'une littérature universelle, de voir tremper dans le sang ou brûler les plus beaux livres du monde, et mourir des adolescents dont l'enthousiasme studieux avait oublié les nationalismes et les frontières. Je n'ai jamais osé espérer que la grande littérature rapprocherait, une fois pour toutes, les peuples éternellement en guerre : elle ne fait que créer d'indestructibles Amitiés. Mais si, un jour, les hommes, oubliant Dieu, songeaient à se réunir fraternellement sous le regard d'un Poète, la haute image de Goethe se dresserait devant leurs regards ravis. Elle est digne d'une fraternité européenne, universelle, par sa stature et par sa lumière. J'ai voulu le dire, sans indignité, en pleine tourmente. Je garde dans mon affaissement de vaincu ma fierté de paysan dont les ancêtres ont travaillé librement sous le vaste ciel de leur petit pays ; mais je n'ai pu m'empêcher de remaçonner pieusement la grande statue de ce Poète allemand qui appartient au monde et dont la voix puissante, s'adressant à un Dante, à un Shakespeare, à un Rousseau, à un Tolstoï eût pu ramener la paix sur notre terre « *en ébullition* », comme eût dit Goethe. Une Paix de Poètes ? Ce n'est qu'un rêve littéraire, mais il est bien beau ! D'ailleurs, qui oserait nier les nombreuses périodes de tranquillité que la poésie universelle a assurées aux peuples

courbés sous le fouet d'acier de la guerre ? L'œuvre de la poésie fut discrète, doucement obstinée, interne, mais certaine ; elle conquérait les meilleurs esprits et les meilleurs cœurs, les âmes qu'elle revêtait, selon le fier Carlyle parlant de Goethe, qu'elle revêtait « *des rayons du Monde invisible* ». Et cette œuvre fut celle de Goethe (1) et de quelques autres Compagnons restés fidèles à leur haute mission de pitié et d'apaisement, malgré la diversité des langues et les guerres.

(1) Cf. *Introduction*, p. 21. — Le 15 juillet 1828, Goethe disait notamment à Eckermann : « Il est beau que, par des rapports étroits entre Français, Anglais et Allemands, nous soyons à même de nous corriger les uns les autres. Tel est le grand avantage qui résulte d'une littérature universelle et qui se fera sentir de plus en plus. »



Danemark : ANDERSEN



Je ne sais s'il y a dans l'histoire des Lettres européennes beaucoup de cas aussi touchants que celui d'Andersen. Certes, d'autres que lui sont sortis, pour atteindre à la gloire universelle, de ce qu'on appelle les bas-fonds, mais ils se sont généralement vengés de l'injuste cruauté de leurs origines ou bien leurs œuvres en ont été empreintes d'amertume. Or Andersen a été la proie de toutes les humiliations durant son enfance et son adolescence, et le meilleur de son travail, ce qui fit sa gloire, est souriant et doux. On rencontre parfois dans des pages moins connues de l'écrivain quelques accents de révolte, mais ses *Contes* immortels ont tant de mesure et de tendresse qu'on a pu les remettre aux enfants. Voilà le miracle andersenien. Malgré la faim et le froid, malgré la honte que lui donnèrent certains des siens — notamment sa mère et sa demi-sœur —, il écrivit des histoires malicieuses et charitables qui sont le reflet d'une belle âme, sans doute chrétiennement résignée, mais dont la douceur est authentique. Ses biographes disent avec raison qu'il fut un adolescent mal équilibré et vaniteux, et ils insistent, pour l'excuser, sur

la lourde hérédité qui ploya sa pauvre santé. Ce déséquilibre n'était que du génie encore informe d'où sortiraient les *Contes* et c'est grâce à sa vanité qu'Andersen vainquit toutes les sages et plates puissances qui s'opposaient à son plein épanouissement. Quoi qu'il en soit, il resta fidèle au souvenir de son père, le pauvre cordonnier rêveur, et de sa mère, une faible femme qui noyait ses soucis dans la boisson. Le fils coudoya riches, princes et rois, et il en fut très orgueilleux ; en revanche, jamais il ne renia cette mère qui le faisait rougir, et dont il parlait avec tendresse dans ses lettres à ses amis bourgeois. Andersen fut vraiment une grande âme. Qu'on n'oublie pas non plus que c'est un vieux garçon qui écrivit ces beaux contes pour les enfants. Lui qui, adolescent, avait souffert du froid et de la faim, qui avait mendié ses repas chez les riches avant de rentrer dans sa chambre d'une rue mal famée, lui qui avait toutes les audaces et tous les courages quand l'avenir de son art était en jeu, se sentit faible devant l'amour et devant la vie quotidienne. Ce ne fut que très tard, quand il était déjà un écrivain renommé, qu'il osa parler du mariage à une femme qui l'éconduisit aimablement. Andersen n'eut donc pas d'enfants, il erra d'une famille chez l'autre, d'un pays à l'autre, et je le soupçonne fort, bien qu'il aimât les enfants de ses amis et qu'il leur racontât ses histoires, de les avoir écrites d'abord pour lui-même, car il resta un

grand enfant jusqu'à sa mort. Tous les faits qu'on rapporte de lui et ses pages autobiographiques le prouvent : sa tendresse filiale, sa vanité d'être choyé par les grands de la terre, sa religion puérile et infiniment touchante, le meilleur de son inspiration, l'atroce souffrance que lui causaient les railleries même justifiées de ses confrères, ses éternelles angoisses d'artiste témoignent d'une sensibilité malade qu'on ne rencontre généralement que chez les enfants nerveux. Or Andersen fut un enfant nerveux toute sa vie. Il apporta ainsi aux Lettres européennes un cœur neuf, une imagination élémentaire et forte, et, après bien des tâtonnements médiocres, un art intense qui allait assurer à la langue danoise une vie nouvelle et aux Lettres européennes une richesse souriante, claire et douce.

Enfants, nous avons lu les *Contes* avec émotion. Qui de nous a pu oublier l'histoire de la petite fille aux allumettes, par exemple ? Et j'avoue que je viens de relire les *Cyignes sauvages* avec l'angoisse que j'éprouvai quand je n'avais qu'une dizaine d'années : la dernière tunique serait-elle tissée à temps ?... Pourtant ce n'est pas toujours au pathétique simple de la *Petite Fille aux Allumettes* ni à la progression dramatique des *Cyignes* qu'Andersen eut recours. Ses nombreux récits sont infiniment variés : les uns ont l'allure d'un vieux fabliau du moyen âge ; d'autres la magie des contes orientaux ; d'autres encore

la bonhomie d'une fable de La Fontaine ou bien l'émouvante lenteur d'une nouvelle romantique. On y retrouve donc tous les genres, jamais ils ne se répètent, leurs personnages sont innombrables, les héros humains très divers, et le décor est large comme le monde, mais avec une attache unique : le Danemark, car le grand voyageur que fut Andersen resta fidèle à son ingrat pays qui, d'ailleurs, depuis lors, a payé sa dette à la mémoire du génial écrivain. L'imagination andersenienne est inépuisable, non seulement dans les thèmes, mais aussi dans les images. Songez à la riche étoffe de la *Petite Sirène* et surtout à la perpétuelle création qui anime les fleurs, les arbres, toutes les choses qui colorent ses récits. Reprenez un conte qui se passe à la campagne : chaque corolle, chaque bête a une physionomie extraordinaire. Vous vous dites qu'Andersen a usé toutes ses teintes, mais il vous emmène une fois encore dans les champs et voici que tout ce qu'il a déjà décrit a une vie nouvelle, aussi originale, aussi malicieuse, aussi éclatante que celle que vous venez de quitter. Il fait parler et agir tout autour de lui avec une aisance de magicien. Ecoutez ses cigognes, ses canards, ses souris, sa taupe, ses poules : leur esprit qui, ici, est humain évidemment, rejoint en quelque sorte leur physionomie d'animal. Voyez aussi comme Andersen sait créer des changements de décor. Il est infatigable. Les enfants ont parfaitement perçu cette

maîtrise, elle les a séduits, ils n'oublieront plus les récits du vieil écrivain. Ils ont pleuré, ils ont ri, ils ont surtout rêvé. Ils ont parcouru des pays pittoresques et particulièrement aimé le Danemark, grâce à ce prestigieux ambassadeur, fils de cordonnier ; ils ont regardé les bêtes et les plantes avec des yeux nouveaux. Et, plus tard, quand l'homme rouvre ces *Contes* lus autrefois, il y découvre à son tour des résonances nouvelles et la leçon qui, malicieusement, se cache sous un voile diapré. Il retrouve aussi la candeur de son cerveau et de son cœur d'enfant, comme devant certains récits qui n'appartiennent à aucun auteur ni à aucun pays, que les littératures se disputent parce que leur essence est universelle et leur leçon éternelle. Le simple conteur danois a donc enrichi les Lettres européennes, brusquement, avant même d'être traduit en quinze ou vingt langues, d'indestructibles bijoux parés de tout l'éclat de l'imagination poétique du continent et qui miraculeusement sortent d'un tout petit pays du Nord, rêveur, certes, mais aussi, dit-on, fort malicieux. Et si l'homme qui rouvre les livres d'Andersen a quelque expérience littéraire, il suivra, d'un mot à l'autre, l'étonnante création artistique de l'auteur, la vie intense de ses images et de ses phrases, la maîtrise de la narration, sa discrète leçon, souriante ou émouvante. Les compatriotes d'Andersen lui reprochèrent de son vivant d'être un médiocre écrivain danois ; plus tard,

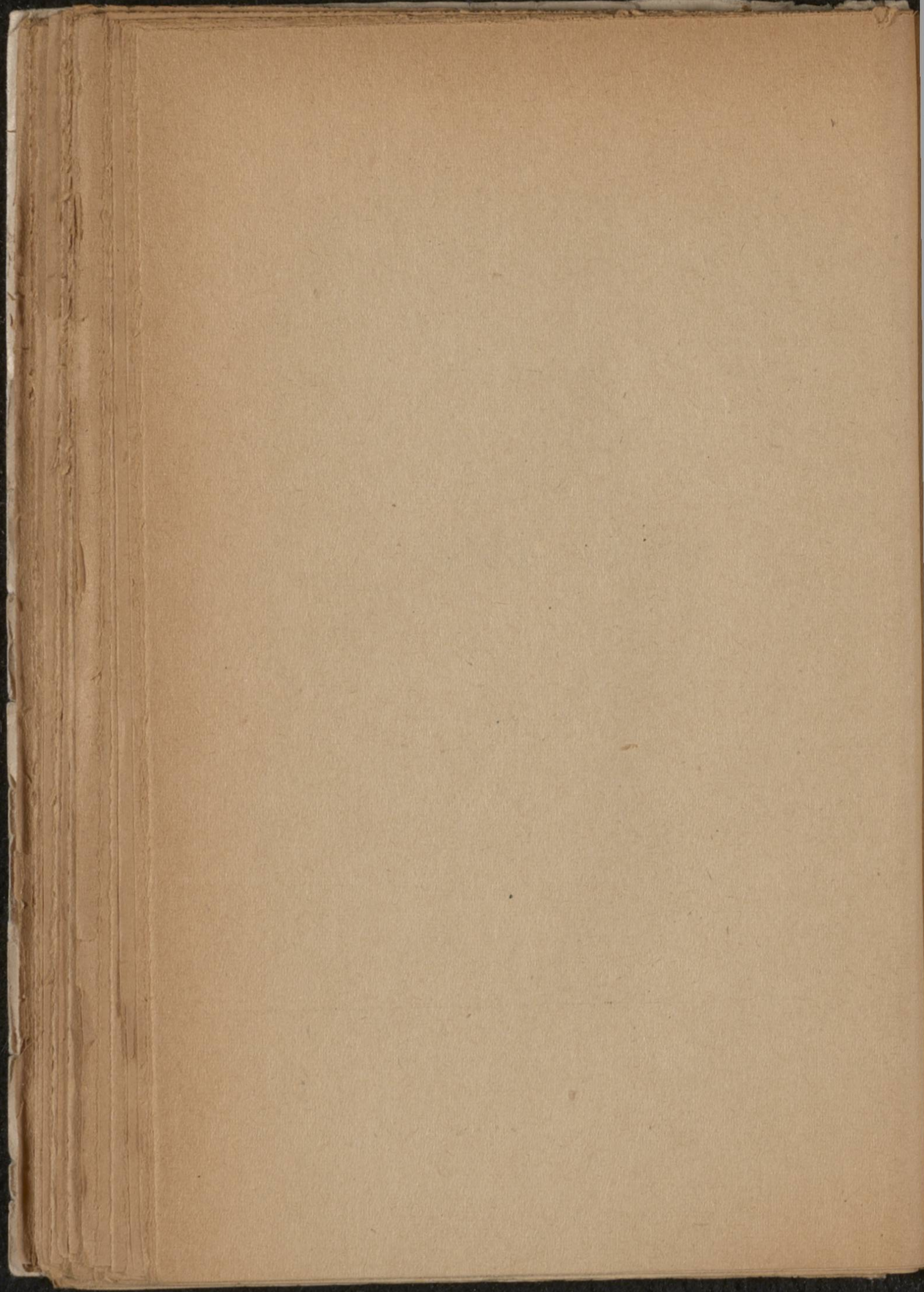
ils s'aperçurent que le fils du cordonnier avait ranimé leur langue en lui donnant une allure hardie qui imitait la vie même.

Les Contes ne nous apportent donc guère d'échos de la misère d'où sortit le génie d'Andersen. L'auteur a parlé des pauvres et des malades, mais sans amertume : les malheureux se retrouvent tous dans le sein de Dieu. Son humour, sa confiance en lui-même, chaque jour abattue et chaque jour victorieuse, a dominé sa tristesse. Il sourit volontiers et si certains récits ont la portée universelle des apologues, on peut aussi, grâce aux biographes, y découvrir une pointe à l'adresse des compatriotes ou de l'entourage du conteur. La signification réelle du *Vilain petit canard* est très amusante et les sources du *Saule* touchantes. Mais n'emprisonnons pas ces récits humains dans leurs étroites origines. Il se dégage surtout des *Contes* une large leçon de pitié et de sagesse, ils sont faits d'images poignantes et d'épisodes malicieux. Or l'auteur ne fut jamais très sûr de leur valeur. Les avis étaient partagés et lui-même avait tant de faiblesses pour d'autres récits, pour ses pièces de théâtre et ses poésies. Aurions-nous connu Andersen s'il ne nous avait pas donné ses *Contes*? Des auteurs danois, plus habiles que lui dans l'art dramatique, poètes plus profonds, romanciers plus solides, sont presque ignorés chez nous. La miraculeuse aventure des *Contes* fut la récompense de ce

grand enfant qui promena dans toute l'Europe et en Orient la fraîcheur de son âme et son émerveillement naïf. Je me souviens que, vers ma dixième année sans doute, j'appris avec stupeur qu'Andersen était le fils d'un humble cordonnier. Je croyais que seuls les hommes riches étaient capables d'écrire des livres. Je rouvrais songeusement les siens, leur histoire me paraissait invraisemblable, j'étais bouleversé par ce prodige : un enfant pauvre avait osé composer des pages qui étaient splendides. La vie pouvait donc s'ouvrir toute large devant le plus misérable d'entre nous ; nul d'entre nous n'était plus à plaindre ; la conquête était à la portée de tous. Je ne songeais pas qu'Andersen avait été caressé dès son berceau par une lumière divine ; j'aurais d'ailleurs cru, en ce temps-là, que tous les berceaux pauvres avaient attiré cette bénédiction. Quoi qu'il en soit, qu'on veuille bien considérer de quel apport merveilleux cet enfant déséquilibré, ce jeune mythomane, comme disent désormais les savants, enrichit non seulement les Lettres européennes, mais aussi l'âme des petits et des grands. Du nord au sud, de l'ouest à l'est, du rêve et de la douceur voyagèrent dans de petits coffrets magiques : les livres d'Andersen. Ils entraient sous tous les toits : tours des châteaux, solides et tièdes ardoises des demeures bourgeoises, chaume fragile des maisons prolétaires. Pourrons-nous jamais, nous, Européens, évaluer la dette que nous avons

contractée envers l'écrivain danois ? Et pourrions-nous jamais payer cette dette ? Des hommes savent clairement ce qu'ils doivent à certains génies européens, mais l'influence d'Andersen fut trop précoce et trop subtile pour que nous la retrouvions dans notre sensibilité d'adultes. Pourtant nos cœurs et nos rêves européens auraient été plus pauvres, durant notre vie, si, un jour, par hasard, nous n'avions pas découvert les *Contes danois*.

Norvège : IBSEN



J'ai fait la rencontre d'Ibsen, il y a une trentaine d'années, en lisant : « *Un Ennemi du Peuple* ». Ce n'est pas le chef-d'œuvre de l'auteur, mais on comprendra que ce premier contact fut décisif. Ibsen m'a toujours attiré bien qu'il soit amer et désolé. Certes, il ne fut pas le plus national des écrivains norvégiens : j'aurais sans doute pu parler ici de Bjoernson ; mais Ibsen eut une influence considérable sur le théâtre européen et je devais lui consacrer cette étude. Je ne dirai rien de sa pièce la plus norvégienne : *Peer Gynt*, qu'il écrivit sans doute dans l'unique allégresse que le succès de *Brand* procura au pauvre boursier. Le vrai théâtre ibsénien est sombre et cruel. L'homme n'oublia jamais les injustes humiliations de son enfance, les âpres soucis de son adolescence, les durs échecs de ses débuts d'écrivain. Un de ses biographes rapporte qu'Ibsen s'enivrait de temps en temps et qu'il se couchait parfois dans la rue. Je ne rappelle pas cette fâcheuse image avec une narquoiserie de cuistre, mais je me penche avec pitié sur cet homme soûlé qui a oublié au bord d'un égout la désolation de sa vie. Il ne s'enivra plus

quand il devint, avec *Brand*, brusquement célèbre ; toutefois son esprit resta amer et triste. S'il avait vécu dix années encore, le cerveau sain (on sait que, durant six ans, il ne fut plus qu'un infirme), il aurait peut-être détruit ce qu'il avait bâti, ce qui fait sa gloire, celle de son pays, celle de l'esprit européen. Tous ses révoltés, tous ses hommes forts sont finalement vaincus. Cet « *ennemi du peuple* », qui me fit connaître autrefois Ibsen, ce docteur Stockmann, si noble, si vaillant, a dû mourir dans la misère, et les grands héros d'Ibsen ont spirituellement suivi le même chemin. La dernière pièce de l'auteur est un aveu d'impuissance et de défaite. Pourtant, le dramaturge savait manier des rayons de soleil à l'occasion : voyez *Nora*, *Hedvige*, *Hilde*... Mais il se plaisait dans l'amertume et ne mettait en scène que des vies manquées. Il fut dur pour les bourgeois de son pays (il ne s'est pas beaucoup occupé des gens du peuple) et pour tous les bourgeois de son siècle. Ses pièces soulevaient des tempêtes politiques ou morales ; des acteurs changeaient le dénouement de ses drames les plus hardis. Son œuvre fut une lutte dont il sortit littérairement vainqueur ; la défaite de l'homme, du penseur, fut intérieure. Il y a dans *Rosmersholm*, où il ne fait qu'apparaître pour s'en aller aussitôt, un vieux bohème intellectuel qui n'a jamais rien créé, mais qui croyait révéler un jour au monde un excellent programme de vie : or, le jour qu'il voulut

en parler, il s'aperçut que son coffre-fort aux idées était vide. En revanche, il a rencontré un politicien équivoque qui fera son chemin, car il n'a pas d'idéal. *« C'est là tout le secret de la lutte et de la victoire. C'est là le comble de la sagesse en ce monde »*. Ibsen n'a sans doute pas repris sur son compte cette dure sentence, mais ses héros qui avaient un idéal, qui lui avaient égoïstement sacrifié leur entourage, ont été vaincus. Brendel n'a sacrifié que son rang et ses aises de bourgeois : s'il est moins pathétique que ses vaillants compagnons ibséniens, il fut moins mauvais qu'eux. On a beau se débattre parmi tous ces personnages inquiets : on ne découvre qu'incertitude et désespérance.

On ne se sent vraiment pas à l'aise pour parler d'Ibsen. Il paraît que les traductions qui nous l'ont fait connaître ne sont pas sans reproche ; il paraît aussi que les Norvégiens sourient malicieusement des commentaires que les critiques français, même les plus enthousiastes, ont consacrés au grand écrivain. On devrait peut-être le lire d'une traite sans rien savoir de sa vie pour en garder une impression réellement personnelle. Evidemment, bien des mobiles de l'auteur seraient restés cachés, bien des nuances eussent été perdues, mais on dit que personne ne peut se flatter, s'il n'est pas scandinave, d'avoir découvert toute la pensée d'Ibsen. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on peut indiquer quelques grandes

lignes de ses préoccupations. Outre sa cruauté et son pessimisme, qu'on n'oublie pas le caractère agressif de ses pièces (pourtant, il était assez pusillanime dans la vie). Il ne fit donc grâce à personne : ni à ses héros bourgeois ni aux majorités populaires qu'il méprisait. Il haussait les épaules devant les succès de tribun de Bjoernson. Il dut sa gloire à une élite (à laquelle se mêlèrent des snobs), mais cette gloire n'eut jamais l'ampleur bjoernsonienne. Reconnaissons-le : il n'était pas accommodant. Hautain — on dit qu'il était timide —, réservé, taciturne, il écartait l'amitié. Pourtant, il était bon : son œuvre cruelle est pleine de pitié ; mais son orgueil masquait sa bonté. Ce fut un grand tourmenté que ses pensées accablaient. Il y eut chez lui deux périodes très distinctes : il fut très fécond dans sa jeunesse (il ne restera d'ailleurs pas grand'chose de cette époque) ; puis, quand vint la maturité, il travailla sagement, lentement, sûrement. On cite souvent le nom de Shakespeare quand on parle d'Ibsen, mais le Norvégien fut moins torrentiel que l'Anglais et laissa moins de gravier. Qu'on observe l'ascension de son art depuis *Brand* : si l'on découvre encore quelques pages inférieures, les œuvres fortes se succèdent non pas chaque année, mais après deux ou trois années de travail solitaire et ce n'est vraiment qu'à la veille de sa chute (sa première attaque d'apoplexie) qu'on s'aperçut de sa fatigue : sa dernière pièce, dont la

désolation est infinie, se ressent de cette fatigue. D'ailleurs, n'oublions pas que l'auteur avait septante ans. Un de ses personnages dit : « *Je n'aimais plus mon œuvre. Les fleurs et l'encens qui m'étaient prodigués par les hommes me suffoquaient, m'exaspéraient, me donnaient envie de fuir, de me cacher au fond des bois* ». Ibsen fut-il content de son travail ? N'eût-il pas voulu le refaire ? Cet éternel insatisfait n'a-t-il pas, dans une certaine mesure, partagé les sentiments de Rubek ? Il était si exigeant et si contradictoire. Il aimait la gloire, mais, en dehors de son art, il ne fit rien pour qu'elle dorât son existence silencieuse et secrète. On peut se demander si, comme chez Tolstoï, le plus grand drame d'Ibsen ne fut pas sa propre vie. Son œuvre est étrange, obsédante, pleine de réticences et sa personnalité ressemble à son œuvre. Il est parti en emportant sans doute avec lui le plus grand mystère ibsénien. Nous ne songeons pas ici aux contradictions de sa pensée — il se débattit toute sa vie sur des sommets —, mais à tout ce qu'il n'a pas révélé de lui-même et qu'on ne pourra jamais découvrir avec certitude chez les personnages qu'il fit, dit-on, à son image. Quoi qu'il en soit, ce fut un tourmenté, l'un des plus grands tourmentés du XIX^e siècle, et personne ne conteste qu'il apporta au théâtre européen des angoisses nouvelles.

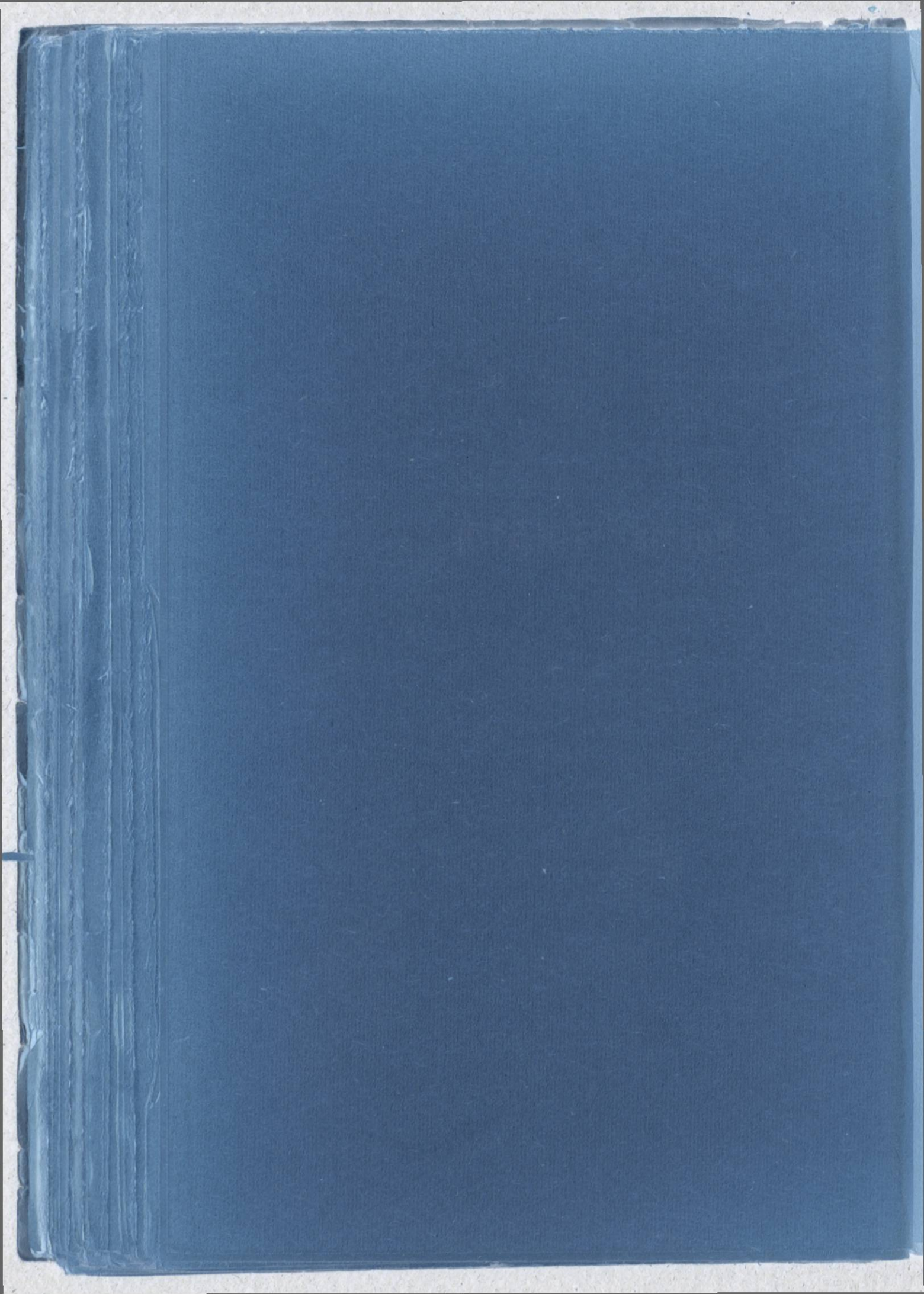
Nous venons de rapprocher les noms d'Ibsen et

de Tolstoï. Ils eurent tous deux une vie intérieure profondément dramatique ; mais ils sont très éloignés l'un de l'autre. Le Norvégien exaltait l'individu et méprisait la société ; le Russe voulait que l'individu se sacrifiât à une société chrétienne. L'influence fulgurante de Tolstoï tourmenta ou séduisit les meilleurs esprits européens ; celle d'Ibsen fut moins éclatante, mais son œuvre éveilla de durables résonances. Bref, ce furent deux grands remueurs d'idées qui se partagèrent un moment les consciences les plus dignes du monde lettré. Or l'un et l'autre, venant des deux bouts, si l'on peut dire, de la pensée humaine, ont fait faillite. De nos jours, le tolstoïen est un être qu'on regarde avec une narquoise pitié ; l'individualiste ibsénien, suspect depuis longtemps, est le grand vaincu de notre époque. Le dramaturge écrivait un jour : *Bjoernson dit : la majorité a toujours raison... Moi, bien au contraire, je dis : la minorité a toujours raison... la minorité qui marche en avant et que la majorité n'a pas encore atteinte.* Il avait souvent répété qu'« il s'était proposé le devoir de toujours faire progresser son pays et de pousser ses compatriotes vers un idéal supérieur. » Un soir, il lut un discours devant une assemblée populaire : il espérait, disait-il, qu'un élément de noblesse relèverait la vie politique et la presse, une noblesse du caractère, de la volonté et de l'esprit, et il l'attendait des femmes et des ouvriers qui n'avaient pas été « irrémédiable-

ment flétris par la pression des partis ». Cela se passait à Tronhjem en 1885, c'est-à-dire entre le *Canard sauvage* et *Rosmersholm*. Les événements l'auront déçu, en Norvège et ailleurs, mais il n'avait pas le droit d'être trop sévère puisqu'il ne quitta jamais sa tour d'amertume. Ne doutons pas de sa bonne foi quand il proclame qu'il veut faire progresser son pays, mais il n'a touché que des consciences d'élite, en Norvège et dans le monde. Si sa victoire artistique fut grande, sa victoire morale satisfaisante, sa défaite sociale ressemble à une déroute. Ne regardons plus que l'artiste : il fut probe, scrupuleux, puissant. Grâce à lui, non seulement de nouvelles angoisses se débattirent sur les scènes européennes, mais de nouvelles pitiés y purent éclore. Il restera l'une des plus hautaines et des plus respectables figures du théâtre universel. On le joue moins aujourd'hui qu'au début du siècle, paraît-il. Ne peut-on s'en réjouir ? Il fut autrefois la proie des snobs : c'était un étranger, qui introduisait une atmosphère étrangère dans le décor monotone du vieux théâtre, les noms de ses héros étaient singuliers. Tout cela ne séduisit-il pas une bourgeoisie qui se pâme devant les bizarreries artistiques ? Or Ibsen est un grand classique — c'est là d'ailleurs la récompense de son lent et minutieux travail —, et cette qualité l'a débarrassé des snobs qui ne résistent jamais aux courants nouveaux. Il n'a gardé que des fidèles de première marque. Et si

le théâtre hésite à le reprendre, il nous reste ses livres... L'action se passe au bord d'un fjord... Un cabinet de travail simplement meublé... Voici les dramatiques héros ibséniens. Lisons leurs dialogues et bientôt nous les verrons agir, nous leur donnerons des visages et ils resteront les fidèles et amers compagnons de notre pensée.

Russie : TOLSTOÏ



Je n'ai pas rouvert l'œuvre de Tolstoï avant d'écrire cette page. Je sais, depuis un quart de siècle, que le plus grand drame que le romancier russe nous ait offert fut sa propre vie. Je fis sa rencontre spirituelle pendant l'autre guerre et elle eut une influence considérable sur ma jeunesse. Elle me mêla, en pleine tourmente, au mouvement pacifiste international; elle m'arracha à mon village ; elle me valut mille amères déceptions et, finalement, elle me jeta dans la solitude. Aujourd'hui, je me rappelle la vie et la doctrine de Tolstoï avec le sang-froid que la maturité donne aux hommes. Il eut une existence bouleversante de penseur obsédé par la recherche de Dieu et du devoir. Il ne fit pas le bonheur des siens qui ne firent pas son bonheur. Et ce pauvre homme tourmenté n'a découvert sa vocation qu'au seuil de la vieillesse : la prédication jointe à la pratique des plus humbles travaux manuels. Il allait vers les pauvres pour leur apporter la Lumière : au fond, c'est d'eux qu'il l'attendait. Il fut pourchassé toute sa vie et l'on ne comprend pas encore comment il échappa au suicide auquel il songea souvent. On a dit beaucoup de mal

de sa doctrine, on sépara volontiers l'artiste du penseur. Ce fut un grand romancier, affirme-t-on, mais un vieillard radoteur. Or sa doctrine d'amour m'émeut ainsi qu'au premier jour. Elle est belle, elle seule pourrait être efficace. Il usait volontiers de comparaisons fort simples. Relisez ceci : « *Nous nous plaignons de ce que la vie est mal organisée et nous oublions que c'est nous qui la faisons ainsi. C'est exactement comme si un ivrogne se plaignait d'être devenu ivrogne à cause du grand nombre de cabarets, quand ce nombre s'est précisément accru parce qu'il y a beaucoup d'ivrognes comme lui.* » En un quart de siècle, j'ai pu constater que, contrairement à ses espoirs, sa doctrine n'avait fait nul progrès ; elle a reculé ; Tolstoï est bien oublié ; on sourit en évoquant son « évangile » ; on ne respecte plus que l'artiste. En un quart de siècle, j'ai pu constater aussi que sa doctrine n'était pas viable, bien qu'elle soit une réelle lumière qui m'impose et m'émeut. On dirait que cet homme n'avait jamais vécu parmi les hommes — faits pour la servitude. C'est Tolstoï qui avait raison, certes, mais l'éternelle nature humaine lui a donné tort. Je ne crois plus, hélas ! à la venue d'un âge d'or ; je n'espère plus que l'épanouissement périodique de quelques belles âmes qui reprendront, au cours des temps, la tâche d'un Boudha, du Christ, de Tolstoï. On raillera encore leur doctrine, bien entendu, et l'on ne songera pas que la

sordide servitude humaine est née de ces railleries. En notre siècle affreusement tourmenté et angoissé, la grande figure du penseur russe se dresse impérieusement devant nous et, d'un large geste, nous montre notre incroyable châtiment, et toute la doctrine du penseur d'Iasnaïa-Poliana nous apparaît aujourd'hui comme une vieille oriflamme rongée par les mites et la moisissure, ou comme un minable catéchisme qu'on découvre, sali par tous les outrages de la pluie et de la boue, à deux pas d'une bouche d'égout. Ce catéchisme avait mérité un meilleur sort, car il renfermait des phosphorescences permanentes, bien que ce statut du bonheur ait fait beaucoup de malheureux.

Aujourd'hui, après vingt-cinq années de lutte sociale ou de méditation solitaire, je reproche à Tolstoï, que la pensée de la mort emplissait d'une « *crainte poétique et enfantine* », je lui reproche d'avoir volé à des hommes cet « *état d'âme poétique* » qu'on nomme religion, car l'écrivain n'a pas remplacé ce refuge, cette consolation, et son « *évangile* » en fut affaibli. Je sais bien que les critiques qu'il a adressées aux trop souples fonctionnaires des Eglises étaient justes. Mais cette querelle — ce fut une querelle puisque les Eglises se défendirent — est de peu d'importance devant l'Éternité. Je retourne à l'*Imitation* : « *Taceant omnes doctores ! Que tous les docteurs se taisent !* » L'*Imitation* loue en revanche l'homme humble et ignorant qui sert Dieu ; et Tols-

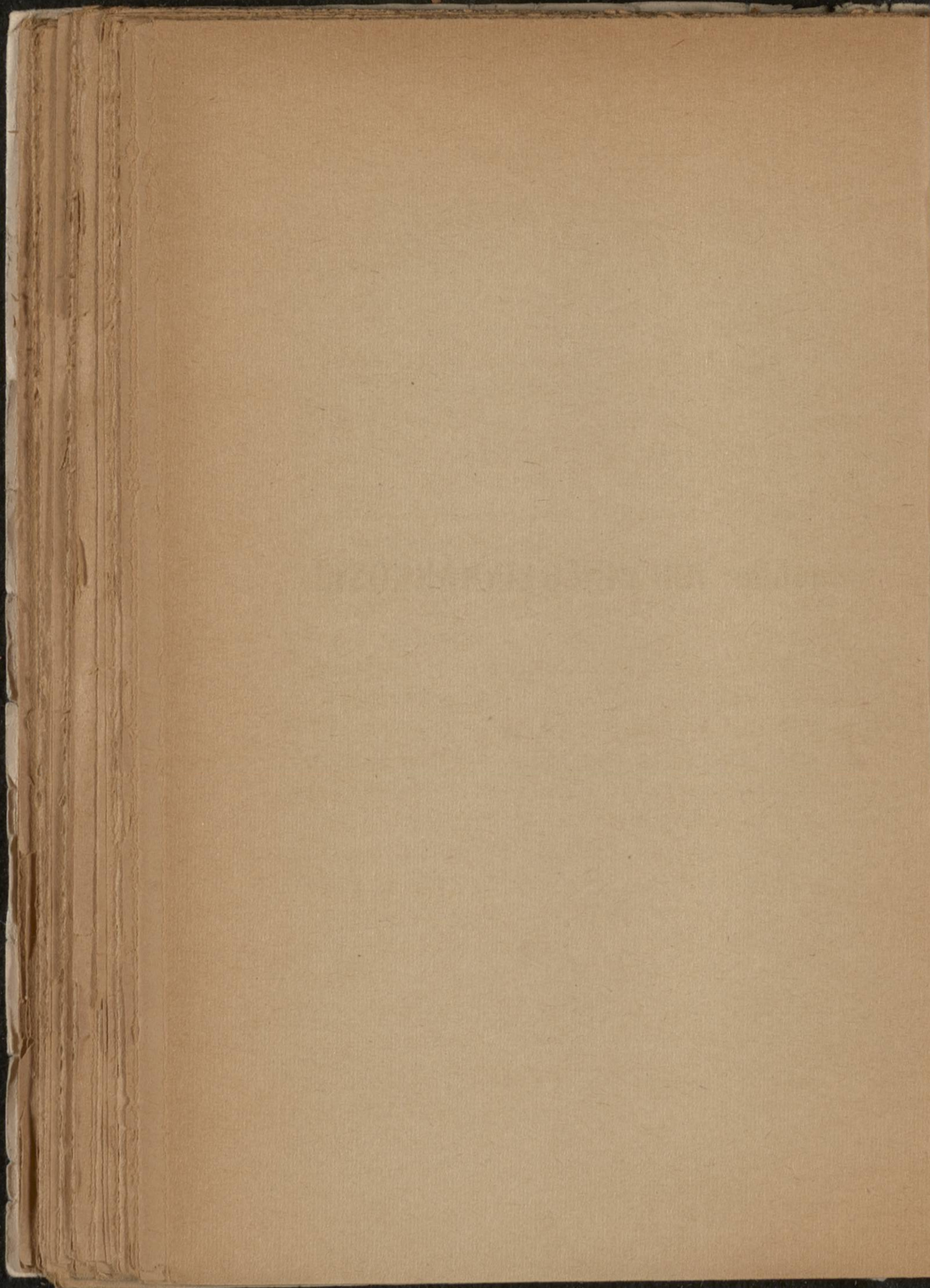
toi n'a pas respecté la sérénité de cet humble, il a jeté le trouble dans son âme, il l'a laissé éperdu, sans soutien, sans espoir. La Religion n'est pas seulement une servitude nationale, comme le disait volontiers le penseur russe : elle est aussi une Lumière. Il fit douter de l'immortalité de l'âme, et il fut bien coupable : il ne restait donc plus aux hommes intelligents de son temps que la ressource de rechercher le figuier de Timon d'Athènes pour s'y pendre. Tolstoï a fait d'autres malheureux : ses disciples qui, à cause de lui, connurent la prison, l'exil, la pendaison. Je sais bien qu'il a souvent réclamé publiquement pour lui les châtiments qu'on n'exerçait que contre ses adeptes, mais on ne l'inquiéta jamais. Il avait donné à la Russie et au monde une grande œuvre immortelle : ses romans. Or l'homme du peuple persécuté, à cause de Tolstoï, n'avait pour témoin à décharge que l'anonyme travail des mains. Donc le penseur russe mit directement à la merci des bourreaux ou des geôliers une masse de braves gens au cœur simple et aussi, dans la suite, des hommes au cœur orgueilleux. Car les révolutionnaires russes lui doivent quelque chose, à lui qui d'avance condamnait la révolution sanglante. Tolstoï sera donc arrivé au seuil de l'Eternité tout courbé sous le poids de lourdes responsabilités. Je ne le condamne pas : il était trop sincère et je considère qu'il fut doublement pathétique. Foncièrement malheureux, depuis

son enfance si nous interrogeons ses mémoires, en voulant faire le bonheur des autres, il fit donc beaucoup d'inquiets et de martyrs autour de lui. Il eût dû vivre « *selon Dieu* », comme dit le moujik. Comment aurait-il pu y réussir ? Il avait trop pensé et il avait oublié l'aveu résigné de saint Augustin : « *Melius scitur Deus nesciendo : on connaît mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer* ». Son œuvre « religieuse » m'intéresse plus que son œuvre révolutionnaire : je ne m'attarde donc pas à commenter celle-ci qui dénonça d'odieuses tueries, de sordides servitudes, d'impudentes hypocrisies. Il ne les a pas abolies, mais certains de ses livres resteront parmi les plus lourds témoignages dressés contre notre incohérente civilisation.

J'ai fini de dire du mal du cher et bouleversant Tolstoï. Voici surtout pourquoi il est grand. Il n'apporta pas seulement des déceptions aux hommes ; il les enrichit aussi de pitié et il forma ainsi de nouveaux chercheurs de Dieu et du bonheur qui furent peut-être punis à leur tour ou que les déceptions arrêtaient en chemin ; mais déjà ils avaient semé de fugitives lumières sur leur passage. L'esprit de Tolstoï erre encore çà et là, malgré le carnage des batailles qui déferlent jusqu'à son seuil d'Iasnaïa-Poliana et secouent les enfants de ses Amis d'Orient. Où sont aujourd'hui les Tolstoïens ? Y en a-t-il encore ? En tout cas, on connaît un frère cadet de l'évangéliste

slave ; il est célèbre : il se nomme Gandhi. Quel rôle jouera-t-il dans la tourmente qui, un jour, grondera sur l'Inde ? Le climat oriental lui sera-t-il plus propice que l'Occident ne le fut à l'ainé européen ?... Aujourd'hui, quand on évoque les sermons du vieux comte Tolstoï, on sourit, on hausse les épaules. Mais le monde s'entre-tue depuis deux mille ans parce qu'il a souri de la prédication du Christ. De quoi nous plaignons-nous ? Reprenons l'histoire de l'ivrogne qui en veut aux cabarets qu'il a bâtis lui-même. Le vieux Tolstoï avait raison, en dépit de ses « rabâchages ». Il n'eut qu'un seul tort : il haussa tous les hommes à sa grande mesure et il se trompait dangereusement. Bref, c'est du penseur que je veux faire un pilier de l'esprit européen. Et si les sceptiques sourient une fois encore, qu'ils n'oublient pas que le doux et violent prophète d'Iasnaïa-Poliana est le gigantesque narrateur de *Guerre et Paix*, l'habile romancier d' *Anna Karénine*, le poignant révolutionnaire de *Résurrection* : trois sommets qui consacrent le nom d'un homme ; et que cet homme eut une influence extraordinaire, fulgurante sur la pensée de la fin du siècle dernier et du commencement de ce siècle.

Finlande: JOHANNES LINNANKOSKI



Bien qu'il soit mort depuis une trentaine d'années, Johannes Linnankoski est encore le plus actif ambassadeur des Lettres finlandaises en Europe. Le *Kalevala* eut autrefois un succès de curiosité d'ailleurs justifié, mais les classiques finnois sont ignorés chez nous et le pathétique Aleksis Kivi ne connut pas le succès que ses *Sept Frères* auraient dû lui assurer. En revanche, Linnankoski conquiert d'emblée la faveur du public par son *Chant de la Fleur rouge*. C'était une belle histoire d'amour et le genre réussit toujours auprès des lecteurs sentimentaux. Du reste, elle avait des qualités éminentes et notamment un coloris neuf, original, puissant : le *Kalevala* avait éclairé le décor et celui-ci — arbres, fleurs — avait le don de la parole comme dans la saga finnoise. On a dit que le héros du *Chant* était un Don Juan rustique. Ce n'est pas exact. Ce paysan est un lettré qui réfléchit beaucoup et non un vulgaire coureur villageois ; il a le remords de ses criminelles escapades et, de leur côté, ses conquêtes parlent, elles aussi, comme un livre. Souvent la simplicité rustique est donc absente de ce roman épique et un peu symbolique. La femme

du Don Juan voit clair quand elle lui écrit : « Tu n'es pas un homme à faire un bon malfaiteur. » Certes, le *Chant* est un beau livre qui nous apporte des images éclatantes du pays où il est né, des échos sonores de la vie d'un peuple que nous connaissions fort mal il y a une vingtaine d'années encore, et des préoccupations universelles. Le *Chant* fut une véritable révélation, qui fraya le chemin à d'autres romans finnois, et Linnankoski garde la première place dans nos découvertes. Son destin fut mélancolique : ce grand poète (il avait vraiment le don de la grande poésie) disparut à la fleur de l'âge après avoir créé un authentique chef-d'œuvre dont nous parlerons dans un instant. On pouvait donc attendre beaucoup de lui, il n'avait que quarante-quatre ans quand il mourut, il laissait une œuvre inégale (cet autodidacte avait travaillé sans relâche) dont trois livres qui figureront parmi les plus intéressants de la littérature européenne : le *Chant*, où parfois, nous l'avons dit, le poète a terrassé le romancier, un bref récit : *La Lutte pour le Domaine d'Heikkilä*, écrit deux ans après le *Chant*, et qui annonçait un maître narrateur, et enfin, deux années plus tard, un roman : *Fugitifs*, qui est un chef-d'œuvre. On a signalé que Linnankoski avait subi l'influence de Selma Lagerloef. Nous pouvons nous en féliciter : la moralité tardive du *Chant* n'efface ni l'égoïsme ni les méfaits du héros, mais quelques chapitres, qui ont la gran-

deur des pages de la romancière suédoise, nous avaient consolés du donjuanisme complaisamment étalé dans cette belle chanson de la vie et du décor finlandais. L'histoire de la fermière d'Heikkilä va nous réconcilier avec l'homme et, sans réserve, nous faire admirer l'artiste. Selma Lagerloef a peut-être corrigé l'homme — nous voulons dire qu'elle l'a mûri — et sans doute enseigné l'artiste. On croit que Linnankoski a découvert la mesure classique dans le cours d'un voyage aux pays latins. Mais Selma Lagerloef pouvait elle-même apprendre cette mesure à tous les écrivains du Nord. Quoi qu'il en soit, il y a dans l'histoire de la fermière d'Heikkilä plus de brutalité que chez la Suédoise qui, pourtant, fit souvent preuve d'une grande vigueur. La vision d'Heikkilä est celle d'un rude paysan qui a introduit, lui aussi, l'irréel dans le réel, phénomène fréquent chez Selma Lagerloef. Bref, l'histoire de la noble fermière est une nouvelle sauvage, puissante, qui affirme des dons remarquables de composition. On l'a récemment révélée au public français : elle semblait annoncer chez nous, avec quinze années de retard, puisqu'il parut en France il y a quinze ans, le chef-d'œuvre de Linnankoski : *Fugitifs*.

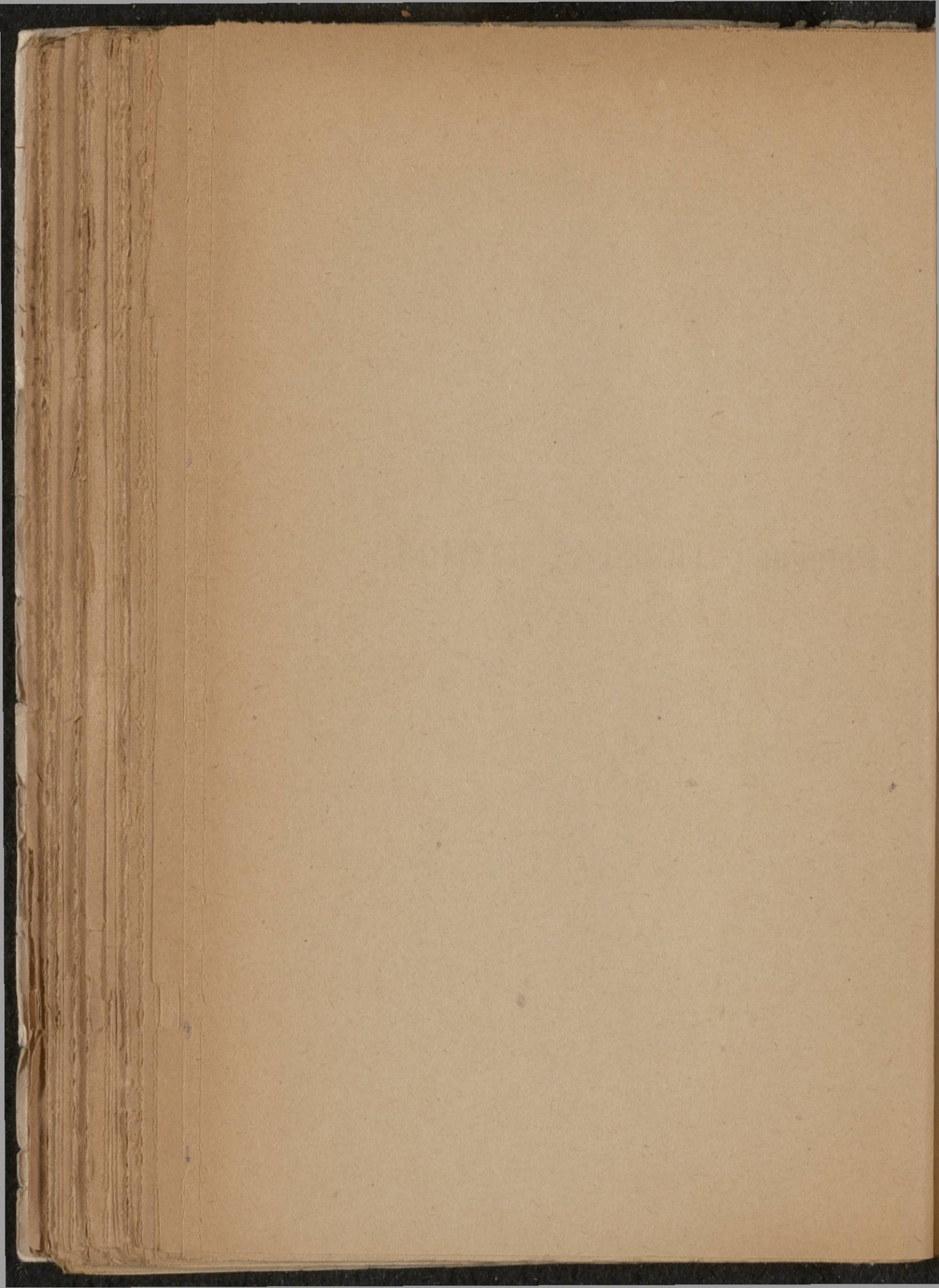
Le *Chant* avait séduit un public assez divers : *Fugitifs* est une œuvre de grande classe et de maturité et son succès est d'une qualité supérieure à celui du *Chant*. Nous sommes loin des appétits du Don Juan

finlandais et de la brutalité d'Heikkilä, loin aussi du décor étincelant du *Chant*. Point de vaines parures, point de lyrisme, tout est ici mesure, gravité, grandeur. Chaque phrase a sa nette portée et de cette savante sobriété naît un émouvant récit où ne passent que des braves gens, un peu faibles parfois, mais dont la faiblesse ne ternit pas l'honnêteté. Le héros du roman, le vieux Juha Uutela est vraiment un personnage digne de Selma Lagerloef ; il est le frère de ces épiques paysans qui illustrent les œuvres de la romancière suédoise, c'est-à-dire un homme de grande race, vaillant, orgueilleux, magnanime. Son histoire est poignante, sa jeune femme infidèle, si discrètement effacée, est pitoyable ; la famille touchante, et la composition du récit a une simplicité biblique. L'histoire d'Uutela dépasse singulièrement le thème du *Chant* et elle épanouit les dons artistiques qu'avait révélés le drame d'Heikkilä. Les scènes émouvantes se succèdent, doucement originelles ou sobrement tragiques. Elles ont sans doute en finnois une grande beauté, elles restent belles dans la traduction française. On ne connaissait donc chez nous que les figures fabuleuses du *Kalevala* et la Finlande demeurait ainsi un mystérieux pays de légendes dont nous n'avions pas aperçu la moindre figure humaine. Plus tard, Aleksis Kivi nous avait présenté sept amusants sauvages ; Linnankoski, un jeune coureur inquiet vagabondant dans un décor féerique et parmi

de fragiles adolescentes aussi tourmentées que lui. *Fugitifs* nous amena une figure inoubliable qui rejoint les plus purs héros de la tragédie et, ici, la tragédie est secrète, sans éclat, elle n'a pour humble décor qu'une ferme isolée d'une province à peu près déserte de la Finlande. Le romancier n'a utilisé que quelques matériaux pour construire son récit, il en a fait une œuvre parfaite, il révéla ainsi sa maîtrise. Il mourut donc quatre ans plus tard. Depuis sa disparition, d'autres romanciers finlandais ont été traduits chez nous, on y cite parfois des écrivains finnois du XIX^e siècle, on nous donne de nouvelles versions du *Kalevala*. Pourtant la Finlande serait ingrate envers l'auteur de *Fugitifs* si elle oubliait un jour qu'il a frayé les grands chemins du Sud et qu'il continue sa besogne trente ans après sa mort. Répétons-le : c'est grâce à lui que nous avons connu les premiers visages humains de la Finlande, de nouveaux visages européens, faibles ou forts comme les nôtres, et il a légué à la littérature du continent une figure à la fois extraordinaire et vraie dans son originelle nudité. Elle honore tout un peuple, cette simple, cette haute figure de paysan qui incarne le courage, l'honnêteté et la grandeur qu'on a tant exaltée, à tort ou à raison, chez les personnages historiques : princes ou guerriers. Cette grandeur, Linnan-*koski* l'a donc découverte dans une petite ferme de son pays et chez un humble. Son chef-d'œuvre est

doublement beau et digne d'un simple fils du peuple
que le destin combla du don de la Poésie et d'un
amour ardent et orgueilleux de sa race.

Pologne : LADISLAS REYMONT



Les grands poètes polonais sont presque ignorés chez nous et du fécond romancier Sienkiewicz nous ne connaissons guère que *Quo Vadis?* qui, bien que son auteur ait pensé à la Pologne en l'écrivant, n'est qu'un roman de la décadence romaine. Nous évoquerons donc ici une figure plus moderne qui s'imposa à l'Europe peu après l'autre guerre, grâce à un vaste et rugueux roman en quatre tomes portant les noms des saisons : les *Paysans*. Comme la plupart de ses compatriotes, Ladislas Reymont écrivit son livre en exil et la censure tzariste tailla dans l'édition originale. L'œuvre est puissante non seulement par son ampleur, mais aussi, disons-le, par sa brutalité. Durant sa jeunesse, l'auteur a observé patiemment la vie d'un petit village polonais sous la domination russe, il ne l'a pas embellie, il ne l'a sans doute pas noircie non plus : nous avons l'impression de lire un document authentique et c'est, outre son incontestable vigueur artistique, la plus grande qualité des *Paysans*. Nous songeons ici aux héros de Selma Lagerloef : la romancière suédoise ne les a pas grandis, mais elle les a choisis parmi les meilleurs. Rey-

mont n'a pas fait de choix. Voici toute une communauté de ruraux avec leurs qualités et leurs défauts, elle appartient à l'ethnographie autant qu'à la littérature. (Est-ce là le vrai naturalisme ? Quoi qu'il en soit, il ne nous est pas permis de classer Selma Lagerloef parmi les romantiques). Reymont est un artiste qui connaît admirablement son métier : les drames sont brefs et puissants — nous parlerons du décor dans un instant —, les personnages passionnés, mais on dirait que l'auteur s'est plu, avec ardeur ou humour, à leur mettre la bride sur le cou pour mieux les observer. Ce n'est d'ailleurs pas uniquement au récit central qu'on s'attache : les liaisons dévastatrices d'une jeune paysanne qui, inconsciemment, se laisse emporter par ses sens ; les épisodes qu'elles provoquent ou qui ne font qu'encadrer les drames amoureux ont, eux aussi, beaucoup de relief. Il y a plusieurs conflits dans ce livre : la lutte de l'homme contre la terre, de l'homme contre la misère, de l'homme contre ses vices ; et l'on doit finalement reconnaître que, malgré ses criants défauts, l'œuvre de Reymont est belle et puissante. Ses défauts sont donc visibles. Le récit s'alourdit de longues descriptions robustes, certes, originales, mais fatigantes et parfois irritantes. Pourtant, on devine que l'auteur a pétri avec enthousiasme ces rudes couleurs des quatre saisons et il a su les renouveler dans les quatre tomes de son roman.

Reymont était un véritable paysan. Malheureusement, le récit traîne dans ce torrent de pâtes. D'autres descriptions sont presque aussi lourdes : les scènes du culte. Quand on sait que le père de l'écrivain était organiste, on ne s'étonne plus de leur originalité. L'émotion un peu bruyante des fidèles se renouvelle, elle aussi, dans les diverses cérémonies pieuses : Noël, funérailles, Pâques, mais ces descriptions sont fort longues, bien qu'elles soient inséparables de la vie rurale et dignes d'une épopée paysanne. Ecartez-les un instant : vous aurez un récit passionnant qui vous entraînera jusqu'à la fin — nous ne dirons pas du roman, car il n'a peut-être pas de dénouement —, mais des quatre volumineux panneaux des *Paysans*.

L'œuvre est amère en dépit de son humour, car ses personnages ne sont pas beaux. Commençons par le curé. C'est un homme de cœur sans doute ; en revanche, il est madré, âpre au gain comme le dernier de ses paroissiens, grotesque. Notons en passant que Reymont était catholique. Le maire ? Un sot, un ivrogne, un paillard, un escroc. Voilà les deux maîtres du village. Et les paysans ? Des ivrognes, des batailleurs, des paillards. Les femmes ? Des sottès, des bavardes, des médisantes. On travaille, certes, par tous les temps, mais on aime trop l'alcool et la danse. Bref, on souffre de la faim dans ce village de Pologne et si les impôts et parfois

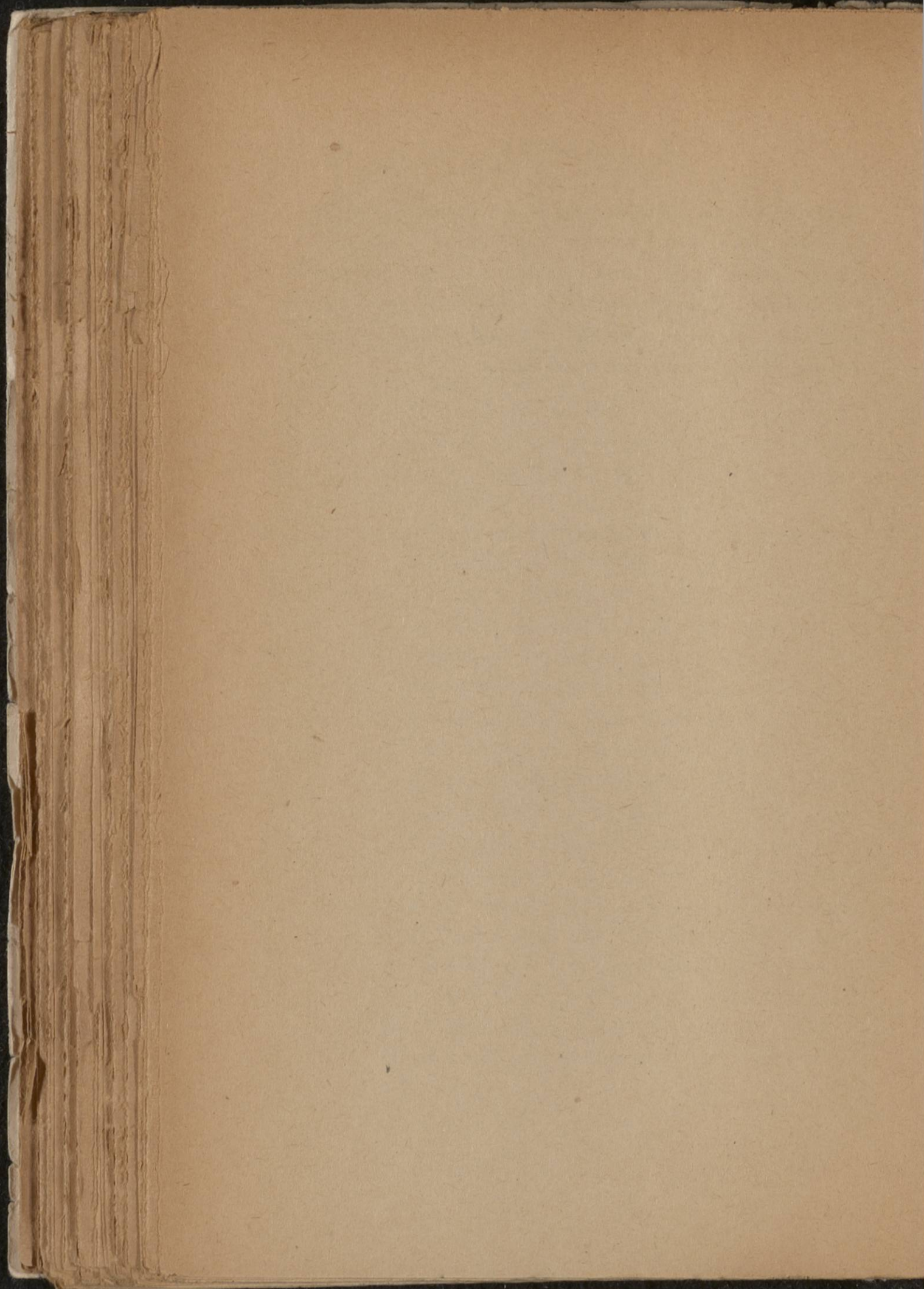
le mauvais temps y sont pour quelque chose, le paysan peut d'abord se frapper la poitrine : il n'est pas sage, c'est un bien pauvre citoyen. Le roman de Reymont, dont on a célébré avec raison l'artistique vigueur nous laisse donc une pénible impression et nous croyons qu'on n'a pas assez déploré la sauvagerie de ses héros. Tout compte fait, il n'y a là qu'une belle figure : une pauvre femme dépourvue de charme et qui, à l'occasion, dit, elle aussi, un mot méchant. C'est une jeune femme trompée qui, malgré les infidélités et l'emprisonnement de son mari, fait sortir de la terre tout ce que celle-ci peut donner. Son époux est une brute emportée par sa passion amoureuse : il retombe dans les bras de son amante quand il sort de la prison et s'il l'abandonne un jour, ce sera par un sentiment de sordide intérêt. Le grand drame se joue entre cet homme et son père qui a épousé l'amante de son fils. Tous deux se haïssent mortellement. Le père tente de brûler vifs les coupables, le fils songe à tuer le père. Sans doute, le fils se réhabilite en assassinant le meurtrier de son père et celui-ci pardonne au fils (Disons en passant que la psychologie des personnages est puissamment rendue). Mais, bien que nous n'aimions pas les scènes théâtrales, il reste dans ces regrets et ce pardon trop de sentiments obscurs pour que le lecteur puisse parler de grandeur. D'ailleurs, le fils n'hésitera pas un jour à se ruer amoureuse-

ment sur la veuve de son père. Et cette jeune veuve? Elle n'obéit qu'à ses sens, elle est inconsciente de ses débordements, elle est la proie de celui qui passe, elle est la malédiction du village qui finira par la chasser et la lapider parce qu'elle a osé jeter les yeux sur un séminariste. Tout le monde l'accable à l'exception de quelques figures assez effacées et assez équivoques qui brusquement se révèlent sous un jour plus favorable : un coureur villageois, un valet de ferme (il est vrai que tous deux aiment la jeune femme qui est très belle) et un mendiant aveugle (qui ne l'a donc jamais vue, mais qui se souvient des aumônes qu'elle lui a données). On eût pu espérer plus de générosité de la part de celui qui voulut tuer son père pour garder sa belle : il fauche son seigle pendant le drame et ce ne sont pas ses remords qui le réhabiliteront. Est-il nécessaire d'ajouter qu'à l'occasion de cet épisode, les femmes confirment simplement leur méchanceté? Tout ce monde n'est vraiment pas beau. Toutefois, sortons encore de l'ombre un jeune homme qui, à la veille de ses noces, défriche épiquement une terre ; mais ne deviendra-t-il pas l'année suivante un ivrogne et ne battra-t-il pas sa femme? Un mystérieux vagabond — un patriote? un révolutionnaire? les deux peut-être? — que recherche la police tzariste est un noble homme, mais sa figure reste assez confuse. Bref, le livre est noir, malgré

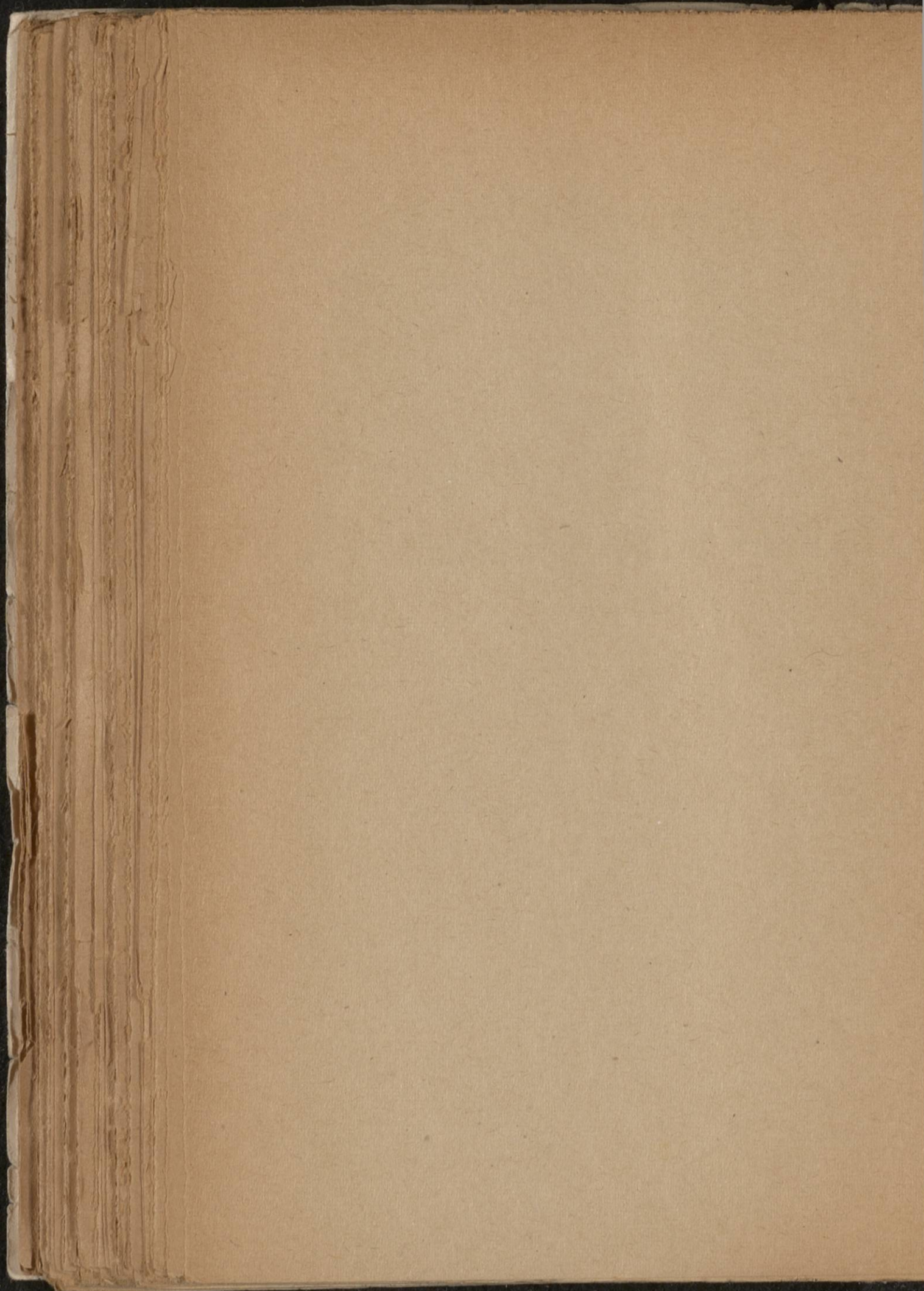
d'ardentes lueurs de vaillance et de réconfortants gestes de solidarité, et voilà le grand reproche qu'un Polonais ou qu'un paysan européen a le droit d'adresser à Reymont. Certes, le romancier n'a pas voulu écrire une œuvre édifiante et d'ailleurs pouvait-on littérairement la lui réclamer au commencement de ce siècle ?... Répétons-le pourtant : il règne dans ce livre une atmosphère que nous avons rencontrée chez Maupassant et que nous avons respirée avec amertume.

Quoi qu'il en soit, l'Europe fit un accueil enthousiaste aux *Paysans* et leur auteur devint brusquement et justement célèbre. Nous serions cependant navré s'il faisait école. Nous espérons que tous les villageois polonais ne sont pas grotesques : les ruraux français ne ressemblent pas tous aux ruraux de Maupassant, sinon la France ne serait pas une grande nation — par son sol et par son esprit. Maupassant a défiguré la campagne française ; nous nous demandons si Reymont n'a pas fait tort à la campagne polonaise, par zèle naturaliste. Nous ne songeons pas ici au romantisme de Sand : il est périmé ; toutefois, il nous semble qu'aujourd'hui le devoir d'un artiste (qui n'écrit pas une œuvre simplement amusante) est de chercher la grandeur autour de lui et de la chanter. Or ce n'est pas la solitaire figure d'une jeune fermière héroïque qui effacera la sordidité morale de la population du village de

Reymont. Nous sommes désolés de devoir faire de pareilles réserves à propos d'une œuvre aussi originale, aussi vaste, aussi puissante, aussi lyrique par endroits. Cela dit, qu'on la relise donc avec admiration : elle nous a révélé un grand romancier qui honore l'école naturaliste européenne.



Suède : SELMA LAGERLOEF



Selma Lagerloef est un écrivain célèbre car on lui doit le *Merveilleux Voyage de Nils Holgersson* et ce livre a fait le tour du monde. Certes, il est ingénieux et charmant, et chaque pays peut regretter de n'avoir pas un pareil ouvrage à remettre à ses écoliers. Géographie, histoire, zoologie, botanique, tout a été fondu ici en un conte malicieux qui fait les délices des enfants de Suède et d'ailleurs. Mais on ne connaît pas Selma Lagerloef quand on n'a lu que son *Voyage*. Cette femme est l'un des plus virils écrivains du XX^e siècle. Elle a eu une enfance plutôt débile, ses débuts furent incertains, elle ne se révéla que lorsqu'elle fit paraître la *Légende de Goesta Berling* ; en revanche, on sut tout de suite qu'on avait affaire à une artiste que sa terre avait exceptionnellement nourrie pour que cette jeune paysanne fût vraiment la chanteuse de la Suède. Qu'on interroge d'ailleurs ses souriants souvenirs d'enfance : elle a vécu dans une de ces maisons solitaires qui sont tout un monde. Elle a eu un père extrêmement sensible, elle a connu surtout un entourage pour qui la dignité était la première vertu. On

découvre ainsi les origines de la noblesse de son œuvre. Mais d'où vient sa vaillance ? Du courageux labeur paysan que Selma Lagerloef a pu admirer dans les campagnes voisines de sa maison bourgeoise. Il y a en outre dans ses livres beaucoup de surnaturel et l'on ne sait pas très bien ni où il commence ni où il finit. Elle a entendu tant de récits mystérieux peuplés de lutins, elle a assisté à tant de scènes extraordinaires que son œuvre est riche de captivants secrets. Bref, cette enfant de demi-riches a eu une existence spirituellement opulente et elle pouvait créer des pages rêveuses. Tout en s'attachant en compagnie des lutins, elle a pénétré dans le monde chrétien et exprimé les mêmes témoignages émerveillés. Elle semble hésiter parfois entre les deux royaumes : des gnomes et du Christ. Qu'on ne l'en blâme pas : elle s'est bornée à traduire les aspirations et les craintes de l'âme paysanne qui ne voit pas toujours fort bien les frontières de la superstition et de la plus humaine des religions. Dans un de ses recueils, on trouve un conte : *l'Eau de la Baie de l'Eglise*, qui définit sans doute cette incertitude paysanne. Le pasteur a voulu délivrer un de ses paroissiens des puissances ténébreuses qui l'envoûtent et l'homme de Dieu croit finalement qu'il a jeté lui-même l'envoûtement dans les griffes des trolls mal-faisants. Selma Lagerloef ne nous dit pas ce qu'elle en pense : elle voyage simplement du réel à l'irréel,

nous l'accompagnons et nous ne savons plus au juste où nous nous trouvons. Comme les hommes sont restés des enfants épris de merveilleux, cette candeur pourrait expliquer le succès de Selma Lagerloef. Mais ce n'est pas ce merveilleux qui domine son œuvre, il n'est qu'un accessoire, il ne crée qu'une atmosphère où les hommes vont atteindre toute leur mesure et rivaliser de grandeur. Voilà enfin la haute signification des livres de la romancière : ils nous dépeignent une race vaillante et noble qui, dans son labeur quotidien, dans ses coutumes banales, se hausse jusqu'à l'héroïsme, sans l'étaler, sans même l'exprimer : l'auteur et ses personnages ne se servent pas de mots enflés ; ici, l'héroïsme est naturel, paysan, et, en fin de compte, je ne sais si un auteur a jamais honoré son pays comme le fit cette femme.

La grandeur chrétienne donne à toute son œuvre un accent extraordinaire. Nous le découvrirons aussitôt dans la magnifique *Jérusalem en Dalécarlie* et aussi dans la désolée *Jérusalem en Palestine*. Au contact de ceux qui se croient les messagers du Christ, les paysans trouvent des gestes et des mots épiques, et l'histoire des laboureurs suédois devient ainsi une véritable épopée. Pourtant, nous sommes loin des légendes guerrières du Nord, des chasses fabuleuses, des merveilles mystérieuses ; mais la vie de ces héros dépasse toutes les légendes du monde.

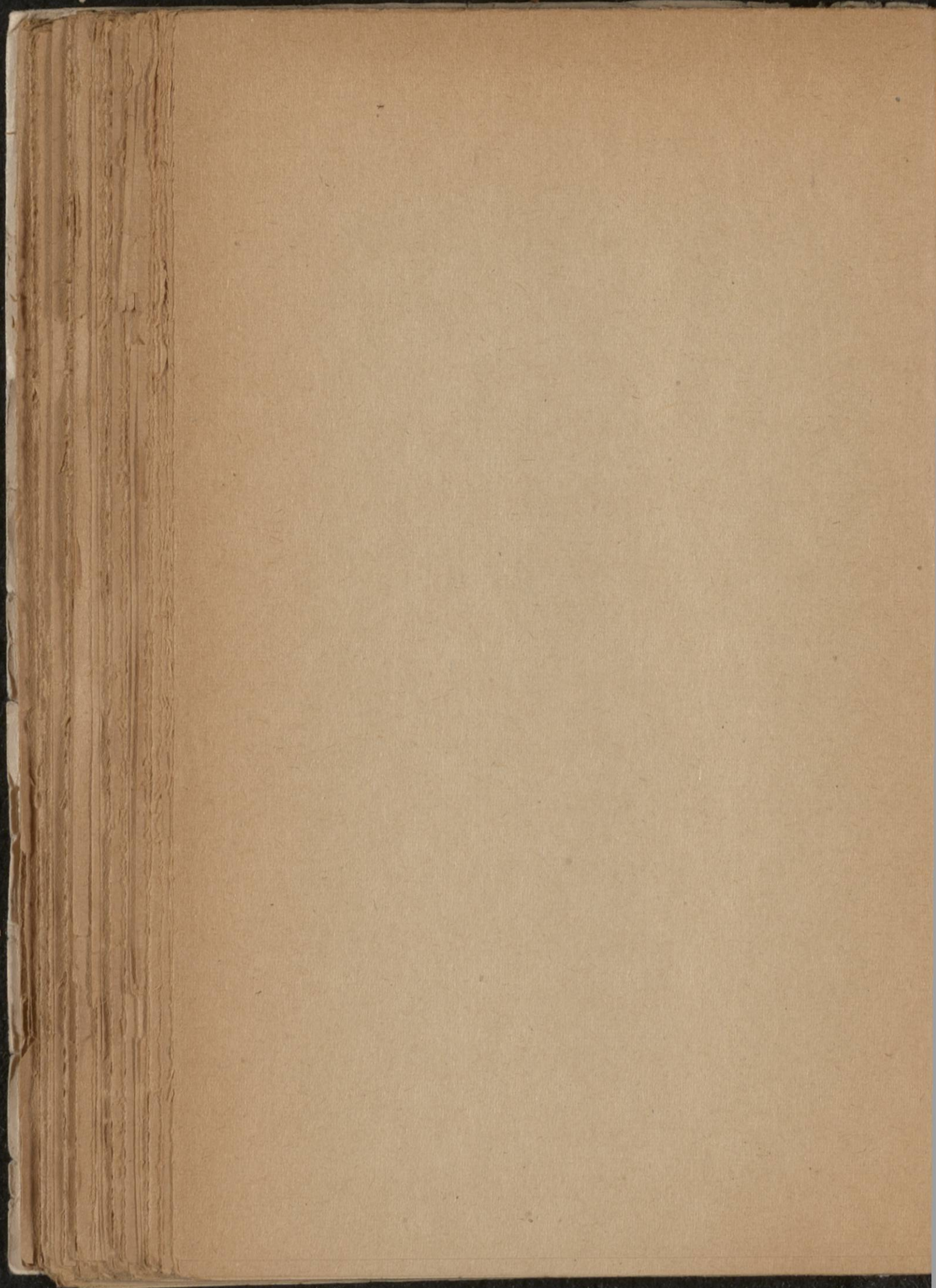
Ici, le moindre petit défricheur et le dernier des artisans trouvent tout naturellement un nouveau verset pour résumer un drame ou expliquer un geste émouvant. Voilà le grand prestige de l'œuvre de Selma Lagerloef. D'autres y chercheront d'ingénieux récits, des épisodes un peu trop habilement romanesques : je n'y cherche plus que quelques figures de paysans qui sont, en quelque sorte, la personnification de la grandeur et de la charité. Cette femme, qui fait la gloire de son pays, est une chrétienne et, à la lueur de la Religion, elle a voulu réhabiliter l'homme. La haute stature de ses héros domine la nature, les luttes mesquines de tous les jours, l'âpre vie des villes. J'ai connu autrefois Selma Lagerloef par son *Livre des Légendes* dont la première nouvelle est la *Fille du Grand-Marais*. Ce fut pour moi une révélation. Vous chercherez vainement dans toute notre littérature française une page aussi exaltante. Par son décor et les noms bizarres de ses personnages, celle-ci avait un accent de message. Le paysan que j'étais retrouvait brusquement des échos d'une existence qu'il avait ignorée, mais dont on lui rapportait encore des traits légendaires. Ces laboureurs suédois étaient plus originels que les nôtres, plus près de la nature et de la Foi. *La Fille du Grand-Marais* renferme tout l'enseignement et tout l'art robuste de son auteur. Les contes de Selma Lagerloef sont parfois d'adorables chefs-d'œuvre,

des apologues charmants, des tableaux séduisants ; mais ici elle a négligé les couleurs, les artifices narratifs, elle n'a employé que des teintes rudes, elle n'a dit que le nécessaire, elle a atteint le sommet de son art. Les Suédois louent d'ailleurs la sobriété et la simplicité de son style. Ce fut vraiment une grande artiste. Ses origines expliquent donc la richesse de son imagination, le coloris éclatant de ses décors, le choix de ses personnages ; mais ses souvenirs d'enfance ne nous révèlent pas le secret de son énergie. J'espère découvrir un jour une biographie qui nous en donnera la clef. Cette petite fille débile, cette adolescente infirme et timide, cette jeune femme que les revers auraient pu replier sur elle-même, cette « vieille fille » solitaire eut des accents virils, adoucis, çà et là, par la tendresse, mais qui redisaient aussitôt son fier message de paysanne et de chrétienne. Quoi qu'il en soit, sa gloire est doublement pure : elle n'a parlé que d'honnêtes gens (ils restent honnêtes même dans le péché) et de la Religion. La petite fille de Morbacka fut une sorte de grande inspirée et elle fut la plus magnifique production de sa province sauvage, et riche de rêve et de mysticisme. Il n'y a vraiment que dans les pays du Nord que pareil miracle arrive, où l'art devient essentiellement national, où il parle pour tout un peuple, où il se confond avec ce peuple et son sol. Comme l'artiste était une femme, sa

grande tendresse n'est parfois qu'un sourire, qu'on croirait malicieux et qui est infiniment doux.

Déjà, secrètement, la romancière suédoise exerce son influence sur les Lettres européennes et elle a touché les meilleurs esprits. Des auteurs se sont uniquement attachés à décrire ce qu'ils nomment la « décomposition bourgeoise ». Selma Lagerloef a surtout exalté la grandeur ouvrière et, grâce à elle, un courant d'air frais a soufflé sur les Lettres contemporaines. Qu'on ne l'oublie pas d'ailleurs : ses paysans sont de purs aristocrates, ils sont tous orgueilleux, ils ont tous la fierté du travail bien fait, de l'honneur, de la charité. Ce sont des êtres exemplaires. Bref, son œuvre est une leçon qu'on écouterait peut-être malgré les horreurs et les laideurs de notre époque. L'influence de certains écrivains fut plus éclatante, plus despotique que celle de Selma Lagerloef, mais on eut souvent l'occasion de le regretter. Heureusement, le génie de la romancière suédoise est sage, patient, populaire, son œuvre respire l'équilibre, la santé. On l'a traduite dans toutes les langues, on en discerne déjà, çà et là, des reflets dans des livres nouveaux. Un jour viendra peut-être où l'Europe saignante saura ce qu'elle lui doit : des terres défrichées et de nobles familles paysannes qui seront les piliers de l'avenir. Bien qu'elle fût une femme, l'inspirée suédoise n'a pas craint de regarder les faiblesses humaines, elle en

a parlé avec discrétion sans doute, mais elle n'en a rien caché, et son enseignement est ample et efficace. Souhaitons-lui la plus large audience. Selma Lagerloef était devenue une très vieille femme quand elle mourut, elle avait reconquis l'aisance et connu la gloire, elle devait être contente de sa vie et de son œuvre. Je crois pourtant que son bonheur ne vint ni de la gloire ni de l'aisance, mais de la suprême satisfaction d'avoir écrit tant de beaux livres, honnêtes et virils, que les honnêtes gens lisaient aux quatre coins de l'Europe et qu'ils osaient remettre à leurs enfants. Espérons, pour le salut du continent, que la dette que l'Europe contractera envers la douce et énergique romancière sera, un jour, considérable.



Irlande, Serbie, Roumanie, Hongrie :

LITTÉRATURE POPULAIRE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LITERATURE DEPARTMENT

On a dit beaucoup de mal de Macpherson, sans doute parce qu'il avait défiguré Ossian et qu'à leur tour les traducteurs défigurèrent le maître d'école écossais. On doit cependant remercier celui-ci d'avoir mis les érudits sur la piste d'un trésor inestimable, car ils devinèrent que l'auteur de *Fingal* avait découvert une cachette. Ce qu'il avait écrit était de son temps, mais ses thèmes annonçaient d'authentiques échos du passé ; l'on se souvint d'avoir entendu d'autres échos plus rugueux ; on feuilleta honnêtement de vieux manuscrits et l'on mit au jour l'épopée irlandaise. Elle est sauvage et splendide, éclatante de mille couleurs, tonnante de mille musiques. Ce fut une véritable révélation qui d'ailleurs surprend toujours quand on l'ouvre pour la première fois. Tout un monde inconnu : hommes, femmes, faune, flore, se rue sous vos yeux éblouis. Si l'on considère aujourd'hui la verte et brumeuse Irlande qui silencieusement paît ses troupeaux, sale ses viandes et tisse ses toiles, on a peine à croire que cette paisible image est née du torrent de sang et de la tempête de cris qui composent les thèmes de la

plus ancienne épopée occidentale. Nous ne savons à quelles couleurs on peut comparer les siennes ; on retrouverait peut-être dans d'autres sagas certains de ses héros ou des épisodes approchants, mais ils ont ici une richesse particulière. Evidemment, tout y est démesuré, presque tout y est magique et tout y est cruel : des guerres, des dévastations, des rapt, des orgies. Ces sujets sont familiers aux lecteurs d'épopées ; en revanche, répétons-le, l'accent et l'éclat irlandais sont incomparables. Leurs auteurs furent de très grands poètes qui sans doute ne durent rien à personne : la solitude gaélique était farouche (elle absorbait à l'occasion d'éphémères conquérants), ses chants furent donc éminemment nationaux et longtemps ils restèrent secrets. Il fallut une supercherie pour qu'on devinât leur existence et, sans les bien connaître encore, on subit leur ensorcellement il y a près de deux siècles. Nous ne savons s'ils inspireront de nouveaux poètes, mais ce qui est certain, c'est qu'on les ouvrira toujours avec une curiosité passionnée. Leurs ardents remous, leurs hautes figures de femmes et d'hommes, leurs bêtes gigantesques, leur décor sauvage attestent des dons inouïs de poésie. Les savants vous diront ce que doivent aux vieux chants irlandais d'autres épopées d'occident ; nous voulons simplement rappeler ici que notre orgueil européen serait incomplet si nous oubliions les sagas gaéliques, sorties d'une

île aujourd'hui paisible, pastorale, silencieuse, grave, respectueuse de son grand passé, tonifiée par ses traditions, consciente encore de la gigantesque gerbe de feu qu'elle a secouée sur des ténèbres muettes et dont la flamme a fait pâlir plus tard d'autres épopées fameuses, car les bardes irlandais ont chanté durant mille ans avec la même puissance, et nous ne savons s'il y a dans l'histoire de la littérature européenne un cycle aussi constant dans la célébration des annales d'un peuple.

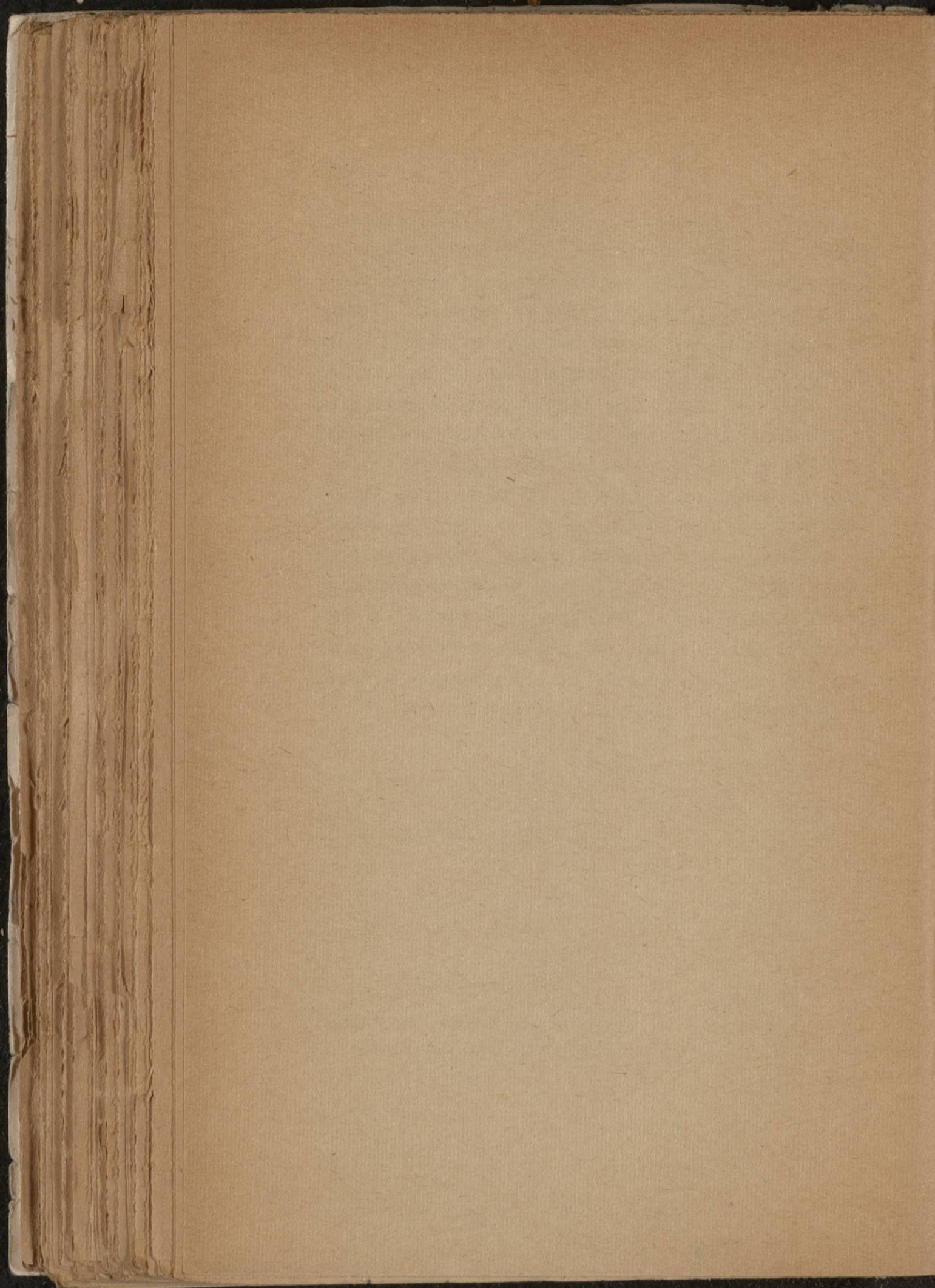
La Serbie a, elle aussi, son fameux chant épique : les *Cantilènes de Kossovo* qui racontent la dure défaite des Serbes sur la plaine de Kossovo en 1389. Il s'agit donc, ici encore, de clameurs guerrières et de torrents de sang, mais le poème est plus humain que les sauvages chapitres de l'épopée irlandaise. Il n'a pas recours au grossissement fabuleux, sa gravité est poignante, c'est une page du moyen âge, sobre malgré ses fins détails, vivante et attachante. La poésie populaire de la Serbie n'est pas toujours guerrière : on y découvre de belles chansons d'amour, ou très douces, ou tragiques, ou malicieuses. Les soldats chantent les *Cantilènes de Kossovo*, les jeunes filles et les adolescents savent de brèves plaintes et de fraîches idylles. Tous ces poèmes longs ou courts, apportent à la littérature européenne de véritables bijoux. Leur accent est le même que chez nous : gracieux, dolent ou

dramatique. Nous le retrouvons dans la poésie populaire roumaine, plus malicieux peut-être, moins tragique que chez les Serbes, et ses variations sont moins riches que chez eux. Qu'il nous soit donc permis, pour compléter ces notes, d'évoquer la pathétique figure d'un grand poète à qui les chants populaires enseignèrent la simplicité, bien qu'il fût obsédé par des thèmes sévères : Mihail Eminescu qui mourut dans un asile d'aliénés avant d'avoir atteint la cinquantaine. Aux frontières de l'Orient, il fit entendre une voix claire et triste d'ici, une vraie voix latine. Certains de ses poèmes font songer aux plus purs chefs-d'œuvre du romantisme français.

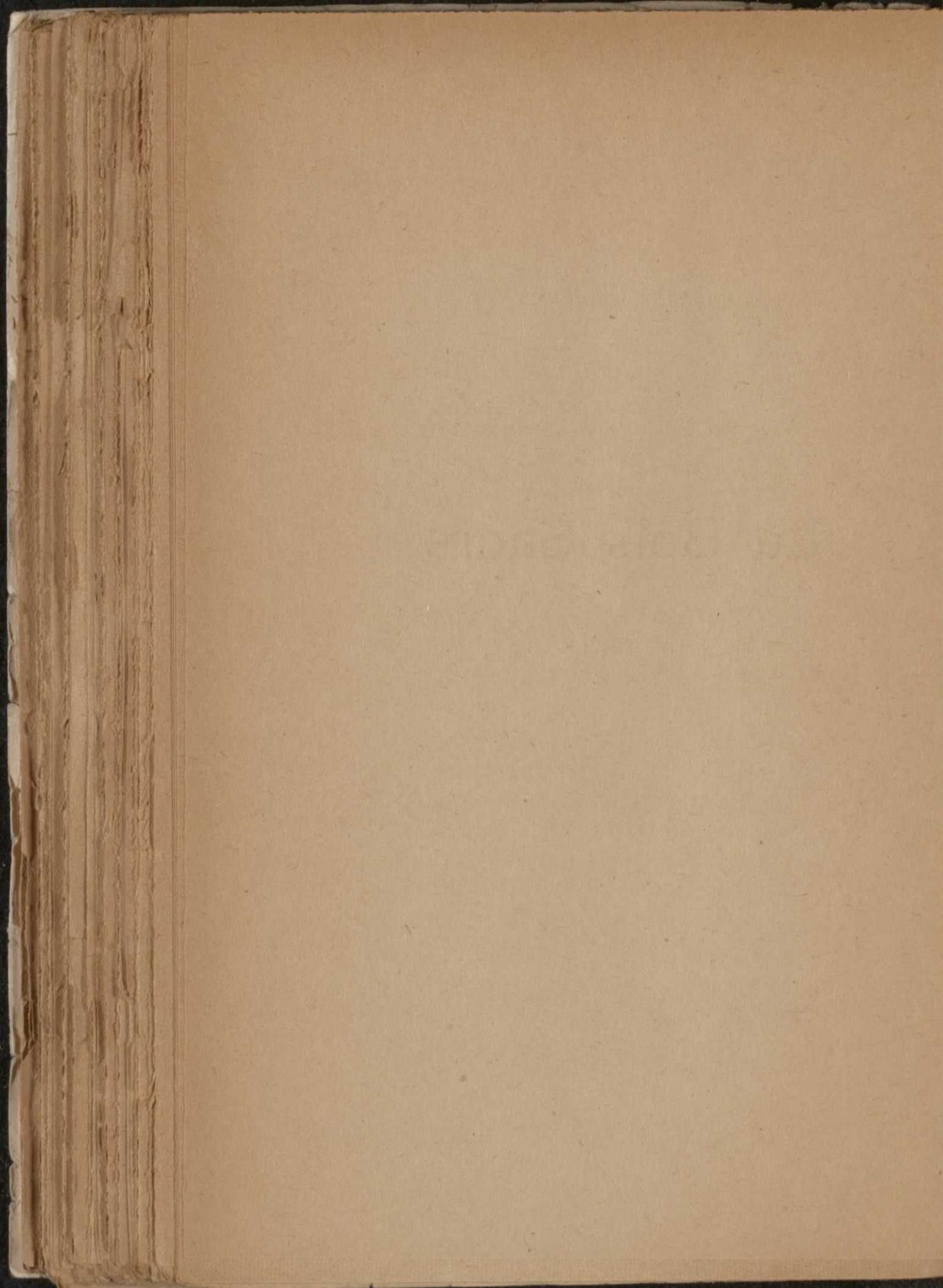
La Hongrie eut, elle aussi, ses chants anciens, mais on méprisait la langue magyare et l'on se souvenait à peine de quelques écrivains qui s'en étaient servis dès le XVI^e siècle. Ce n'est que trois cents ans plus tard que des poètes fixèrent l'idiome de leur pays, en s'inspirant parfois encore des Allemands ou des Français. Ils devinrent enfin franchement nationalistes et l'on assista ainsi à l'éclosion de grandes œuvres chantant les aspirations d'une patrie qu'ils ne verraient pas naître politiquement, mais qui déjà vivait spirituellement et qui participa bientôt aux grands échanges de l'Europe centrale et occidentale. Malheureusement, des poèmes qui sont magnifiques de forme ont perdu leur beauté

dans les traductions. Pourtant l'art de Jean Arany, si amoureux du passé magyar, semble avoir vaincu la translation : les textes français nous révèlent un grand poète à la fois familier et émouvant ; certaines de ses pages gardent sans doute dans toutes les langues une étonnante souplesse et un coloris vigoureux ; et les chansons de croisés d'Alexandre Endrodi sont de petits chefs-d'œuvre qui enrichissent la poésie populaire de notre demi-continent. Nous voilà au bout d'une bien médiocre esquisse. Mais une documentation appauvrie par la guerre — d'indispensables ouvrages sont momentanément introuvables (1) — ne permet pas de rendre aujourd'hui aux écrivains serbes, roumains et hongrois l'hommage européen qui leur est dû. Nous voulons simplement dire ici que nous les associons à la plus éminente communauté spirituelle de l'Europe.

(1) Il nous a été impossible de réunir des notes satisfaisantes sur les littératures bulgare et turque.



Le Bois Sacré



Une après-midi, en quittant la Bibliothèque de Mariemont, je m'étais assis sous un cèdre en face du grand étang de la Source. Je pensais encore aux trésors que je venais de feuilleter ; ni la beauté des arbres, ni le ramage des merles, ni les appels des pinsons ne m'arrachèrent à mes songeries. D'ailleurs, je me sentais las d'avoir voyagé d'un opulent rayon à l'autre, et las de la guerre, de ses horreurs et de ses privations. L'air était doux et parfumé, le ciel clair et calme. Je rêvais déjà et je vis bientôt s'allonger lentement dans les allées rouges une procession de fantômes aux vêtements très divers. Il y avait là Dante, figure osseuse et pâle, Camoëns, la barbe encadrée d'une raide collerette, un œil mort ; Montaigne, la moustache relevée, le front nu sous un petit chapeau rond ; Cervantes, toujours alerte et cachant sa main mutilée dans un pli de son manteau ; Shakespeare, les cheveux bouclés tombant sur le large col de son habit ; Coménius au doux visage barbu ; Goethe à la fière démarche ; Leopardi, figure blême, dos voûté ; Andersen, grand et maigre, haut chapeau ; Ibsen, le regard aigu derrière les lunettes ;

Tolstoï, perdu dans sa blouse de paysan ; Ladislas Reymont tordant sa barbiche pointue ; Selma Lagerloef au bon sourire... Ils étaient vingt, ils étaient cent, ils portaient tous des noms illustres, ils venaient des quatre coins de l'Europe, ils allaient, bras dessus, bras dessous, un Italien et un Anglais, un Français et un Allemand, un Polonais et un Russe... Ils s'entretenaient gravement, comme il sied à des Ombres ; leur conversation était paisible et leur procession presque silencieuse. Je songeais que si, nous, Belges, nous nous étions complu dans nos haines, jamais Tacite, Cervantes, Montaigne, Shakespeare, Multatuli, Andersen, Ibsen, Tolstoï, Goethe n'auraient enrichi notre esprit et notre cœur, et je me demandais où nous en serions sans eux, sans Virgile, sans Pascal, sans Shelley, sans Lermontov, sans Schiller. Nous avons connu, nous, Belges, de si dures époques, sanglantes et humiliantes, mais, comme tous les Européens, nous avons faim de science et de poésie, et nous avons dû demander l'une et l'autre aux pères ou aux fils de nos conquérants de passage, et il en fut ainsi pour chaque nation européenne : l'Est doit tant à l'Ouest et finalement l'Est nous apporta sa pensée et sa poésie ; le Nord chercha des modèles dans le Sud et aujourd'hui l'art du Nord s'épanouit jusqu'au Sud. D'ailleurs, faisons, nous, Belges, loyalement notre examen de conscience. Sommes-nous sans reproche devant deux

mille ans d'histoire européenne ? Nos mercenaires d'autrefois : Gaulois, Flamands, Wallons, les recrues forcées de Bonaparte auraient pu nous priver de la lumière des Latins, des Tchèques, des Français, des Espagnols, des Allemands... Est-il, dans le cours des siècles, un peuple véritablement sans reproche ? Notre civilisation européenne confirme donc l'éminente immunité des Lettres, elles échappent aux ruisseaux de sang et aux tempêtes de haine. S'il est interdit aux poètes de parler de paix quand tonne le canon, cette procession des grandes Ombres littéraires dans le Parc de Mariemont, cette Internationale de l'Esprit est une victoire sur les guerres. Elles ne désarmera pas les soldats d'aujourd'hui, elle ne supprimera pas les armées de demain, mais elle signifie que l'Esprit est plus fort que l'acier et je sais déjà que, dans vingt ans, vingt nouvelles figures illustres auront fraternellement rejoint la grave et paisible procession des Ombres qui aiment à se réunir dans l'inviolable Bois sacré de l'Europe. J'avais fini de rêver, les fantômes avaient quitté les allées, je me retrouvai sordidement devant l'an d'épouvante mil neuf cent quarante-trois, devant la guerre et ses cadavres de bébés qui ignoraient encore leur nationalité, et d'écoliers qui déjà avaient ouvert avec ravissement les œuvres des grands écrivains européens. Ces pauvres adolescents n'avaient ressenti que le charme des beaux livres. Je connais des hom-

mes brusquement fatigués, vieilliss, désespérés qui s'accrochent à ces œuvres européennes comme à des bouées de sauvetage pour ne pas être emportés par le torrent des passions politiques qui déchirent leur propre pays. C'est pour les adolescents dont les écoles ne seront pas pulvérisées sur leurs cadavres innocents, c'est pour les hommes désespérés qui cherchent vainement une embellie entre les nuées qui obscurcissent le ciel de l'Europe, c'est pour me rassurer moi-même sur le destin de notre demi-continent que j'ai écrit ce petit livre. Je souhaite que des professeurs le complètent, c'est-à-dire qu'ils remplacent les vingt grands noms que j'ai présentés ici par vingt, par quarante, par soixante autres noms aussi illustres et aussi bienfaisants.

TABLE

	Pages
Introduction	7
Grèce : Hésiode	23
Rome : Tacite	31
Pays-Bas : Reinaert de Vos	41
Italie : Dante et Leopardi	49
Portugal : Camoëns	59
France : Montaigne	67
Espagne : Cervantes	77
Angleterre : Shakespeare	87
Bohême : Coménius	95
Allemagne : Goethe	103
Danemark : Andersen	113
Norvège : Ibsen	123
Russie : Tolstoï	133
Finlande : Johannes Linnankoski	141
Pologne : Ladislas Reymont	149
Suède : Selma Lagerloef	159
Irlande, Serbie, Roumanie, Hongrie :	
Littérature populaire	169
Le Bois Sacré	177

Imprimé sur les presses de l'imprimerie des
EDITIONS DE BELGIQUE

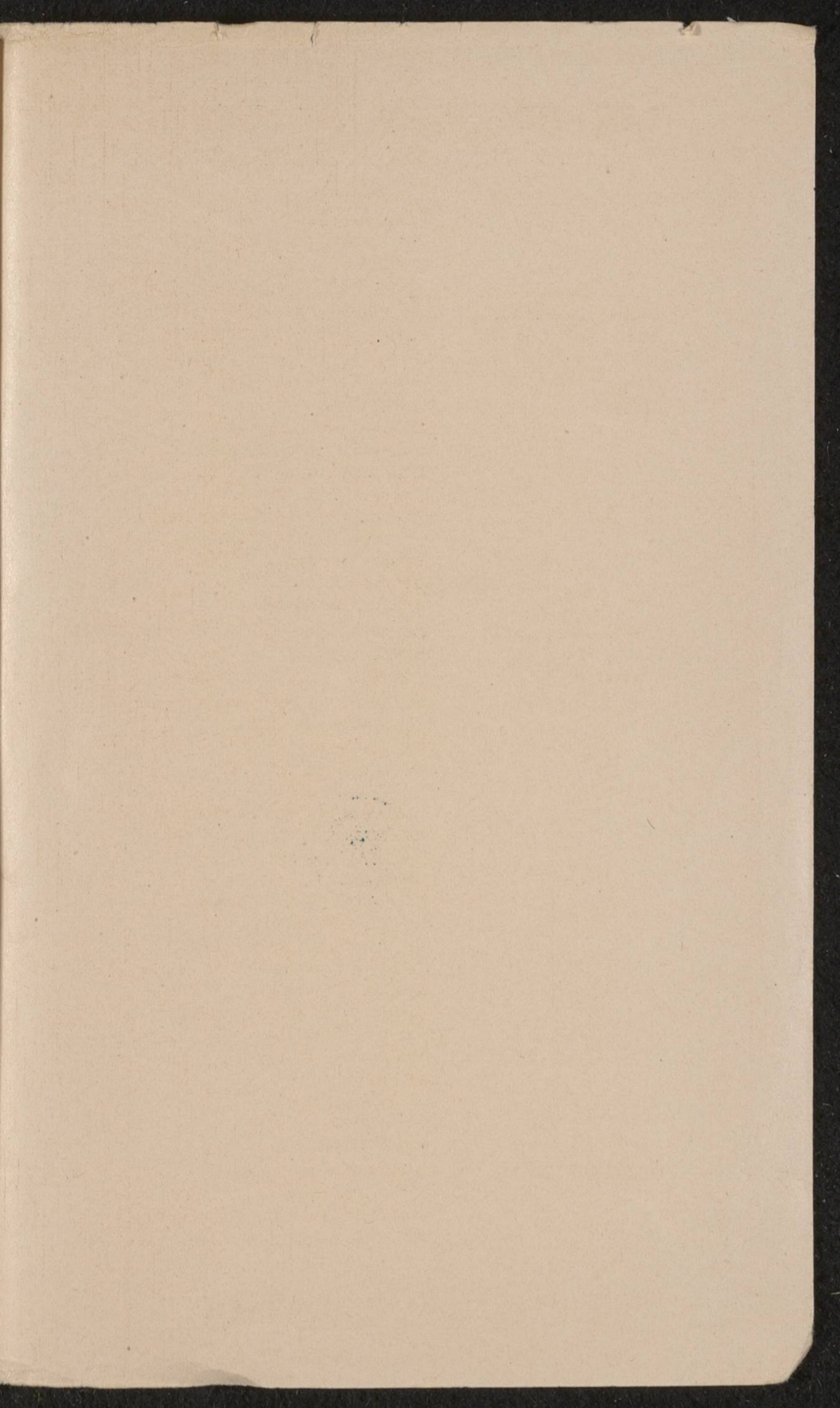
Max. Mention, directeur

46, Rue Neuve

Rixensart

Autorisation d'imprimer n° 1533.





LES EDITIONS DE BELGIQUE

DERNIERES PUBLICATIONS :

Maurice BUTAYE

La Porte au Brin de Buis.
Vent de Mort.
Le Docteur Tourane.
Edwige.

Elise CHAMPAGNE

Randonnée Espagnole.

Emile DANTINNE

Les Contes de No-rub-can.

Louis DELATTRE

Bonne chère, Bon remède.

Berthe DELEPINNE

La Sirène dans la Vitrine.

Désiré DENUIT

Route des Caravelles.

Maurice des OMBIAUX

Froissart.

Guidon d'Anderlecht.

Le Génie Bourguignon.

Une Tanière de Féodaux.

Les Bêtes du Parrain.

Le Guignol de l'après-guerre.

Le Carnaval de l'Europe.

Contes du Pays Wallon.

Saint Landelin.

Barbeau-sur-Meuse.

Albert FRANÇOIS

Des Bêtes, des Noirs et... des Blancs.

Claude MARAIS

Moins Une.

Walter RAVEZ

Femmes de Lettres Belges.

Jean TOUSSEUL

Les Oiseaux de Passage.

Le Masque de Tulle.

La Croix sur la Bure.

La Dame de la Tour.

L'Épine Blanche.

La Parabole du Franciscain.

La Roche de la Mère-Dieu.

Extraits Choisis.

Tablettes.

Le Cahier de F. Stienon.

La Cité Fortifiée.

Le Livre de Raison.

Feuillets Rustiques.

Vieilles Images.

Méditations sur la Guerre.

La Fée Claudine.

Le Passé.

Le Retour.

Le Village Gris.

La Rafale.

Le Testament.

Auguste VIERSET

L'Espagne en autocar.

L'Île Parfumée.

Au Pays de Tout-Ankh-Amon.

Du Rif au Grand Atlas.